

16^e édition

GEORGES LAFUMÉE

Les Dessous
de
Scotland Yard

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, AVENUE RAPP — PARIS

T13B16

GEORGES LAFUMÉE



LES DESSOUS
DE SCOTLAND YARD

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

PARIS

LES EDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, VII^e

Copyright, 1934, by LES EDITIONS DE FRANCE

A JOSEPH KESSEL
DÉTECTIVE DES CŒURS PURS
Fraternellement.

LES DESSOUS DE SCOTLAND YARD

I

LA SALLE DES CARTES

Si, venant de la rive sud de Londres, vous traversez la Tamise sur le pont de Westminster, le vieux Palais des Parlements où tiennent séance la Chambre des Lords et la Chambre des Communes fait surgir à votre gauche ses murailles des profondeurs du fleuve glauque. Au sommet de sa tour, sur le cadran de « Big Ben », miroitent les aiguilles aux ciselures dorées. Par la voie qui prolonge le pont, vous apercevez au loin, à travers les arbres pressés de Saint-James Park, une aile du Palais de Buckingham, résidence du roi. A droite, sur le quai Victoria, s'élève Scotland Yard.

*
**

Scotland Yard! Il est des assemblages de mots qui possèdent une force magnétique. Ces deux-là, soudés, accouplés, ont le pouvoir de faire rêver longuement les imaginations qu'émeuvent le mystère, la force contenue et secrète, un ordre strict, courtois, impitoyable.

Scotland Yard et son armée visible de policemen en uniforme, révéree du peuple anglais tout entier, sa troupe invisible de chercheurs, de chasseurs d'hommes, lancés dans la jungle de l'immense ville, capitale, port, et carrefour humain en même temps, qui battent jour et nuit les pistes de White-chapel, de Soho, des clubs nocturnes, des bouges du quartier chinois et de cette Tamise nourricière, toute ceinte des hautes murailles de ses docks gris qui tombent sur elle à pic, gonflée et creusée par la marée, traversée de ponts géants, charriant les denrées, l'or et la misère du monde.

Combien de fois avais-je tenté de me représenter la citadelle policière qui veille sur ce domaine aux replis sans nombre? Et comme je craignais, lorsque j'approchai d'elle pour la première fois,

de voir détruite à jamais la construction que mon esprit en avait faite.

Mais, dès l'abord, j'eus le sentiment rare et heureux d'un ajustage parfait, d'une réalité qui se liait si étroitement avec sa forme imaginaire que j'hésitai un instant à m'en convaincre.

Scotland Yard, devant moi, se dressait comme un palais, une forteresse et une prison tout à la fois. Quelque chose d'austère et de puissant ramassait ses façades, ses parois, ses porches, ses fenêtres. Et il me semblait vivre l'histoire de ce bâtiment dont les lignes résumaient la loi, la hiérarchie et la conscience britannique. Car la police d'un pays constitue peut-être le plus vrai de son visage, celui où apparaissent les tares et leurs remèdes, la faute et le châtement.

Je pensais que par cet anachronisme pieux, ce fétichisme du passé où se complait l'âme anglaise, Scotland Yard tirait son nom fameux dans le monde entier, d'une confusion volontaire et tenace. Aucun fantôme historique n'y a droit d'asile, pas même celui de Marguerite, reine d'Ecosse et sœur d'Henri VIII, qui fut la dernière hôtesse du palais destiné à recevoir les souverains écossais lors de leurs séjours à Londres. Car ces

bâtiments, absorbés depuis par Whitehall, ne servirent que de logis provisoire à la Metropolitan Police, à sa création, voici plus d'un siècle, en 1829.

Mais le nom de Cour d'Ecosse fut conservé à l'édifice que l'on acheva de bâtir en 1890 sur le quai Victoria, pour servir de résidence plus vaste et indépendante à l'état-major des services de surveillance et de répression. On se contenta de faire précéder son ancienne désignation du mot « nouveau ».

New Scotland Yard!

Par les jours de brouillard opaque, ce sont plutôt vos ombres désespérées que l'on doit frôler, forçats de Dartmoore, qui taillèrent pendant des années, dans le granit, les deux mille cinq cents tonnes de pierre nécessaires à ses soubassements, vos malédictions que l'on croit entendre, lorsque l'on affronte cette citadelle couleur de sang corrompu.

Haute, carrée, flanquée de tourelles, les architectes lui ont donné un style Renaissance, sinistre parodie du Louvre de Charles IX, avec ses vitres noires à résilles de plomb, ses balcons à l'italienne, ses cheminées larges et plates.

Un autre bâtiment, Scotland House, construit en 1905, dans le même style, est relié à Scotland Yard par un pont de pierres couvert, réminiscence massive du Pont des Soupirs.

La voie étroite qui passe sous le pont et sépare New Scotland Yard de Scotland House, du quai Victoria jusqu'à Derby Street, est protégée à chacune de ses extrémités par de hautes grilles à double battant ouvertes dans la journée pour les seules voitures de la police, fermées à la tombée de la nuit.

Enfin, une Police-Station, ou commissariat, surveille la petite entrée de Scotland Yard sur une ruelle : Cannon Row qui débouche par Derby Street dans la grande artère qu'est Whitehall, résidence de tous les ministères.

En faisant élever Scotland Yard à cet endroit, à portée de fusil de Westminster, de Buckingham Palace et de Whitehall, le génie obscur qui préside à la configuration des villes avait eu conscience de sa valeur stratégique.



Pour pénétrer dans Scotland Yard, il faut traverser le hall d'attente que nul profane n'est autorisé à dépasser sans un laissez-passer nominatif et franchir des voûtes obscures et humides qui suintent encore, dirait-on, de la sueur mortelle des bagnards. Quatre couloirs se joignant à angle droit et formant un carré, divisent chaque étage en deux suites de bureaux : bureaux sur les façades extérieures, bureaux sur la cour. Deux escaliers et deux ascenseurs desservent, ceux du sud la grande entrée, ceux du nord la petite.

Le rez-de-chaussée appartient au Département des Investigations criminelles, que l'on désigne sous l'appellation abrégée et célèbre de C. I. D. L'entresol, ou mezzanine, est occupé par le Département des Empreintes digitales, les laboratoires spéciaux et le Record Office, ou archives criminelles. Le premier étage est réservé à l'état-major et au secrétariat du « Commissioner ». Quant aux bureaux du personnel civil, ils sont répartis dans les deux étages supérieurs.

C'est dans ces cinq étages que se trouvent réu-

nis tous les leviers qui actionnent la machinerie aux rouages complexes de la Metropolitan Police. Son domaine, englobant Londres, ses faubourgs, sa banlieue, inscrit à l'intérieur d'un cercle de 25 kilomètres de rayon, ayant Scotland Yard comme centre, est peuplé de huit millions d'habitants, traversé par cinquante kilomètres d'une sinieuse Tamise.

Vingt-deux divisions territoriales et une fluviale, groupées en quatre districts, classées suivant les lettres de l'alphabet et proportionnées selon la densité de la population, morcellent la carte de Londres en autant de pièces d'un jeu de puzzle touffu.

A la tête de chaque district, un *chef constable* qui contrôle cinq ou six divisions. A la tête de chacune de ces divisions qui comptent en moyenne neuf Police-Stations, un *surintendant*. A la tête de chaque Police-Station, un chef inspecteur qui a sous ses ordres les inspecteurs, les sergents et la troupe des police-constables, ou policemen. Au total 16.547 constables, 2.775 sergents, 720 inspecteurs, 32 surintendants, soit 20.020 hommes et 54 femmes, dont un vingtième seulement est

« habillé en civil », — les détectives du C.I.D. proprement dit.

Pour diriger cette armée, un chef absolu : le *Commissioner*, dont l'état-major se compose d'un secrétaire administratif et de quatre aides ou « assistant commissioners ». L'assistant A contrôle tout ce qui concerne la police en uniforme; l'assistant B tout ce qui touche au trafic et à la circulation des rues; l'assistant C tout ce qui est crime, et, par conséquent le C.I.D.; l'assistant D tous les à-côtés : jeux, drogues, boîtes de nuit, contrôle des armes, surveillance des étrangers.

Chacun d'eux est en outre aidé par un ou plusieurs « *deputy assistant commissioner* ». Seuls le *Commissioner*, les *assistant commissioners*, les *deputy assistant commissioners* et les *chefs constables* ne sortent pas du rang. Le *Commissioner* est désigné « par le roi », c'est-à-dire par le ministre de l'Intérieur, ou Home-Office. Lui-même a plein pouvoir pour nommer ses assistants, deputy assistant et chefs constables. Ainsi des hommes pour la plupart jeunes, indépendants, aux vues larges, sortant de l'armée ou du barreau, jamais inféodés à l'esprit de corps de la police,

charrient sans cesse un sang nouveau dans des artères qui risqueraient sans cela de se scléroser.

Mais pour devenir surintendant, il faut avoir suivi la filière dès le début : constable, sergent, inspecteur, chef inspecteur. Parfois un surintendant finit sa carrière comme chef constable. Mais ceci n'est pas un droit.

*
*
*

Quant aux devoirs même du plus modeste constable, ils nécessitent une force de résistance au-dessus de la moyenne et diverses capacités soumises à de continuelles épreuves. Recruté entre 20 et 25 ans, le postulant doit mesurer au moins 1 mètre 78, satisfaire les précises exigences d'un conseil médical et justifier de l'honorabilité non seulement de ses parents, mais de ses grands-parents. Après dix semaines de claustration à l'école des policiers, *Peel-House*, où il apprend l'a b c de son métier, il est admis, s'il totalise un nombre de points suffisant à l'examen de sortie, à faire partie à titre temporaire de la Metropolitan Police. Il ne sera titularisé qu'au bout d'une année de service impeccable.

Tous les jours, avant de commencer ses huit heures de travail, — soit de 6 h. à 14 h., soit de 14 h. à 22 h., soit de 22 h. à 6 h., — il participe avec ses anciens à une « parade » dans les cours de la Police-Station où il est affecté : un quart d'heure d'exercices physiques suivis d'un défilé sous le commandement de son sergent qui vérifie, aussitôt après, la bonne tenue des uniformes. Puis, à la cantine où on lui sert son repas, lecture du *Police-Gazette*, quotidien imprimé dans les caves de Scotland Yard qui relate tous les faits nécessitant l'attention des policemen : description des voitures volées, des criminels recherchés, récompenses promises par des particuliers pour la recherche de bijoux ou de chiens perdus.

Enfin, le voilà parti surveiller les pâtés de maisons, les jardins, les rues, du morceau de la « section » pour laquelle il a été désigné et qui fait partie du groupe des sections constituant « l'arée », ou étendue de sa Police-Station. Chaque fois qu'il est changé de section et chaque fois qu'il retrouve la même, il doit accomplir sa « beat » ou ronde, selon un itinéraire différent. Il n'est armé que d'un bâton dissimulé sous sa tunique, et d'un calepin, le « *note-book* ». Pour les rondes de nuit,

une puissante lampe électrique de poche achève son équipement. Mais il n'ignore rien des secrets de la lutte, de la boxe et des soudaines prises de corps. Toutes les heures, il se rend dans une des cabines téléphoniques peintes en bleu foncé, couleur officielle de la police et qui émaillent son parcours. Un appareil extérieur permet au public de se mettre aussitôt en communication avec la Police-Station. A l'intérieur de la cabine dont chaque policeman a la clef, une planchette, une chaise pour lui permettre de se reposer, et un autre appareil téléphonique. Assis sur sa chaise, il sort son carnet et note le détail de sa ronde. Si la Police-Station a besoin de lui, une lampe rouge s'allume automatiquement sur le toit de la cabine.

Son parcours est étudié et minuté de telle sorte qu'à différents endroits il croise le parcours d'autres constables : ils peuvent ainsi échanger leurs impressions, leurs soupçons s'il y a lieu. Au surplus, il sait que son sergent patrouille dans la section et qu'il le rencontrera à l'improviste au moins une fois avant ses huit heures écoulées, avant qu'il ait regagné la Police-Station. Après un nouveau repas à la cantine, le voilà libre de rentrer

se coucher dans les immeubles-casernes de la police où il occupe une chambre, s'il est célibataire, deux ou trois pièces, s'il est marié et père de famille. Ses loisirs se partagent entre la bibliothèque, la salle de réunion, la salle de billard, ou une séance d'entraînement qui parachèvera sa forme pour le prochain match de football ou de rugby. Cela à condition qu'il n'ait eu rien à signaler sur son note-book. Car, s'il a arrêté un cambrioleur, un ivrogne, un chauffard, il doit être, quitte à se voir privé de sommeil, prêt à témoigner devant le tribunal de police qui siège matin et après-midi, et devant lequel tout inculpé est déféré aussitôt après son incarcération.

Ainsi durant six jours par semaine et pendant cinq années, il sera changé de parcours, de sections, puis de Police-Stations, puis de divisions, et il connaîtra Londres mieux que n'importe quel Londonien, ayant arpenté aussi bien les allées de Hyde Park que les ruelles de Whitechapel, les trottoirs de Picadilly, que les sentiers campagnards de Hendon.

Il peut alors, s'il est bien noté, s'il a suivi des cours spéciaux, demander à passer l'examen de sergent qu'il subira au même endroit où il fit son

apprentissage de constable, à *Peel-House*, qu'il sera fier de quitter pour toujours avec, cousus sur sa manche gauche, les trois chevrons insigne de son grade.

Suivant ses dispositions, ses chefs pourront faire de lui, plus tard, un sergent de station, — une couronne surmontera les trois chevrons, — et l'initier à l'élaboration des rapports, au contrôle administratif des sections, aux procédures compliquées. Puis, toujours au choix, il arrivera peut-être à troquer son casque contre la casquette rigide, sa tunique sera raccourcie, sur le revers de col brillera une étoile, on l'appellera : inspecteur, et il sera adjoint, puis remplacera un chef inspecteur, — deux étoiles sur le col, — à la tête d'une Police-Station. Alors, il n'aura plus qu'un échelon à franchir pour revêtir les jours de cérémonie l'uniforme de surintendant dont les épaulettes sont décorées d'une étoile et d'une couronne, diriger une division entière et attendre l'heure de la retraite.

A moins que, suprême et rare honneur, l'un des chefs constables à la tête de l'un des quatre districts de la Metropolitan Police ne le choisisse comme adjoint et que, sur la proposition de son

chef direct, l'assistant commissioner A, le Commissioner ne le consacre « au nom du Roi » à ce dernier poste...

... A moins que, après deux années de rondes en tant que constable, il ne se soit senti attiré par la vocation et le complet-veston du détective et qu'il n'ait suivi la même filière dans les cadres du C.I.D.

En ce cas, l'initiation est différente et il n'est plus question d'heures de service. Dans chaque Police-Station, à côté des inspecteurs, sergents et constables en uniforme, des collègues égaux en grade, mais habillés « en civil », s'occupent des affaires criminelles proprement dites : vols, cambriolages, agressions, fausse monnaie, chantage, meurtres, signalés dans « *l'arée* ». Le jeune constable est confié à un sergent détective, puis à un inspecteur détective et si ses aptitudes : sagacité, perspicacité et ténacité se confirment, il abandonnera à jamais l'uniforme bleu. Mais il devra néanmoins passer ses examens de sergent dans le délai prescrit et faire des stages dans toutes les divisions avant d'être appelé à servir au siège du C.I.D. à Scotland Yard même et se familiariser avec les empreintes digitales, les recherches de

laboratoire, les sommiers du Record Office. Il sera dorénavant à même d'être envoyé en province, si la province fait appel au Yard pour une affaire qui dérouté les compétences locales. Puis, si le succès continue à couronner ses enquêtes, il deviendra ainsi inspecteur détective, puis surintendant, puis, si son chef direct l'assistant commissioner C le propose et si le Commissioner le veut « au nom du Roi », finira-t-il sa carrière comme chef constable du C.I.D.

Tous les matins alors, de même que les chefs constables des districts, il condensera en un rapport ceux de ses surintendants, qui auront vérifié ceux de leurs chefs inspecteurs, qui auront trié ceux de leurs sergents, qui auront collationné les note-books des constables et il le fera porter sur le bureau du Commissioner.

Tous les lundis il participera, sous la présidence du Commissioner, à la grande conférence de Scotland Yard qui réunit les chefs constables, les deputy assistants et les assistants. Tous les mercredis, il assistera, sous la présidence de l'assistant commissioner A, à celle où sont convoqués les surintendants des 23 divisions. Deux fois par jour, il dirigera, parfois sous la présidence de l'assistant

commissioner C, celle des « Big Five », les surintendants des quatre districts, ainsi que celui du C.I.D.

Les Trois Mousquetaires d'Alexandre Dumas étaient quatre dans le roman.

Les « Cinq Grands » d'Edgar Wallace, sont sept dans la réalité.

**

Dans chaque château fort, il y avait au temps des seigneurs, une chapelle. Ainsi la Salle des Cartes forme-t-elle le sanctuaire de Scotland Yard.

Tous les jours le chef qui règne sur cette assemblée occulte, le Commissioner, y accomplit une démarche rituelle.

Le voici qui sort de son bureau situé à l'angle des couloirs sud et ouest du premier étage, face à la Tamise. Il passe devant la lanterne posée sur un socle au débouché du grand escalier, salue, car une flamme veille jour et nuit, en souvenir des hommes de la police morts à la guerre et se dirige vers le couloir nord. Sa marche solitaire

entre des portes de chêne foncé hermétiquement closes, se réfléchissant sur les dalles cirées, déconcerte et émeut par sa froide solennité. Est-ce ce recueillement, ce silence, cette nudité qui alourdissent d'une atmosphère secrète ces longs couloirs déserts? Ou bien la pénombre que les plus chaudes et les plus lumineuses matinées n'arrivent pas à raviver et que la silhouette du Commissioner pénètre sans entamer?

Le voilà qui pose la main sur une poignée et qui ouvre. Dans la pièce, un seul homme, revêtu d'une longue blouse blanche, courbé sur une palette de peintre, s'efface. Bien qu'il fasse partie de la chambre, bien qu'il en soit le minutieux artisan, ses gestes feutrés n'en corrompent ni l'unité ni le mystère et ne troubleront pas la studieuse méditation de son maître.

Trois fois plus longue que large, rétrécie encore par deux rangées de hauts chevalets parallèles, la Salle des Cartes est l'écran muet mais enluminé de la fermentation criminelle de la capitale anglaise. Chacun de ses murs ou de ses cloisons — six immenses panneaux de pierre et de bois — est tapissé de cartes blanches, piquées de chiffres et de lettres, striées de lignes, élaboussées de figures géométriques. Les triangles

rubis sont aux prises avec les cercles saphirs, les carrés améthystes avec les hexagones émeraudes. Par la magie du symbole, la poésie s'allie à la statistique et prête au graphique la puissance de l'évocation.

Sur cette toile, voici les vols d'autos; sur cette autre, à côté, les cambriolages; sur cette autre, plus loin, les agressions à main armée. Plus loin encore, le meurtre.

Toutes les plaies de l'existence souterraine d'une métropole immense, toute l'activité de la pègre, le flux et le reflux perpétuel de l'« *underworld* », se trouvent ainsi comptés, dénombrés, coloriés.

Ainsi, celui qui, de son souverain, a reçu mission de porter le fer rouge sur les gangrènes de Londres, déchiffre d'un seul coup d'œil l'offensive exacte et mouvante du crime de chaque jour, dans chaque district, dans chaque division, dans chaque section, prévoit l'organisation de la défense ou de la répression.

*
**

J'ai passé des semaines à tâcher de situer sur la face authentique de la capitale anglaise, sur ses

places, ses parcs et ses berges, dans ses faubourgs et ses ruelles comme dans son cœur brillant, les signes qui, depuis des années s'inscrivent chaque jour dans la Salle des Cartes du Scotland Yard, devant le froid regard des treize Commissioners qui se sont succédé en cent cinq années.

J'ai voulu démonter les rouages de la machine redoutable qu'ils ont l'un après l'autre dirigée, avocats ou légistes, capitaines ou maréchaux. J'ai essayé de suivre un à un les fils que tisse l'araignée rouge et sombre du quai Victoria et j'ai eu la chance d'être admis dans les cellules invisibles de l'organisme : bureau des empreintes, laboratoires, archives. J'ai sillonné les rues nocturnes de Londres dans les voitures de la « *Flying Squad* », l'escouade volante. Les canots de la « *River Police* » m'ont emporté sur la Tamise dans un décor fantastique, hallucinatoire.

Des récits que m'ont fait les détectives, des confidences aussi de leurs adversaires, voleurs, recéleurs, gens de l'ombre et du sous-sol, une longue chaîne s'est tracée dans mon souvenir. Détail par détail, une sorte de fresque s'est déroulée devant moi, fresque où le tragique et le burlesque alter-

naient, où la férocité, l'avidité, la corruption et la folie humaine se dressaient avec leurs grimaces et leurs ruses et leurs punitions. Elle s'étendait sur près d'un siècle, cette théorie blafarde et funeste du crime. Par elle, mieux que par n'importe quelle analyse abstraite, j'ai pénétré les moyens, la densité de la police, du Département des Investigations criminelles de Scotland Yard. Car si, dans tous les pays, c'est le crime qui conditionne la forme de la police, la modèle, la plie à ses attaques, à ses retraites, à son incessante invention, en Angleterre surtout, il l'a historiquement sculptée. A chaque crime, à chaque affaire célèbre, une parade a répondu qui a modifié la structure policière parfois jusqu'à ses fondements. C'est pourquoi j'ai cru devoir tracer les lignes principales de cette « *Chronique de Scotland Yard* ».

Puisse-t-elle prendre pour le lecteur un peu de cette puissance suggestive, de cette atmosphère obsédante qui m'ont enveloppé sous le brouillard et sous le rare soleil, dans les rumeurs du jour ou au creux de la nuit secrète, quand je revenais de mes battues ou que j'écoutais raconter par ceux qui les avaient vécues ou entendues, par

ceux qui les tenaient de leurs prédécesseurs, les histoires qui vont suivre.

Ils auront alors la vision que j'ai eue si souvent en rentrant à l'aube : Londres impudique, libéré de ses fumées et de son brouillard, découvrant ses façades boueuses sur un ciel vert, mirant ses péniches noires dans un fleuve javélisté, un Londres, parfumé d'ozone, démaquillé par les gants de la nuit et qui attendait, dans un silence de cauchemar, le premier soupir glacé de ses remorqueurs, la première haleine de feu de ses usines, pour déployer son voile laineux, tissé de charbon et de pluie quotidiens.

LA ROBE DE NUIT

J'ai souvent contemplé dans un des bureaux du rez-de-chaussée de Scotland Yard, une toile aux couleurs écaillées, accrochée au-dessus de la cheminée. C'est le portrait de « Dolly », affectueux surnom d'Adolphus Williamson qui, de simple policeman, parvint le premier au poste de chef constable du Département des Investigations criminelles.

Ce tableau le représente à la fin de sa carrière. Il est vêtu d'une longue redingote puce. Ses épaules légèrement tombantes soutiennent un cou puissant et une tête au port noble : front dégarni, nez carré, barbe grise de prophète. Pour qui connaît l'histoire de la vie de Williamson, on imagine aisément, malgré le fond noir du tableau,

que se tiennent debout derrière lui ses trois amis de jeunesse : Cavanah, Tanner et Thomas.

Ils furent les premiers détectives de Scotland Yard.

**

Lorsque sir Robert Peel fonda en 1829 la Metropolitan Police, le grand homme d'Etat anglais du XIX^e siècle n'osa pas adjoindre à la police en uniforme un corps spécial d'agents en civil et qui auraient été spécialement chargés de la recherche des criminels, ainsi que l'usage s'en était établi en France. Tout ce qui était d'essence napoléonienne était alors honni en Angleterre et les sbires de Fouché, mués depuis en argousins, passaient à juste titre pour servir des fins plus politiques que judiciaires. Les bourgeois de Londres acceptaient volontiers d'être gardés, mais n'auraient pas supporté une surveillance occulte de leur vie privée.

Il fallut plus de quinze années d'impunité profitable aux criminels, pour que l'opinion publique se décidât à admettre la création d'un « *Detective Department* ». Ainsi fut désignée la petite pièce

mansardée du vieux Scotland Yard qu'allait occuper, pendant un quart de siècle, le premier service de la Sûreté anglaise. L'effectif en était dérisoire : d'abord deux inspecteurs et six sergents, puis quatre inspecteurs et douze sergents, tous habillés en civil.

Lorsque Williamson et ses trois amis y furent affectés, ils ne trouvèrent que l'esquisse d'une œuvre dont ils allaient bâtir de leurs propres mains les fondations.

En quelques années, ils devinrent les théoriciens et les praticiens d'une science nouvelle : la détection du crime. Leurs succès, par des méthodes imprévues à l'époque, leur valurent la réputation qui s'est depuis lors attachée au titre de détective. Le Home Office leur en donna, en 1865, un témoignage éclatant, en faisant savoir à tous les chefs constables des comtés du Royaume-Uni que le Detective Department de Scotland Yard était mis à leur disposition, au cas où ils échoueraient dans la recherche des coupables de leur propre région.

C'était un pavé dans la mare aux traditions. L'opinion publique attendit avec impatience les résultats de cette innovation. Le premier essai —

qui ne se fit pas attendre, — encourut la réprobation générale. Williamson devait y perdre pour des années sa réputation.

*
**

Dans le comté de Sussex, à mi-chemin entre Midhurst et Portsmouth, dissimulé entre deux collines recouvertes de forêts, se trouvait tapi le petit village de Singleton.

Toute cette campagne respirait la bonhomie, la décence, la retenue de mœurs, le charme un peu confiné mais profond de la vie provinciale anglaise vers le milieu du siècle dernier.

Le squire de Singleton, Samuel Savil Kent et son entourage familial semblaient personnifier cette existence que les fiévreuses agitations des temps modernes n'avaient pas encore entamée. Il avait loyalement et longuement servi la Couronne en qualité d'inspecteur des douanes. Quand l'heure de la retraite sonna pour lui, il s'était retiré dans son village natal. Le respect général l'entourait, lui et la jeune femme qu'il avait épousée en secondes noces, lorsque le temps eut estompé dans son souvenir l'image de sa première

épouse, morte dans un asile d'aliénés, en lui laissant une fille appelée Constance.

Constance avait l'air de sortir de ces délicats et brumeux romans victoriens où se mêlent l'ardeur, le rêve et la piété. D'un aspect séduisant, de manières naïves et charmantes, elle montrait dans ses grands yeux trop pâles un besoin infini d'aimer, de s'attacher, de se vouer à quelqu'un. Son père, gentleman digne et réservé, ne pouvait pas, malgré toute l'affection qu'il portait à sa fille, satisfaire cette sorte de soif. Son tempérament même faisait obstacle à la tendresse avide et touchante de Constance.

Elle le reporta sur la nouvelle Mrs. Kent. Celle-ci, en effet, avait pris en affection sa frêle belle-fille, et éprouvait pour elle un sentiment doux et protecteur, vraiment maternel. Elle fut heureuse de voir la petite Constance grandir auprès d'elle et l'aimer chaque année davantage.

L'âge n'avait pas affaibli le squire de Singleton. Il chassait, faisait de longues marches, rendait infatigablement visite à ses voisins. Et le témoignage de cette vigueur, conservée par des exercices et par des habitudes saines, fut la naissance

d'un solide garçon que lui donna la seconde Mrs. Kent.

Tout le temps que durèrent la grossesse et l'accouchement, Constance prouva qu'elle entendait entourer sa belle-mère des mêmes soins que celle-ci lui avait prodigués. Elle prévint ses moindres désirs, tâcha de la distraire, la veilla, bref allégea de toutes les manières les heures difficiles. Et quand l'enfant naquit, Constance reporta sur lui sa vigilance et sa sollicitude.

Loin de se montrer jalouse de son demi-frère, le petit Francis, elle voulut le surveiller en même temps que la nurse Elisabeth Gough, assister à ses premiers regards, à ses premiers rires.

Lorsque les amis de Samuel Savil Kent venaient admirer son héritier, lorsqu'ils se rendaient au chevet de la jeune mère, ils trouvaient toujours Constance affairée, empressée, vibrante. Ses yeux trop pâles brillaient d'un feu nouveau et qu'ils n'y avaient jamais surpris encore. Et retournant dans leurs demeures modestes, entourées de gazons et de fleurs, les habitants de Singleton s'attendrissaient sur cette famille si unie, sur cette jeune fille, orpheline, qui avait su, par son amour,

recréer tant de chaleur, tant de douce vie au foyer de son père.

Le pasteur même, dans ses prêches, faisait parfois une discrète mais limpide et forte allusion à cette maison bénie.

**

Le destin n'aime pas les bonheurs trop sûrs et trop durables, assure une romance vieille comme l'humanité. Une fois de plus, elle parut justifiée à Singleton par l'effroyable malheur qui s'abattit sur la maison paisible et prospère des Kent que venait d'égayer une vie nouvelle.

Un matin, toute la maison fut réveillée par les cris de Constance. Levée, comme à l'ordinaire, de bonne heure, elle s'était rendue dans la nursery et s'était aperçue de la disparition du petit Francis. Après des heures de recherches infructueuses, Mr. Kent se rendit à cheval jusqu'à Midhurst pour prévenir la police. Pendant qu'il était en route, la malheureuse mère découvrit dans un vieux puits le cadavre de Francis, la gorge ouverte d'un coup de couteau.

Dès que la nouvelle s'en répandit, l'horreur et l'inutilité de ce crime soulevèrent d'émotion, d'effroi, de pitié et presque d'une honte nationale tout le sud de l'Angleterre. Les chefs de la police du comté vinrent s'établir à Singleton et aucun habitant du village ne fut à l'abri du soupçon, sauf les membres de la famille Kent dont la douleur était presque intolérable à voir. Constance, frappée elle-même au plus profond de son cœur passionné, trouvait tout de même le courage de consoler sa belle-mère, et celle-ci, parfois, la payait d'un difficile et douloureux sourire, plus déchirant que des sanglots.

La seule étrangère au village, Elisabeth Gough, la jeune nurse, fut rapidement accusée de ce crime, mais faute de preuves, et aussi de motifs, elle fut mise hors de cause par les magistrats de Midhurst.

Le chef constable du Sussex se sentit incapable de résoudre par ses propres moyens l'affreux mystère. Il se rappela alors la toute récente note du ministère de l'Intérieur, et, à bout de ressources, s'adressa à Scotland Yard. Pour la première fois dans les annales policières de la Grande-Bretagne, la province, jalouse de son indépendance,

demandait aide et lumière à l'organisme de Londres. Pour la première fois des inspecteurs allaient prendre la piste dans la campagne anglaise. C'était une révolution de mœurs, et ce fut le point de départ des grandes traditions qui devaient depuis lors figurer dans les romans policiers.

Williamson et Tanner descendirent à Midhurst, rendirent aussitôt visite au surintendant de cette ville et allèrent s'établir à l'unique auberge de Singleton, qui s'appelait comme dans un roman de Dickens : « Le Lion Rouge ».

Les deux détectives étaient fort embarrassés. Autant ils étaient habitués au paysage des rues de Londres, à leur mouvement, aux indications de leurs aides et de leurs supérieurs, à l'allure de ses habitants, aux lueurs qui jaillissaient pour eux dans les bars et les bouges, tout ici leur était singulier. Le calme même les déroutait, ainsi que le ciel sans fumée, et la terre livrée à elle-même. Ils se sentaient désespérément étrangers aux choses, aux paysages, aux gens. Ils percevaient l'hostilité des villageois, la jalousie et l'animosité de leurs collègues provinciaux.

En effet, à peine avait-il demandé l'aide de Scotland Yard, que le chef constable du Sussex

fut obligé de regretter son premier mouvement. Ses concitoyens ne mirent pas longtemps à lui reprocher ce qu'ils considéraient comme une atteinte au prestige de leur région. Et l'ingérence de la métropole dans leurs affaires particulières, fût-ce même un crime, leur parut détestable. Livrer en pâture aux journaux de la capitale des tares qui ne la concernaient point, signaler à l'attention du Royaume-Uni tout entier des affaires strictement personnelles, appeler des policiers que rien ne semblait qualifier pour une enquête qui aurait dû demeurer confidentielle et familiale, tels étaient les griefs profonds qui accueillirent les hommes du Yard dans une tâche terriblement ardue.

Car plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la découverte du cadavre du petit Francis, et il était impossible de procéder à la plus sommaire reconstitution. Williamson dut se résigner à essayer de provoquer les ragots et les confidences. En même temps, il essaya de situer pour lui seul les faits et les gestes des habitants de la maison de Samuel Kent et leur physionomie particulière.

C'était le seul endroit où l'on n'osait pas lui tourner carrément le dos. Il conversa des heures

avec le père, avec Mrs. Kent qui se remettait difficilement de sa peine, et qui était toujours accompagnée de Constance.

Chaque matin, le détective accompagnait la jeune fille qui s'en allait cueillir dans les champs des fleurs pour garnir la tombe de son petit frère.

Tanner, de son côté, se lia avec les domestiques: la cuisinière, le jardinier, la femme de chambre.

L'inspecteur Williamson avait fait de fortes études. Il n'ignorait rien des spéculations philosophiques et de leurs méthodes d'introspection. Et ce qu'il ne pouvait arriver à élucider par le strict examen des faits, il tenta d'y parvenir par la psychologie.

Le crime avait été habilement conçu et exécuté. Il fallait éliminer la possibilité d'un assassinat par un chemineau ou par un habitant du village. Outre l'absurdité d'un pareil meurtre, le fait que des chiens féroces gardaient le jardin, détruisait cette hypothèse. Il ne restait plus, comme meurtriers éventuels que la nurse, le père, la mère et Constance.

Entre les quatre, qui donc avait un intérêt à la disparition de l'enfant? L'élément moral seul pouvait jouer un rôle décisif dans cette affaire.

L'ayant envisagée sous tous ses angles, fort de l'analyse secrète et approfondie qu'il avait faite des caractères, Williamson tourna ses soupçons du côté de Constance.

Il avait appris l'amour passionné de la jeune fille pour sa belle-mère. Peut-être Mrs. Kent avait-elle négligé Constance depuis la naissance de son enfant? Peut-être Constance, avec la perception aiguë d'une jeune fille romanesque, avait-elle enregistré, avec amertume d'abord, puis avec fureur, le retrait d'une partie de l'affection à laquelle elle s'était habituée?

Tous les moyens d'induction lui étant refusés, c'est par la seule puissance de la déduction que le détective résolut d'agir et l'inspecteur entraîna un jour son aide Tanner dans une promenade dans les bois. Rien ne lui paraissait assez sauvage et désert pour la confiance qu'il voulait lui faire.

— Maintenant, Dick, ferme tes yeux, dit-il. Représente-toi une maison isolée dans la campagne. C'est la fin de la nuit et tout est encore obscur dans les champs. Au fond d'une pièce un petit enfant dort dans son berceau. Soudain, une ombre ouvre la porte et s'avance silencieusement: un coup

de couteau. L'ombre est un des habitants de la maison. A ton avis, comment est-elle habillée?

Les yeux toujours fermés, Dick répondit :

— Elle est pieds nus.

Williamson reprit :

— Comment la conçois-tu habillée? Est-ce l'heure de porter une crinoline, un déshabillé?

Dick réfléchit encore et dit fermement :

— En robe de nuit.

— C'est mon avis, s'écria Williamson, et je veux que tu apprennes dès demain, auprès des femmes de chambre, si aucune robe de nuit n'a disparu depuis la nuit du crime, car je suis sûr que l'une de ces robes a dû être tachée de sang.

Le lendemain, le sergent Tanner rapporta une grande nouvelle à l'inspecteur Williamson.

Oui, une robe de nuit avait disparu depuis la nuit du crime : Constance qui aurait dû en avoir trois n'en avait plus que deux.

Williamson se rendit aussitôt à Midhurst chez le surintendant et demanda un mandat d'arrestation pour la personne de Constance.

Le surintendant refusa avec un sursaut d'indignation. Les policiers de Londres ne respectaient rien. Ils apportaient avec eux la décompo-

sition, la folie de la capitale. Comment osaient-ils déshonorer une des familles les plus honorables du comté? Il se refusait, lui, à croire à la culpabilité d'une jeune fille vertueuse et tendre qui était destinée un jour à épouser l'un des nobles du royaume.

Williamson insista :

— J'ai une preuve, dit-il, si vous n'accédez pas à ma requête, je rentre à Londres et rends l'affaire publique.

Le surintendant ne pouvait que céder. Il le fit de mauvaise grâce et dégagea sa responsabilité.

— Avez-vous seulement interrogé Constance? demanda-t-il.

— Non, répondit Williamson. Je veux la confondre par l'imprévu. Des questions préalables pourraient lui donner la chance de trouver une échappatoire.

**

Sa comparution devant le jury d'enquête réuni à Midhurst eut lieu quelques jours plus tard. La beauté, le charme et la jeunesse de Constance touchèrent l'assistance résolue à croire en son innocence.

Lorsque l'inspecteur Williamson fut appelé pour interroger l'accusée, Constance le regarda en souriant tristement.

Son sourire ne se démentit pas, cependant que l'inspecteur, sûr de lui, essayait de la convaincre de crime. Elle eut réponse à tout, et la simplicité même de ses explications emporta le verdict du jury.

Oui, il lui manquait une robe de nuit; oui, le hasard voulait que cette robe eût disparu le lendemain de l'assassinat de son pauvre frère. Mais cette disparition n'était pas de son fait, la négligence de la blanchisseuse en était la cause.

On appela la blanchisseuse. Elle témoigna qu'en effet elle avait bien vu la robe de nuit dans le paquet de linge qui lui fut remis par Constance : d'ailleurs, une note dans ses comptes en faisait foi. Seul un vol commis chez elle pouvait expliquer cette disparition.

Le coroner n'eut plus qu'à faire relâcher Constance et lui présenter ses excuses.

Pendant des semaines, toute la presse anglaise accabla Scotland Yard, ses détectives et leur outrecuidance. On glorifia la santé morale des familles provinciales anglaises. On fit verser des

larmes aux lecteurs sur l'inqualifiable injustice dont avait été victime une belle et lumineuse jeune fille, consolation des vieux jours de son père, soutien de sa seconde mère, exemple de devoir et d'amour filial. Et pour achever de porter l'émotion publique à son comble, on apprit que Constance, qui n'avait à expier que les fautes d'autrui, entra dans un couvent.

Williamson, couvert d'opprobre, fut envoyé en disgrâce dans une division de banlieue.



Le premier Commissioner de la police métropolitaine, sir Richard Mayne, désigné par le roi en 1829, devait conserver son poste jusqu'à sa mort, près de 40 ans plus tard, en 1868. C'était lui qui avait dû punir l'inspecteur de son erreur immorale.

Ce fut lui qui, cinq années s'étant écoulées, convoqua à Scotland Yard Williamson.

— Voici la déclaration authentique et dûment signée que la police de Brighton me communique, dit-il. Veuillez en prendre connaissance.

Williamson lut :

« Moi, Constance Kent, seule et sans aucune aide, ai assassiné à Singleton un certain Francis Saville Kent. Avant d'accomplir cet acte, personne ne connut mon intention, ni, après, ma culpabilité. Personne ne m'a assistée dans le crime, ni dans mes efforts pour échapper à sa découverte. »

Une longue habitude avait appris à Williamson le prix de l'impassibilité. Aucun muscle ne bougea dans son visage énergique. Aucune surprise ne parut dans ses yeux froids. Il n'eut pas un mot de triomphe ni une exclamation. Seules, ses mains tremblèrent imperceptiblement lorsqu'il readit au Commissioner l'aveu de la jeune fille de Singleton.

Le maître de Scotland Yard observa la même réserve absolue. Il n'essaya pas de reconforter le détective injustement puni pour sa clairvoyance ou plutôt pour son intuition vertigineuse et qui pendant cinq années s'était vu éloigner de toutes les affaires auxquelles son instinct de chien de chasse lui donnait droit. Les deux hommes étaient de la même trempe britannique, qui interdit toute manifestation de sentiments. Sir Richard Mayne n'eut pas un mot, pas un geste d'excuse ou de consola-

tion. Il se contenta de tendre au détective son ordre de route pour Brighton.

Mais l'enveloppe que prit *l'inspecteur* Williamson portait comme suscription :

Au *surintendant* Williamson.

*
**

Ce fut donc le surintendant Williamson qui, pour la deuxième fois, arrêta Constance Kent, fille du squire de Singleton. Elle était devenue une jeune femme, mais ses yeux étaient toujours aussi pâles, aussi virginaux. L'extase religieuse les avait comme approfondis et creusés.

Cette même extase lui fit dire avec une sorte de joie douloureuse son remords insupportable, et pleurer enfin sur son crime morbide. Williamson écouta en silence cette confession qui, à cinq années de distance, justifiait point par point ce qu'il avait deviné.

Non seulement Constance était la coupable, non seulement elle avait égorgé son demi-frère, le petit Francis, mais encore elle avait bien commis le crime dans la tenue décrite par Williamson à force de réflexion hallucinatoire. Lorsque Cons-

tance avait frappé, elle portait une chemise de nuit qui avait bien été tachée de sang enfantin. Et Constance avait fait disparaître la chemise révélatrice, la troisième de ses chemises de nuit. Elle l'avait roulée de manière à ce que le sang ne se vît pas, et placée dans le panier de la blanchisseuse en prenant soin de la faire porter sur la note. Puis elle avait envoyé la villageoise lui chercher un verre d'eau. Durant ces quelques secondes, Constance avait eu le temps de subtiliser la chemise de nuit, de la cacher sous sa robe. Elle la brûla un peu plus tard.

*
**

Il y eut un nouveau procès à la Cour de Justice de Chichester. A cette époque, on ne recherchait pas les antécédents héréditaires des coupables et il ne fut jamais question de la mère de la jeune femme qui était morte dans un asile d'aliénés.

Constance confessa son crime une fois de plus, alléguant la jalousie comme seule excuse, et fut condamnée à être pendue.

Elle fut graciée et sa peine commuée en celle de détention à vie.

Ainsi se termina l' « erreur » de l'inspecteur Williamson. Et, depuis, les détectives du Yard sillonnent sans arrêt les routes, les ports, les champs et les bois de la Grande-Bretagne, s'infiltrant dans la vie provinciale, révèlent ses drames, ses tares, ses débauches. Personne ne les arrête. Personne ne songe à s'en plaindre.

III

LE CAS VÉRIDIQUE
DU D' JOHNSON ET DE Mr. HARD

En l'année 1878, de vastes terrains au sud-est de Londres formaient encore des îlots campagnards et le quartier de Peckham était recherché par les bourgeois de la cité qui venaient y louer ou y bâtir de somptueuses résidences.

L'une des plus nobles, dont la façade à fronton se dissimulait derrière les frondaisons du square Brunswick, non loin de l'église Saint-Gilles, était occupée depuis peu par le D' Johnson.

Pour les habitants de Peckham, le D' Johnson faisait figure d'original. Malgré sa jeunesse apparente, il avait déclaré ne plus exercer sa profession de médecin, et on ne le voyait guère sortir que dans l'après-midi. Invariablement, il faisait plusieurs fois le tour du square, puis rentrait chez

lui. Peu après, pourvu que le temps fût beau et ses fenêtres ouvertes, les accents suaves, mélancoliques et douloureux d'un orgue faisaient frissonner l'herbe des pelouses vertes, les feuilles des vieux arbres, et palpiter les cœurs des jeunes filles romantiques qui guettaient, de leurs belles demeures à portiques et colonnades, le solitaire promeneur.

C'est que le D' Johnson était très beau. De longues redingotes sombres et admirablement coupées, moulaient toujours sa taille fine et faisaient valoir la cambrure de ses mollets dont les pantalons à pattes épousaient les formes. Son visage émacié et glabre portait avec aisance le haut de forme soyeux et se teintait de la pâle empreinte du mal de l'époque : le spleen.

La seule passion qu'il se permît et qu'il cultivât avec une ferveur morbide était celle de la musique. Non seulement il pouvait s'accompagner d'une voix chaude et contenue, comme si ses lèvres d'un dessin parfait, mais d'une minceur de lame, retenaient l'élan qui l'emportait, non seulement il pouvait faire courir sur les claviers ses doigts longs et fins ou modeler par leur pression le souffle tenu des flûtes, mais encore il apportait

à la collection de tous les instruments qui matérialisaient son amour une persévérance de maniaque.

Presque chaque fois qu'il invitait ses voisins à une réunion musicale, ceux-ci découvraient dans la suite des salons de son rez-de-chaussée qui constituait un véritable musée, une pièce nouvelle, rare soit par son ancienneté, soit par son étrangeté. Adossés au mur, suspendus aux tapisseries, posés sur un magnifique mobilier en noyer d'époque ou sur d'épais tapis de Perse, voisinaient, dans un désordre provoqué par leur excès, orgues et pianos-bijoux, flûtes, bugles, musettes, flageolets, guitares, luths, vielles et lyres, harpes, clavecins, violons et violes.

Fréquentes étaient ces réunions. Elles se prolongeaient aussi tard que le D' Johnson trouvait un fervent ou une fervente pour déchiffrer avec lui les dernières partitions d'opéra, écouter son interprétation d'un *Nocturne* de Chopin, ou bien encore l'entendre chanter sa mélodie favorite : la *Sérénade* de Schubert. Le plus souvent, c'était la nièce d'un armateur en retraite qui remplissait ce rôle, miss Arabella Murray, dont la demeure était la plus proche de celle du docteur...

**

Le soir du 9 octobre, cette année 1878, le brouillard dégagé par le sous-sol marécageux de Londres avait répandu son coton dense et visqueux sur tout le sud-est de la capitale. Il voilait d'un crêpe jaune les feux des réverbères, diluait les contours des maisons, les formes des rues. Il avait même étouffé les derniers accords de la soirée musicale du D' Johnson qui avait dû raccompagner jusque chez eux miss Arabella et son oncle, à l'aide d'une forte lanterne.

Le docteur s'apprêtait à fermer sa porte, lorsqu'il crut s'entendre appeler. Il rouvrit, fit quelques pas sur le perron. Il ne s'était pas trompé : un policeman qui effectuait sa ronde lui signalait que la haute grille de son jardin était ouverte.

— Excusez-moi, sir, mais j'ai des ordres très stricts, et il ne faut pas que les habitants aident par leur insouciance, le gremlin que nous recherchons.

— Quel gremlin ?

— Vous devez être au courant, sir ! Celui qui met au pillage depuis tant de mois les plus beaux

logis de Peckham, de Lewisham, de Lee, et de Blackheath.

— Venez donc me raconter ça et boire un verre de punch.

Le constable ne se fit pas prier. Il défit dans le hall son lourd manteau imprégné de brume glacée et but à petits traits le rhum additionné d'eau bouillante et de sucre que le docteur lui offrait.

— Oui, voilà des mois et des mois qu'il échappe à toutes nos recherches. Je vous connais de réputation, docteur, et je sais que vous êtes un fier original. Il n'y a, bien sûr, que vous pour ignorer qu'il ne se passe pas de semaine qu'un sir ou une lady des environs ne se voie allégé de son argent ou de ses bijoux. Le malfaiteur ne travaille que seul et toujours la nuit. C'est ce qui explique la difficulté de l'arrêter. Pas de complices pour le trahir, pas de signalement.

— A ce point ?

— L'un de nous a bien cru l'apercevoir il n'y a pas longtemps. A l'en croire, ce serait un vieux mulâtre. Mais, à mon avis, Robinson devait avoir la vue troublée par du whisky de contrebande ce soir-là. Un mulâtre !... On l'aurait tracé depuis longtemps.

Le docteur sourit.

— N'ayez pas d'inquiétude pour moi, constable. Je ne garde aucune valeur ni aucun bijou dans cette maison. Mulâtre ou non, je ne crains pas de recevoir votre voleur-fantôme.

Le verre de punch était vidé. Aussitôt sorti, la silhouette du constable perdit toute dimension dans le brouillard. Le docteur monta dans ses appartements au premier étage.

*
**

Extrait du note-book du constable Robinson.

« Dans la nuit du 9 au 10 octobre, retardé par le brouillard qui commençait seulement à se dissiper, je me hâtai vers la Police-Station de Peckham pour prendre mon service de 2 heures du matin, lorsque je fus accosté au coin de Havil Street et de Dalwood Street par le constable Sidney.

» Il me signalait qu'il avait vu pénétrer dans un pavillon inhabité de Havil Street un homme suspect. Nous convînmes de diviser la surveil-

lance. Cependant que Sidney ferait le guet devant la façade principale je devais prendre faction à l'entrée de service qui se trouve derrière la maison. J'étais à peine arrivé que j'entendis les cris de Sidney me hélant ainsi que quatre coups de feu. Je refis en courant le tour de la maison, et fus assez heureux pour ceinturer le criminel que Sidney avait agrippé et retenait malgré les blessures qu'il avait reçues.

» Après lui avoir passé les menottes, nous le conduisîmes à la Police-Station où je le convainquis, devant le sergent de garde, de violation de domicile, de vol qualifié et de tentative d'assassinat.

» Il a déclaré se nommer John Hard, être un sang mêlé de la Jamaïque, puis a refusé de répondre à nos questions. En le fouillant, nous avons trouvé sur lui un second pistolet à barillet chargé de six balles, une tarière, un vilbrequin et une pince.

» Hard était vêtu très pauvrement et nous a demandé une couverture, souffrant du froid dans sa cellule.

» Je reconnais formellement en cet individu l'homme que j'ai signalé il y a un mois : même

teint de peau brunâtre, même chevelure extrêmement frisée, même aspect misérable.

» Nous sommes persuadés d'avoir procédé à l'arrestation du malfaiteur qui opère dans notre district depuis si longtemps. »

*
**

La nouvelle de l'arrestation du mulâtre, — du criminel-fantôme, — ainsi qu'avait pris l'habitude de l'appeler la presse anglaise, fut accueillie avec un vif soulagement, mais les Londoniens voulurent y voir la preuve de l'inutilité d'un nouvel organisme, né au sein de Scotland Yard et désigné par trois mots dont les consonances françaises résonnaient encore étrangement à leurs oreilles : *Criminal Investigation Department*.

Sa création datait de quelques mois et ses lignes essentielles qui demeurent jusqu'à ce jour intactes provenaient d'une initiative privée aussi heureuse qu'exceptionnelle.

Howard Vincent était un jeune avocat sans cause qui cherchait à résoudre le problème difficile de faire une carrière rapide, brillante et hon-

nête. Il sentait son ambition à la mesure de son intelligence, de sa volonté, de sa hardiesse réfléchie et lucide. Mais à quoi appliquer ces dons dans une capitale où la lutte pour la vie exige de la patience et une usure sans fin ?

Or, dans cette même capitale, et au même moment, l'opinion publique s'élevait violemment contre le fait que la ville la plus peuplée de l'Europe n'eût que seize détectives livrés à leurs propres moyens pour la recherche des criminels, et de plus en butte à la jalousie et à l'animosité de l'armée des policemen en uniforme. Des « gangs », ou associations de malfaiteurs, mettaient au pillage non seulement les environs, mais le centre même de Londres. On ne pouvait répondre à leur organisation invisible que par une répression invisible également, et le Home Office chargea un comité spécial de développer à cet effet le minuscule Detective Department de Scotland Yard.

Howard Vincent apprit par les journaux la formation de ce comité. Il eut alors une sorte d'intuition, une de ces idées qui décident du destin d'un homme. Risquant le tout pour le tout, réalisant ses pitoyables ressources, empruntant ce qui lui manquait, il se rendit en France. Son but était

d'étudier sur place l'organisation, qui était alors la première du monde, de la fameuse Sûreté, petite-fille d'Argenson et de Fouché. Le préfet parisien en exercice l'autorisa à prendre connaissance des rouages les plus complexes de la police criminelle parisienne et le fit même accompagner dans tous les services par un de ses collaborateurs immédiats.

Howard Vincent revint à Londres et rédigea un rapport où il fut à même de restituer la somme des connaissances précises et complètes qu'il avait emmagasinées en quelques semaines, sous une forme neuve, adaptée au tempérament britannique, mettant dans son ouvrage toutes ses qualités d'énergie, de brièveté et de claire vision. Puis, sans protection ni recommandation aucune, il le porta au comité. Celui-ci, avec le sens réaliste qui caractérise les Anglais, comprit la portée et l'utilité profonde de la méthode française appliquée aux formes vitales du pays. Rejetant les projets signés de noms souvent illustres dans le barreau, la magistrature ou la police, il accepta celui que lui présentait un jeune homme inconnu.

Howard Vincent n'avait agi ni en philanthrope, ni en dilettante. Il se rendait compte que si l'on

écoutait ses suggestions, un nouveau et important service serait créé à Scotland Yard et qu'il faudrait à sa tête des hommes nouveaux. Il ne s'était pas trompé : le secrétaire d'Etat lui confia l'organisation du Criminal Investigation Department, lui donna le titre de directeur, à des appointements aussi élevés que ceux d'un assistant commissioner. Il n'avait comme seul chef que le Commissioner.

En quelques mois, il eut recruté les huit cents hommes qui lui étaient nécessaires. Pour empêcher les rivalités entre l'ancienne et la nouvelle police, il les choisit tous parmi les policemen de la métropole, ce qui devint une règle absolue par la suite. Puis il en répartit la plus grande partie dans les divisions, ce qui réalisait un contact permanent entre les deux forces, et, tout en restant leur chef unique, subordonna leur activité aux exigences de chaque district. Lui-même conservait sous ses ordres, à Scotland Yard, les hommes les plus capables. Par la centralisation des rapports quotidiens qu'il institua, il était à même d'opérer les recouvrements nécessaires et de répartir un réseau de surveillance mobile. Ainsi se forma le C.I.D., devenu depuis un modèle dans les polices du monde.

Mais à l'époque, on le discutait vivement. La presse, férue de traditions, qui venait de signaler avec fracas l'arrestation de John Hard par des constables, suggérait par là même l'inutilité du nouveau service du C. I. D. Elle avait d'ailleurs protesté plusieurs fois contre les innovations décidées par le comité, reprochant à Howard Vincent d'avoir subi une influence continentale.

Aussi, malgré toute l'habileté du nouveau directeur, le Département des Investigations criminelles se devait de faire ses preuves avant d'acquiescer droit de cité. Personne ne pouvait prévoir qu'un cab, franchissant quelques jours après l'arrestation du mulâtre John Hard, la voûte basse qui reliait alors le vieux Scotland Yard à Whitehall, allait lui en fournir la première et décisive occasion.

De ce cab descendit le vieux Mr. Murray, voisin du D^r Johnson le mélomane, et oncle d'une nièce romantique. Celle-ci était inquiète : le beau docteur avait disparu.

Mr. Murray était un des plus riches armateurs de la ville. Howard Vincent le reçut personnelle-

ment, et chargea de l'enquête son meilleur détective, le chef inspecteur Bonney.

Le gros « *big* » Bonney venait d'être promu récemment. Il avait à soutenir lui aussi sa réputation, à se montrer digne de la faveur que lui témoignait Vincent et il se mit aussitôt au travail.

Le jour même, il se rendit à la Police-Station de Peckham, prévenir le surintendant de la mission dont il était chargé. Celui-ci avait procédé à un nouvel interrogatoire de John Hard mais le mulâtre s'était obstiné dans son silence et apparaissait très déprimé, refusant de manger et de se laver. Rien ne prouvait jusqu'à présent qu'il était l'auteur des nombreux méfaits qu'on lui reprochait, et force fut au surintendant de faire appel au C. I. D. Comme Bonney opérait déjà sur place, il fut chargé de cette nouvelle enquête.

Ainsi, la chance, qui est le premier élément des succès policiers, rassembla entre les mains du même homme les prémisses de deux affaires qui n'avaient entre elles aucun lien apparent. Le hasard, qui est le second, voulut que ce fût le même constable, Stanley, qui, dans la même nuit, avait vu le dernier le D^r Johnson et le premier John Hard.

Bonney alla le visiter à l'hôpital où il était en traitement pour les blessures au bras qu'il avait reçues. Du récit que lui fit le constable, le chef inspecteur retint la singulière coïncidence de la date, de l'heure et des lieux : le D^r Johnson était-il sorti après la visite de Stanley et avait-il trouvé sur son chemin le sinistre mulâtre?...

Il lui fallait vérifier cette hypothèse avant d'interroger à nouveau John Hard. Bonney ne quitta plus Peckham, frappant à toutes les portes, recherchant les témoignages de tous ceux qui auraient pu se trouver dans les rues dans la nuit du 9 octobre.

Plusieurs jours se passèrent ainsi en vaines démarches. Entre temps, on avait remis le procès de Hard pour supplément d'enquête, et le mulâtre passait ses journées sur le bat-flanc de sa cellule, accroupi sous sa couverture. Bonney venait souvent le surveiller à travers le judas de la porte : le bandit était vraiment repoussant, ses cheveux emmêlés rongeaient son front, une barbe de plusieurs jours envahissait ses joues et ses longs bras s'agitaient en un grelottement maladif. Seules ses lèvres se retroussaient parfois pour chanter, et l'inspecteur s'étonnait qu'un tel facies

pût interpréter avec un tel sens de la mélodie les lieds les plus purs de Schubert et de Schumann.

Une visite que Bonney rendit à miss Arabella lui donna la clef d'une des plus passionnantes énigmes du XIX^e siècle.

La jeune fille ne se consolait pas de la disparition du beau docteur mélomane. Le square Brunswick, qu'un hiver précoce avait dépouillé de toute verdure semblait encore plus désolé depuis que les vibrations de l'orgue s'étaient éteintes. Aux questions précises de l'inspecteur, miss Arabella ne répondait que par ses souvenirs des réunions musicales :

— Ah! je voudrais l'entendre, gémissait-elle, ne serait-ce qu'une fois encore chanter la *Sérénade*...

Ce même soir, accompagné de Howard Vincent, le chef inspecteur perquisitionna dans la belle demeure du docteur. Il ne croyait plus, il était sûr que John Hard avait fait à tout jamais disparaître Johnson. Mais ce qu'il envisageait était beaucoup plus extraordinaire que l'assassinat d'un corps. C'était le meurtre d'une personnalité.

L'hypothèse avait une étrangeté si angoissante qu'elle effrayait le policier lui-même et il voulait avoir l'avis de son chef et son approbation.

Au premier étage, dans un réduit communiquant avec la chambre à coucher et dont l'entrée se trouvait dissimulée par une lourde tenture, Bonney découvrit ce qu'il cherchait : une mallette d'acteur contenant tous les produits de maquillage connus et, en plus, plusieurs flacons remplis d'essence de brou de noix.

Dans l'excitation de sa découverte, le détective imagina un cruel stratagème pour confondre aussitôt le faux mulâtre. Il demanda à miss Arabella de l'accompagner à la Police-Station de Peckham, la conduisit derrière la porte de la cellule, et la pria d'écouter. On peut évoquer ce que fut l'attente anxieuse de la jeune fille à la tremblante lueur des lumignons à huile, son anxiété, son délire, lorsque, sous les voûtes basses et honteuses, elle reconnut la voix qu'elle avait désespéré d'entendre à nouveau.

Le D^r Johnson était retrouvé.

Pour le ressusciter, il ne restait plus qu'à débarrasser Hard de son maquillage. Il fallut ligoter le misérable qui, se voyant découvert, fut pris d'une crise de folie soudaine, mordant ses gardiens, essayant de se briser le crâne contre les parois de la cellule.

**

Le Département des Investigations criminelles venait de faire ses preuves. Howard Vincent mit tout en œuvre pour que son triomphe s'avérât complet au procès. Il restait encore à établir que le D^r Johnson, sous le sinistre déguisement du mulâtre John Hard, était bien l'auteur de tous les cambriolages commis dans la région. Bonney y réussit, grâce à la seule faute qu'eût commise Johnson. Alors que le docteur s'était toujours fait une règle de se débarrasser des objets qu'il avait volés, il n'avait pu s'empêcher de garder pour son musée les plus beaux instruments de musique qu'il pouvait dérober. La passion du mélomane avait été plus forte que l'instinct de la conservation.

Johnson, accusé de nombreux vols avec effraction et de tentative d'assassinat, fut condamné aux travaux forcés à vie.

Mais son visage légal restait dans l'ombre. La police, qui avait fait la preuve qu'il n'était pas plus Johnson que Hard, n'avait pu établir sa véritable identité. Le premier emploi d'épreuves

photographiques devait la découvrir dramatiquement.

Howard Vincent fit reproduire sur des affiches les traits du criminel et les répandit dans toutes les Police-Stations du Royaume-Uni. Une femme, Mrs. Dyson, reconnut dans ce portrait un certain Charles Peace qu'elle avait connu à Sheffield deux années auparavant et qui était recherché par la police locale pour le meurtre de son mari.

Le chef inspecteur Bonney se rendit dans le Yorkshire et apprit de Mrs. Dyson elle-même les circonstances d'un des crimes les plus sauvages qu'ait jamais connus l'Angleterre.

Peace était le voisin du ménage Dyson à Sheffield et il s'était pris d'un amour violent pour la femme qui était jeune et très jolie. Malgré les déclarations, puis les menaces de Peace, elle repoussa ses avances, mais, prise de peur, elle abandonna son domicile et se réfugia avec son mari dans un bourg des environs : Banner Cross. Peace ne fut pas long à les retrouver et un soir, s'étant dissimulé derrière un mur, il guetta le passage de Mrs. Dyson. Aussitôt qu'il l'aperçut, il tira sur elle plusieurs balles de son pistolet, mais il la manqua et la malheureuse réussit à s'enfuir jus-

qu'à son logis. Attiré par les coups de feu, le mari sortit sur le pas de la porte et fut abattu par Charles Peace qui, dans sa rage, lui écrasa le visage à coups de talon. Puis, pris de peur à l'apparition des voisins, il s'enfuit.

Le transfert de l'ex-docteur Johnson, de l'ex-mulâtre John Hard, identifié définitivement comme Charles Peace fut décidé. Il fut extrait de la prison de Pentonville où il commençait à expier, et emmené à Sheffield où il avait à répondre du meurtre de Mr. Dyson.

Aucun des voyageurs du train de nuit où étaient montés le prisonnier et ses gardiens ne devait oublier les terribles péripéties qui marquèrent le trajet. Tout d'abord Peace fut repris d'une crise de folie furieuse analogue à celle qu'il avait eue dans sa cellule de la Police-Station de Peckham. Il se roulait entre les banquettes essayant de mordre et de griffer, bavant et hurlant. Ses cris horribles parvenaient jusqu'au mécanicien du train qui, pour ne plus les entendre, actionnait sans répit le sifflet de la locomotive. Dans les compartiments voisins, des femmes se trouvaient mal.

Lorsque cet accès de démence se fut terminé,

Peace obtint de ses gardes qu'on abaissât, malgré le froid et la tempête de neige qui sévissaient, la glace de la portière, menaçant, si on le faisait manquer d'air frais, de recommencer à pousser ses cris.

Alors, par la fenêtre ouverte, d'un bond qui tenait plus d'une bête que d'un homme, il s'élança hors du train en pleine marche. Pas assez vite cependant... Un de ses gardiens eut le temps de le saisir par une cheville. Quelques minutes d'une confusion extrême suivirent. Un voyageur tira la sonnette d'alarme, mais celle-ci ne fonctionna pas. Le mot : « Arrêtez! Arrêtez! » transmis de bouche en bouche, de compartiment en compartiment et de wagon en wagon parvint enfin au mécanicien. Mais lorsque le train stoppa, le gardien avait déjà, depuis longtemps, laissé échapper la jambe de Charles Peace, le laissant tomber, la tête la première, sur le ballast.

Des voyageurs entreprirent des recherches sous la neige qui tombait à flocons épais. Ayant parcouru plus d'un mille, à l'aide de lanternes, ils trouvèrent le bandit étendu dans la neige sanglante, le crâne fracturé et qui, d'une voix enfantine, se plaignait du froid. Il fut ramené dans son compartiment et on le descendit à la première

station, car on craignait de le voir mourir en route. Ce fut le chef de train qui prévint le lendemain matin le juge, lors de l'ouverture des assises convoquées spécialement pour juger Charles Peace, des événements dramatiques qu'avait suscités le prisonnier pour s'éviter de comparaître devant elles.

Mais la justice devait suivre son cours. Après plusieurs semaines passées entre la vie et la mort, Peace réchappa de ses blessures et on parvint à l'amener, sans résistance nouvelle, devant les jurés de Leeds. On eût dit que le choc qu'il avait reçu en tombant du train l'avait guéri de ses accès de rage démoniaque. Au banc des accusés, revêtu d'une des redingotes foncées du D^r Johnson, un blanc plastron éclairait et soulignait la mélancolique beauté de son visage. Il reconnut les faits qui lui étaient reprochés et accueillit avec calme sa condamnation à être pendu.

L'approche d'une mort qu'il savait inévitable dépouilla le condamné de tout ce qui pouvait rester en lui de la personnalité du mulâtre Hard. Il obtint de pouvoir jouer de la flûte sous la surveillance du gardien qui vivait avec lui dans sa cellule et passa ses derniers jours à faire vibrer

l'air lourd de sa prison sous les plus suaves accords que ses mains habiles tressaient.

Au jour fixé pour son exécution, alors qu'une foule immense se pressait aux portes de la prison, attendant qu'un gardien placardât l'affiche : « *Justice est faite* », il annonça qu'il avait une révélation à faire. En acteur consommé, il avait attendu la chute du rideau pour faire éclater son dernier coup de théâtre. Au directeur et aux officiers de police, il déclara qu'il était l'auteur d'un crime commis l'année précédente à Portsmouth et au sujet duquel il avait appris incidemment en prison l'arrestation et la condamnation à mort d'un innocent.

Ainsi, au moment même où le bourreau lui passait la corde au cou, il dénouait un autre nœud coulant de ses propres mains.



Quelques années plus tard, le grand écrivain anglais R. L. Stevenson publiait une nouvelle intitulée : *Le Cas étrange du D' Jekyll et de Mr. Hyde*. Un film récent a popularisé la fantas-

tique histoire née dans le quartier de Peckham et découverte grâce à l'ingéniosité d'un jeune avocat sans cause qui était allé s'instruire aux méthodes policières de Paris.

IV

LA LETTRE DE LA REINE

L'année 1888 laissa un halo sanglant sur le ciel brumeux de Londres. En quelques mois, d'août à novembre, un mystérieux criminel assassina plusieurs femmes de mauvaise réputation dans le quartier de Whitechapel. Il restera dans l'histoire rouge sous le nom légendaire de Jack l'Eventreur. Ses exploits sont trop célèbres pour que je les relate une fois encore dans cette chronique d'un Scotland Yard inconnu. Il faut en retenir toutefois que ce fut le plus grand échec que subit jamais la police anglaise. Non seulement les détectives du Criminal Investigation Department, dont le grand Williamson était alors le chef constable, y laissèrent leur réputation, mais encore le Com-

missionner, sous la poussée d'une opinion publique exaspérée par la peur, dut résigner ses fonctions.

Le scandale fut si grand que la reine Victoria, impératrice des Indes, prit la peine de commenter elle-même la démission de son serviteur, dans une lettre qu'elle adressa au secrétaire d'Etat du Home Office, Mr. Matthews. Elle le fit dans ces termes :

13 novembre 1888.

La Reine a reçu avec un sincère regret la lettre du 10 courant de Mr. Matthews, dans laquelle celui-ci l'informe de la démission de sir Charles Warren...

(Ici quelques phrases au sujet des désaccords nombreux intervenus entre le secrétaire d'Etat et le Commissioner.)

...mais la Reine estime que le « Detective Department¹ » ne se rend pas aussi utile qu'il pourrait être. Sans doute, les récents meurtres commis dans Whitechapel l'ont été dans des circonstances qui ont rendu les recherches très difficiles; pourtant la Reine pense que dans la faible étendue où ces

1. On remarquera que la Reine garde l'ancienne désignation du C.I.D., créé pourtant depuis dix ans déjà. Lui reprochait-elle son origine française?

crimes horribles ont été perpétrés, un grand nombre de détectives peuvent être employés et que la moindre suggestion peut être examinée soigneusement, et, si possible, suivie.

Les péniches à bestiaux et leurs passagers ont-ils été examinés?

Aucune investigation a-t-elle été faite sur le nombre des célibataires occupant leur chambre par eux-mêmes?

Les vêtements du meurtrier doivent être saturés de sang et dissimulés quelque part.

La surveillance de nuit est-elle suffisante?

Ces quelques questions se présentent à l'esprit de la Reine, après lecture des rapports sur ces horribles crimes.

VICTORIA.

En faisant allusion aux péniches à bestiaux, la Reine se faisait l'interprète d'une des deux thèses qui partageaient l'Angleterre entière. Le sadique criminel, après avoir attiré ses pitoyables victimes dans des cours ou sous des escaliers, non seulement les tuait, mais encore les éventrait sauvagement. Les autopsies avaient prouvé que seule une main de boucher ou de médecin pouvait provo-

quer de si précises blessures. Le peuple croyait à la culpabilité d'un docteur, les classes aisées à celle d'un professionnel des abattoirs.

Malgré les conseils de la Reine, aucune arrestation ne put être opérée. Aussi soudainement qu'il l'avait commencée, l'assassin arrêta la série de ses meurtres. Bien des policiers, et un nombre encore plus considérable d'amateurs se sont penchés sur ce mystère, sans avoir pu apporter ni les uns, ni les autres, aucun éclaircissement.

Une curieuse coïncidence permit à Scotland Yard de suggérer une hypothèse officieuse. Timide dans les premières années qui suivirent les meurtres, — la découverte d'une nouvelle femme éventrée l'aurait cruellement infirmée, — elle a pris, avec l'âge, l'apparence de la vérité pour ceux qui essayent de trouver des motifs humains aux actions les plus inhumaines. Quelques jours après le dernier assassinat, on repêcha dans la Tamise le corps d'un docteur qui s'était suicidé. On apprit par la suite que cet acte de désespoir avait été causé par la mort de son fils unique, des suites d'une maladie contractée au contact d'une prostituée. La raison du docteur avait-elle sombré dans le chagrin et n'avait-il pas voulu faire expier, par

des supplices terribles, le plus grand nombre de celles qu'il rendait responsables des souffrances de son unique enfant?

Mais il ne faut peut-être voir, dans cette accusation post-mortem et qui ne put jamais être vérifiée, qu'un essai de justification plausible de l'échec d'une police aux abois.

PAR TRAIN SPÉCIAL

Selon une tradition qui allait se confirmant, ce fut son plus grand échec — Jack l'Eventreur — qui devait donner au Criminal Investigation Department son définitif visage.

Le chef constable Williamson, après avoir été plus de trente-sept ans dans le service, mourut au début de l'année 1889. Sir Howard Vincent, qui avait créé le C. I. D., venait de se retirer, anobli par la Reine.

Sir Charles Warren, contraint de se démettre, fut remplacé par Mr. Munro qui avait été quelque temps auparavant assistant commissioner et qui s'était passionné pour le travail des détectives. Il

choisit deux de ses amis personnels qu'il nomma l'un, Anderson, assistant commissioner, l'autre, Melville Mac Naughten, chef constable du C. I. D.

C'étaient tous les trois des hommes jeunes, ennemis de la routine, épris de progrès. Par leur élégance native, leur raffinement, ils allaient créer le type du policier moderne, des détectives des romans. Ils exigèrent de leurs hommes qu'ils fussent mieux habillés, allouant une prime spéciale à cet effet, leur firent suivre des cours de culture générale et surtout de sciences appliquées.

Peu à peu, en même temps qu'ils introduisaient le système des archives, ils créaient les laboratoires photographiques, le bureau des empreintes digitales. Surtout, ils habituaient le peuple britannique à la notion de l'infailibilité des hommes du Yard, les coupables à l'inexorabilité du châtiement. Jusqu'alors, faute d'avoir utilisé les procédés scientifiques, si l'on ne découvrait pas assez rapidement un criminel, celui-ci pouvait se croire assuré de l'impunité, surtout s'il arrivait à gagner le Continent et à plus forte raison, les autres parties du monde. Sous l'impulsion du Commissioner Munro, de son assistant Anderson et du chef constable Mac Naughten, des accords furent con-

clus avec la plupart des polices étrangères, non seulement pour l'extradition des hors-la-loi, mais encore pour autoriser des recherches sur leur territoire par des envoyés du C. I. D.

Ils furent aidés dans cette tâche malaisée par un homme en tous points remarquable. Williamson avait été le prototype d'une époque, Frank Froest allait lui succéder. Comme son prédécesseur, il avait débuté en qualité de constable. Comme lui, encore, il avait appris à parler couramment plusieurs langues étrangères. Alliant à des capacités intellectuelles certaines, une force physique et une agilité redoutables, il devint rapidement non seulement un des chefs du C. I. D., mais encore l'envoyé extraordinaire de Scotland Yard à travers le monde.

Grand, mince, d'une démarche à la fois souple et nonchalante, net jusqu'au bout des ongles, son visage hâlé était éclairé par des yeux du bleu très pâle des gens du Somerset dont il était originaire. Il fut expédié partout, aux Etats-Unis, au Mexique, au Cap et jusqu'en Chine, à la poursuite des malfaiteurs les plus insaisissables et le plus souvent, dans le voyage de retour, les charmaient au point que ceux-ci ne lui gardaient plus rancune.

Sa ténacité et le sens presque mystique qu'il avait de la mission dont il était investi le mirent dans l'obligation, un jour, de choisir entre l'évasion d'un de ses prisonniers et la vie d'un homme. Cela se passait en Argentine...

Mais il me faut ici laisser la parole à Frank Froest lui-même.

Cette aventure, unique dans la chronique de Scotland Yard, il aimait en effet à la raconter, à la fin de sa vie, dans son petit cottage de Weston-sur-Mer, alors que, aveugle, il ne lui restait plus que les ressources d'un pianola ou de la conversation. George Dilnot, le mémorialiste de Scotland Yard, et qui fut un de ses amis, en a rapporté fidèlement les termes.

*
**

« La mosaïque de la vie d'un homme de Scotland Yard est constituée de pièces bien différentes. Parfois l'une d'elles est teintée de rouge, mais ce n'est pas aussi souvent que le public l'imagine, commençait Froest. Pourtant la mienne n'en a pas été exempte.

» Entre toutes les émotions et les angoisses que

j'ai éprouvées, peu m'ont donné une plus grande satisfaction, quant au résultat, que ma poursuite au delà de milliers de milles marins et terrestres d'un des plus grands pirates de l'épargne, qui s'était imaginé trouver l'impunité dans une contrée sauvage aux confins de la civilisation.

» Je me souviens de mon chef, le chef constable Melville Mac Naughten, me convoquant dans son bureau, — je n'étais encore qu'inspecteur en ces jours lointains.

» — Vous allez vous embarquer pour l'Argentine, m'ordonna-t-il, et nous ne *voulons* pas vous voir revenir sans l'homme que vous devez ramener. Rappelez-vous, — et il pointa son index vers moi, — que vous ne devez pas revenir sans Balfour. Je ne suppose pas que j'aurai le plaisir de vous voir de nouveau au Yard avant cinq années.

» L'encouragement était mince. C'est une chose que de mener à bien l'exécution d'un mandat d'arrêt avec, pour vous soutenir le moral, la connaissance des forces illimitées des lois et de l'ordre britanniques. C'en est une autre que de capturer, pratiquement seul, et dans la partie la plus inhospitalière d'un pays étranger, un homme entouré

d'amis peu embarrassés de scrupules et décidé à s'opposer à votre mission.

» L'homme que j'avais à ramener, non pas mort, mais vif, avait été une grande figure, aussi bien politique que financière avant son krach. Je ne veux pas m'amuser à récapituler le détail de ses fraudes. Vous vous endormiriez avant que j'en aie seulement énuméré la moitié. Qu'il me suffise de rappeler que Jabez Balfour, M. P.¹ avait figuré à la tête de la « *Liberator Building Society* » et de quelques autres plus petites organisations, lesquelles lorsque survint le krach inévitable de 1892, accusèrent un déficit de près de six millions de livres sterling. Ce serait une somme de nos jours, c'en était une fameuse pour l'époque. Des milliers et des milliers de petites gens qui avaient engagé leurs économies dans ces entreprises chimériques vantées par un des membres les plus populaires du Parlement, y perdirent leur argent et le goût de la vie. On arrêta bien le menu fretin des complices, mais le gros poisson que sa position politique mettait à même d'être informé à temps du danger, put quitter sans encombre son

1. M. P., Membre du Parlement.

palais de Whitehall Court, gagner Gênes et de là mettre le cap sur Buenos-Aires.

» C'était l'honorable Mr. Jabez Balfour, M. P. qui avait fui l'Angleterre. Ce fut un M. Samuel Butler qui avait pris pied sur le sol de l'Amérique du Sud.

» Même à Buenos-Aires il ne se sentit pas en sécurité. Après qu'il y eut gagné des amis par ses libéralités, des personnalités officielles lui suggérèrent de se retirer dans l'intérieur du pays, accompagné d'une suite nombreuse. Il parvint ainsi dans la ville de Salta, qui n'était alors qu'un ramassis de baraquements et de huttes d'Indiens, et s'y installa.

» Il va de soi que nous fûmes rapidement informés du lieu de sa nouvelle résidence. Le gouvernement britannique était résolument déterminé à ce qu'il ne pût échapper au châtimement, en raison des misères et même des suicides qu'il avait provoqués. Il engagea une bataille diplomatique et légale acharnée. Un homme du Yard fut délégué à Buenos-Aires où il attendit en vain pendant trois ans le résultat de ces négociations qu'il ne put en rien hâter.

» En fin de compte, au moment de mon départ,

l'Angleterre finit par obtenir l'arrestation de Balfour par les autorités argentines. Mais je savais bien que sa mise sous les verrous était toute théorique et qu'il ne tenait qu'à lui de s'échapper avec la connivence de ses gardiens.

» J'appris par la suite que plusieurs plans lui avaient été soumis par ses amis.

*
**

» Lorsqu'il écrivit ses mémoires, Balfour les exposa en détail :

» Dans le premier cas, raconte-t-il, — et tout était subordonné au paiement de ma part d'un millier de livres à une notabilité de Salta, — mes comparses, m'ayant au préalable muni d'un revolver, me faisaient abattre un gardien ex-convict, au cours de sa ronde. J'aurais été jugé pour meurtre et condamné au maximum de la peine pour ce genre de délit dans l'Etat de Salta, c'est-à-dire six ans de prison. Pendant ces six années, les autorités britanniques n'auraient pas pu mettre la main sur ma personne. Il était bien entendu que mon séjour dans la prison ne serait qu'une succession

de fêtes, de ripailles et d'orgie. On ferait même voter une loi spéciale qui aurait fait de moi un prisonnier d'honneur, c'est-à-dire libre de sortir à ma guise, de jour comme de nuit. Entre temps, on m'aurait oublié en Angleterre et à ma libération, nul n'aurait plus fait obstacle à ma liberté.

» Lorsque j'eus repoussé cette proposition avec horreur, le négociateur officiel, surpris et désappointé par une délicatesse qu'il réprouvait, se rabattit sur un plan moins sanguinaire.

» — Je ferai un trou dans le mur de votre prison, me dit-il, et je veillerai moi-même à votre évasion. Quelques bons chevaux vous attendront avec des guides sûrs au bout de la rue et, en galopant toute la nuit, vous parviendrez dans un ranch, au cœur du Gran Chaco, qui appartient à un de mes amis intimes. Là, pendant que vous vous distrairez tout à votre aise : chasse, cheval et même lecture, car mon ami possède une grande bibliothèque, moi, je serai chargé de votre recherche. Jamais il ne me viendra à l'idée de soupçonner mon meilleur ami de vous abriter. Plus tard, lorsque tout le bruit se sera calmé autour de votre nom, vous pourrez vous réfugier en paix dans quelque petite république voisine...

*
**

» Je crois aisément que Balfour ne faisait pas partie de cette catégorie d'hommes prêts au meurtre pour sauver leur liberté, mais je suis bien persuadé qu'il n'aurait pas hésité à dépenser, jusqu'au dernier penny, l'argent qu'il avait volé, pour s'éviter un retour en menottes dans son pays natal. C'est peut-être la rapidité de mes manœuvres, dès que j'eus débarqué en Argentine, qui, seule, l'empêcha d'être sauvé par ses amis, qui, je dois le reconnaître, lui ont été loyaux et dévoués jusqu'à la fin.

» J'arrivai en avril 1895 et je ne perdis pas mon temps à Buenos-Aires. Je ne voulais pas voir se réaliser la cynique prédiction de Melville Mac Naughten qui avait estimé à cinq ans la durée de mon absence. Les diplomates du consulat britannique, auxquels je rendis ma première visite, m'accueillirent gracieusement, mais, avec leurs connaissances des souterraines avenues par lesquelles le fugitif avait échappé au filet qui lui avait été tendu, ils étaient plutôt enclins au pessimisme.

» — Je haïrais de vous décourager à l'avance, me dit le consul en hochant gravement sa tête chauve, mais vous devez vous souvenir qu'un grand nombre d'événements peuvent se produire. Officiellement, il est entendu entre les autorités de l'Argentine et nous que le Gouverneur de Salta doit vous remettre Balfour et que mon vice-consul et vous-même devez l'escorter jusqu'à la côte. Mais je ne réponds pas du succès.

» Je n'osais pas en répondre non plus. En raison de toutes les complications qui avaient précédé mon arrivée, j'avais quelque raison d'être anxieux. Je décidai que le meilleur moyen de dénouer la situation serait l'action, l'action soudaine, rapide, imprévue.

» En moins d'une semaine, je remplis toutes les formalités légales et je grimpai dans un des wagons délabrés du train qui mettait deux jours pour atteindre Salta. L'Etat de Salta, dois-je dire entre parenthèses, est approximativement aussi vaste, sinon plus que l'Angleterre. Il formait à l'époque une contrée vierge habitée par de rares Indiens Chacos.

» Nous, — le vice-consul et moi, — organîsâmes dès notre arrivée, une partie de chasse avec

l'unique résident anglais de la ville. J'avais besoin de quelques jours de répit pour me rendre un compte exact de la situation, faire parler les gens, trouver une idée.

» Jabez Balfour n'eut pas l'air de s'émouvoir outre mesure de notre présence. Après tout, il nous avait lanternés pendant trois ans et il pouvait compter sur ses amis.

» Mais moi aussi, j'ai la faculté, bien précieuse pour un détective, de me créer de solides amitiés. Je décidai de gagner le cœur du chef de gare, sans me faire remarquer, et, avant peu, j'obtins de lui la promesse solennelle qu'il tiendrait à ma disposition, dans le plus grand secret, et sous pression un train spécial. Je prévoyais que le seul train quotidien qui reliait Salta à Buenos-Aires ne me conviendrait pas.

» Enfin, je jugeai l'heure venue de mettre un terme à la farce et je chargeai le vice-consul de demander au Gouverneur la remise du prisonnier.

» — Parfait, fut-il répondu, il vous sera livré demain à midi.

» C'était le genre de réponse auquel je m'attendais : à midi il n'y avait plus, jusqu'au lendemain matin, de train régulier pour Buenos-Aires.

Balfour me tendrait humblement ses poignets pour que je l'enchaîne, et il me resterait sur les bras pendant presque un jour. Pendant que je serais ainsi immobilisé, ses amis ne manqueraient pas de me susciter quelque difficulté légale, comme par exemple, — comble de l'ironie, — un refus de régler des dettes supposées.

» — Il peut y avoir du grabuge, nous dit notre compatriote chez qui le vice-consul et moi résidions. J'ai bien envie de vous prêter quelques péons, en cas d'attaque soudaine.

» — S'il y a du grabuge, il faudra que nous en venions à bout tout seuls, répliquai-je. Mobiliser une troupe d'hommes ne ferait que le provoquer.

» Ainsi, au jour dit, le vice-consul et moi nous nous rendîmes à cheval à la station, quelques instants avant midi, et, d'un clin d'œil, mon ami le chef de gare, me fit savoir que mon train était prêt à partir d'une minute à l'autre. Nous croîsâmes en retournant vers la ville un petit groupe d'officiels qui nous fit des signes. Au milieu d'eux se tenait Jabez Balfour qui, avec la meilleure grâce du monde, comme quelqu'un qui se prête à une

excellente plaisanterie, se déclara disposé à se rendre.

» Soudain, il réalisa que la plaisanterie avait cessé. Je refermai les menottes autour de ses poignets épais, pris la bride de son cheval, et, au grand galop, le menai vers la gare, où je le hissai dans le train spécial.

» L'épisode avait quelque chose de dramatique; car, bien que le vice-consul et moi n'ayons pas eu à faire usage de nos armes, nous étions extrêmement conscients qu'un incident sanglant pouvait éclater à chaque seconde.

» Le groupe des officiels et des amis de Balfour qui était demeuré quelques instants paralysé par la surprise, s'empressa de galoper à son tour derrière nous. J'entendis des cris, des hurlements, des : « *Vous ne pouvez pas faire cela!* », mais le train s'ébranlait déjà avec le prisonnier dans le wagon sous la garde du vice-consul. Quant à moi, je me tenais sur le marchepied, d'où je pouvais surveiller le mécanicien, agrippé d'une main à un loquet, prêt à me servir de l'autre.

» Parmi le fracas et les secousses, nous nous éloignâmes de Salta dans notre train d'occasion. Je dois avouer que je n'étais pas mécontent de

moi, encore que je prévoyais bien que nous n'étions pas hors d'affaire. Je n'avais pas tort.

» Les amis de Jabez Balfour ne furent pas longs à retrouver leurs esprits. Ils envoyèrent une dépêche comminatoire à la plus proche station et nous n'avions pas roulé plus d'une dizaine de milles qu'un cavalier surgit à quelque distance devant nous sur la voie ferrée, hurlant comme un possédé et agitant une feuille de papier blanc. Mais nous ne nous arrêtâmes pas pour vérifier ce qui était écrit dessus.

» Le mécanicien avait bien esquissé un geste pour saisir ses leviers. Je sautai aussitôt sur la plate-forme. Si je ne pouvais plus voir le cavalier, j'apercevais par contre le visage crispé et congestionné de mon prisonnier, penché hors du compartiment, avide de ne point perdre aucun détail de l'épisode.

» Le mécanicien me baragouina quelques protestations dans son langage. Mais en même temps que je braquai sur lui mon revolver, je lui intimai un ordre bref :

» — Allez! allez!

» Et j'ajoutai :

» — Mon train est un train direct.

» Même si je l'avais pu, je n'aurais pas voulu regarder ce qui allait se passer. J'accomplissais une mission déterminée et je me devais d'agir aveuglément, comme le train qui continuait son élan mécanique sur les rails.

» Je perçus une secousse, et la face épaisse de Jabez Balfour, de pourpre devint blanche.

» — Assassin! me cria-t-il.

» L'homme et la bête avaient été happés par la locomotive.

» Je ne connus le sort du cavalier que quelque 800 milles plus loin, lorsque mon train spécial préhistorique s'arrêta à bout de souffle, d'eau et de charbon, heureusement à proximité d'une station.

» Je fus assez heureux pour pouvoir en commander un autre, mais avant qu'il fût prêt et nous permît de poursuivre notre voyage, des officiels alertés par le télégraphe, firent leur apparition.

» J'appris alors la mort du messenger qui avait été envoyé au-devant de nous, et je pressentis que son malheureux destin allait créer de nouveaux prétextes pour nous empêcher d'aller de l'avant.

» Assourdis par un concert de cris, de menaces, je dus chuchoter vigoureusement aux oreilles du vice-consul un ordre impératif :

» — Faites monter le prisonnier dans le nouveau train.

» C'était, heureusement, un homme à l'entendement vif et qui ne s'embarrassait pas d'hésitation.

» Pour lui permettre d'accomplir la manœuvre voulue, je me lançai avec frénésie dans une discussion où il ne s'agissait moins de rien que de m'inculper de meurtre et de m'incarcérer aussitôt. Je hurlai plus fort que tous les autres réunis et j'exposai mon point de vue, à savoir que j'ignorais tout de l'accident. En effet, lorsque j'avais bondi sur la plate-forme, j'avais dû faire face au mécanicien et par conséquent je ne pouvais me rendre compte de ce qui se passait sur la voie.

» J'imagine que les personnalités officielles qui m'entouraient commencèrent à être légèrement embarrassées par le point de droit que je soulevais. Là où elles m'accusaient de meurtre, je répondais : accident. Peu à peu, elles se scindèrent en deux groupes, discutant âprement les deux points de vue et, du rôle d'acteur, je passai insensiblement à celui de spectateur.

» Le ton de leur discussion s'enfla jusqu'au crescendo et au moment où leurs cordes vocales menaçaient de se briser, j'appris par un signe du

vice-consul que tout était paré. Je m'éloignai à petits pas du groupe vociférant, puis, m'esquivant à l'ombre du premier train, je me glissais dans le nouveau et mes amis argentins ne s'aperçurent de ma disparition qu'en entendant les jets de vapeur de la machine qui nous emporta vers Buenos-Aires, sans nouvelle tentative d'arrêt imprévu.

**

» Pourtant, j'étais loin d'avoir terminé ma tâche. Il n'y avait pas de transatlantique en partance pour l'Angleterre dans le port de Buenos-Aires et je ne tenais pas à garder pendant des jours Balfour enfermé dans une chambre d'hôtel. Le mieux que je pus faire fut de m'adresser au capitaine anglais d'un cargo à bestiaux qui se rendait à Southampton et de lui louer la cabine de son second. Une fois à bord, essais sur essais furent tentés auprès de moi pour que je me dessaisisse de mon prisonnier. Plus d'une fois, je crus bien qu'on en arriverait à user de la force, tout en la masquant sous des dehors légaux. Mais je m'étais fait rapidement de bons amis sur le paquebot, pour la plupart de

solides cow-boys, habitués aux dénouements violents en usage dans ces pays neufs.

» — S'il y a quelque bagarre, vous n'avez qu'à faire appel à nous, monsieur Froest, et nous nous compterons, me dirent-ils.

» Leurs assurances me réconfortèrent sérieusement et comme j'en fis état à bon escient, les organisateurs de complots prirent peur. Ils savaient qu'avec de tels hommes l'affaire serait chaude.

» Enfin, le *Tartar-Prince* appareilla. Et je n'eus plus qu'un souci : protéger mon prisonnier contre lui-même.

» Le plus grand compliment qui me fut décerné pour ma vigilance durant le voyage de retour, le fut par Balfour lui-même.

« *Le grand détective, écrit-il dans ses mémoires, était loin d'être un homme dépourvu de cœur. Depuis son départ d'Angleterre il était la proie d'une idée fixe, qui finit par devenir une véritable obsession : la certitude que je commettrais le suicide, plutôt que d'accomplir ma peine.* »

» Je ne sais pas si Balfour avait envisagé ou non cette extrême solution, mais il était certainement de mon devoir de ne courir aucun risque de ce côté, et je crois que jamais compagnons de

cabine ne vécurent une existence aussi intime que Jabez Balfour et Frank Froest.

**

» Ayant quitté Southampton au début d'avril 1895, j'y débarquai à la fin de mai... 1895. J'avais réduit le délai de cinq années que m'avait prédit mon chef à quelques semaines.

» Il ne me resta plus qu'à assister au procès où Balfour s'entendit condamner à quatorze ans de travaux forcés. Sa bonne conduite lui valut une réduction de peine et je vins lui souhaiter bonne chance à sa sortie de prison en 1906.

» Il aurait dû se méfier des trains, spéciaux ou ordinaires. Ce fut dans la catastrophe du rapide de Swansea qu'il trouva la mort quelques années plus tard. »

**

Lorsque, tassé dans un profond fauteuil au coin de la cheminée de son petit cottage de Weston-sur-Mer, Frank Froest terminait ce récit, un long silence s'établissait. L'ancien inspecteur, devenu

surintendant honoraire du C. I. D., secouait d'une main malhabile d'aveugle les cendres d'une pipe depuis longtemps éteinte. De ses yeux grands ouverts, mais dévastés, on pouvait croire qu'il contemplait la mosaïque de sa vie dont il avait évoqué l'image au début de son histoire : un des morceaux au moins était maculé de sang.

MAISON A VENDRE

Dès 8 heures, la salle du Palladium, le grand music-hall de Londres, connaissait l'affluence des soirs de changement de programme. Sur la scène s'étaient succédé, au rythme assez lent de l'avant-guerre, pitres, équilibristes, jongleurs, chanteurs de genre. Mais malgré des applaudissements qu'ils ne ménageaient pas, les spectateurs manifestaient quelque impatience.

Depuis plusieurs jours, en effet, les murs de la capitale étaient tapissés d'affiches étoilées du nom d'une vedette inconnue, qui devait sous peu paraître aux feux du Palladium :

BELLE ELMORE !

Par les indiscretions des journaux, on savait seulement qu'elle venait de New-York.

Un murmure de curiosité salua la formation sur le transparent lumineux du numéro qui correspondait à celui de Belle Elmore sur le programme. Puis, ce fut le silence.

Sur la scène entra, balançant légèrement ses hanches pleines, une très belle femme. Pendant qu'elle se dirigeait vers la rampe d'un pas nonchalant, les regards des spectateurs purent évaluer à leur aise les formes d'un corps gainé dans un maillot noir. Une culotte bouffante garnie de paillettes en soulignait les appas, cependant qu'un chapeau à bord très large, posé sur le soigneux édifice de tresses d'une lourde chevelure blonde, ployait sous un faisceau de plumes et de panaches. De sa main droite elle s'appuyait sur le pommeau d'une haute canne d'ébène. Une rivière de diamants accusait l'échancrure de ses seins, des bracelets de pierres précieuses alourdissaient ses poignets. La rondeur du genou gauche était soulignée par une jarrettière en brillants.

— Et maintenant, je vais vous chanter mon dernier succès.

L'accent nasillard, vulgairement américain,

avait déformé la bouche peinte en accent circonflexe et provoqué un malaise physique dans la salle, que les premières mesures de l'orchestre ne dissipèrent pas. Mais le « *fair play* » du public londonien voulait qu'on laissât à l'inconnue la chance d'un loyal essai...

Au deuxième couplet, il fallut baisser le rideau.

La voix de Belle Elmore s'était accrochée aux lustres, puis s'était perdue dans une tempête de cris, de sifflets, de véhémentes protestations.

Revenue dans sa loge, Belle Elmore enleva d'abord avec précaution ses bijoux, puis se dépouilla de son costume en le mettant en pièces. Nue, elle écrasait sous ses hauts talons les paillettes de strass, trépignait sur les plumes d'autruche noires, hurlait des imprécations ordurières à un homme, voûté par la cinquantaine, assis sur le bord d'un fauteuil, et qui contemplait cette scène derrière des lunettes abritant les yeux humides d'un myope.

On ne pouvait imaginer contraste plus saisissant. L'arrogante jeunesse, la chair ferme et la peau nacrée de Belle Elmore et, en regard, l'humilité, l'usure, la fatigue du D^r Crippen.

Pourtant, de son vrai nom, Belle Elmore était Mrs. Cora Crippen.

*
**

C'était à New-York que Hawley Harvey Crippen avait fait la connaissance de Cora Turner. Il venait alors de perdre sa première femme et, malgré son deuil récent, il se prit d'une passion aveugle pour cette jeune fille de 17 ans. Rien ne put l'arrêter dans son projet de l'épouser, ni l'avenir de son jeune fils qu'il confia à sa grand-mère, ni l'aveu de Cora lui révélant une liaison avec un souteneur.

Crippen arrivait alors à l'âge où un homme se sent enclin à protéger une femme. Son amour s'accrut d'y voir mêlée la mystique du rachat d'une âme. Dès que les délais légaux le lui permirent, il acheta une licence de mariage. Sur l'acte de naissance de sa fiancée, il lut le nom de Mackamotzki. Turner n'était qu'un pseudonyme : en réalité, Cora était la fille d'un Polonais et d'une Allemande, émigrés aux Etats-Unis.

Si Cora avait changé son patronymique, ce n'était qu'en vue d'une carrière de chanteuse qu'elle

espérait éblouissante. Mais sur les conseils des meilleurs professeurs chez qui son mari la conduisit, elle se résolut à changer d'ambition : puisque sa voix ne lui permettait pas l'emploi des rôles de prima-donna qu'elle avait rêvés, elle affronterait, parée de son éclatante beauté, les feux du music-hall.

Cependant que le D^r Crippen, abandonnant ses consultations, courait les pharmacies comme commis-voyageur d'une puissante firme et essayait de gagner ainsi l'argent des bijoux dignes de parer la future étoile, Cora décidait de débiter à Londres. Dès que Crippen eut réalisé la somme nécessaire pour le voyage et le lancement de la vedette, ils prirent le bateau.

Ce fut Belle Elmore qui débarqua sur le sol de l'Angleterre, mais ce nouveau changement de nom n'ajouta rien au talent qui lui manquait.

Au lieu de supporter avec l'insouciance propre à l'âge qui était le sien, l'échec du Palladium, Cora, dans sa rancœur et son dépit, s'en prit à son mari.

— C'était lui, l'accusait-elle, qui était la cause de ses insuccès. Il n'était ni un artiste, ni un gentle-

man, incapable par conséquent de l'encourager dans ses efforts vers le beau.

Crippen essaya par tous les moyens de calmer cette irascibilité de caractère, de désarmer ces reproches qui le faisaient souffrir. Dès qu'il avait amassé quelque argent par son ingrat et acharné travail de commis-voyageur en produits pharmaceutiques, il se rendait chez un bijoutier et acquerrait une pierre ou une parure.

Secrètement il prépara à sa femme la surprise de louer et d'installer une charmante petite maison, non loin de Regent's Park, à Hilldrop Crescent.

*
**

Alors que le centre et les grandes voies de Londres se sont hérissés depuis la guerre d'immeubles neufs, certains quartiers ont gardé la quiétude et la torpeur des années qui précédèrent 1914. Celui qu'avait choisi le D^r Crippen est resté intact.

Le hasard d'une randonnée en voiture me fit passer un jour par Camden Road. Je me trouvais en compagnie d'un des reporters criminels les plus réputés, Harold Lewis, qui m'avait éclairé sur les

rapports entre la police et la presse de son pays. Ils revêtent en Angleterre un caractère particulier. Scotland Yard se faisant une règle d'observer la discrétion la plus absolue au cours d'une enquête, les journaux ont été obligés de constituer des équipes de *crime-men* pour renseigner leurs lecteurs. Ces hommes, spécialisés dans les affaires criminelles doivent, par leurs propres moyens, accomplir des enquêtes parallèles à celles des détectives et parfois arrivent à les précéder sur la piste des coupables. De journalistes professionnels, ils deviennent ainsi policiers amateurs.

A ma grande surprise, Lewis quitta la grande artère du nord de Londres et s'engagea, après quelques détours, dans une petite rue en arc de cercle. C'était à la fin d'une des plus chaudes après-midi de mai de cette année où l'été fut si précoce. Entre chaque maison — pavillons à un ou deux étages — se dressaient de grands arbres dont le vert foncé du feuillage rivalisait avec le vert tendre de minuscules pelouses de gazon. Le lierre et les rampes de fleurs s'affrontaient sur les balcons.

Lewis arrêta sa voiture devant une façade d'un rose fané, rehaussée cependant par les deux co-

lonnes de marbre noir du portique. Bien que les volets ne fussent pas mis, les vitres salées évoquaient l'abandon. D'ailleurs, sur l'une d'elles l'écriteau : « *Maison à vendre* », était collé.

Je remarquai le numéro : 39, puis j'interrogeai Lewis :

— C'est ici que vécut le D' Crippen et Belle Elmore, me répondit-il. Rien n'y a changé depuis 1910, rien, depuis que j'ai sonné à cette porte, une soirée d'été comme aujourd'hui, il y a 24 ans.



C'est en 1905 que Crippen fit la surprise de la maison du 39 Hilldrop Crescent à sa femme. Sans doute la mena-t-il dans une voiture à chevaux, sans doute le piaffement des sabots sur les pavés fit-il apparaître des voisins à leurs fenêtres. Sans doute virent-ils un homme mince, étriqué dans sa jaquette, découvrant des cheveux gris en enlevant son tube et aidant à descendre une femme, vêtue d'une longue robe froufroulante, le cou entouré d'un boa.

Toutes les ressources touchantes et dérisoires d'un mari épris, le docteur les avait dépensées

pour les détails de l'aménagement, aussi bien dans la cuisine du sous-sol que dans la salle à manger, dans le salon du rez-de-chaussée que dans la chambre à coucher et dans son bureau à l'étage supérieur.

Belle Elmore n'eut pas un mot de remerciement. Lorsqu'elle parla, ce ne fut que pour tout critiquer et surtout pour exiger d'avoir à elle seule la chambre à coucher.

— Et moi ? demanda Crippen.

— Vous n'avez qu'à vous faire dresser un divan dans le bureau.

C'était moins qu'un divorce, mais plus qu'une rupture. Désormais, l'un à côté de l'autre, le mari et la femme allaient vivre des existences distinctes.

Bien que sa carrière d'artiste de music-hall eût sombré sous les sifflets et les huées des spectateurs du Palladium, Belle Elmore n'en avait pas moins continué à fréquenter les milieux d'acteurs et de chanteurs, et réussi à faire partie d'une célèbre association professionnelle : le *Music-Hall Guild*.

Autant par sa beauté que par sa persévérance, elle finit par se faire élire au comité de cette association. Aux fréquentes réunions, un jeune acteur,

Bruce Miller, prenait toujours place à ses côtés. Souvent ces réunions se terminaient dans la maison de Hilldrop Crescent et le docteur n'y était toléré qu'à cause de son effacement et de son mutisme.

Crippen n'eut plus comme refuge que son bureau d'affaires au centre de Londres, à Albion House. Là, il se plongeait dans les dossiers et la comptabilité d'une affaire de produits pharmaceutiques qu'il dirigeait. Il avait comme secrétaire une jeune Ecossaïse, miss Edith Le Neve, menue, avec de grands yeux timides et une chevelure châtain foncé. Le chagrin de Crippen, dont le masque tombait dès qu'il s'éloignait de sa femme, ses manières qui n'étaient peut-être pas celles d'un gentleman mais qui suffisaient à éblouir une provinciale, sa rare douceur, firent qu'il s'ébaucha rapidement entre employée et patron une vive sympathie. Elle allait se préciser peu à peu en des relations amoureuses.

Ainsi, de 1907 à 1910, pendant presque trois années, le D' Crippen mena une double vie. Dans la journée, dès son travail fini, il se rendait avec Edith dans un des hôtels complaisants des alentours de la gare de Paddington. Mais chaque soir il reprenait son rôle de mari effacé, soumis aux

caprices et aux fantaisies dispendieuses de Belle Elmore.

Une seule fois, au début de l'année 1910, le D' Crippen se départit de sa réserve.

— J'ai réussi une bonne affaire aujourd'hui, annonça-t-il à sa femme. Invitons nos voisins et amis à une grande « party ». Voici une belle occasion pour vous de mettre tous les bijoux que je vous ai offerts, même ceux qui sont dans votre coffre à la banque.

Les convives de la soirée du 30 janvier furent Mr. et Mrs. Martinetti, de proches voisins; Bruce Miller, l'acteur; Mr. Nash, un régisseur; quelques actrices et quelques membres du comité du Music-Hall Guild. La « party » fut très animée : on but et on dansa jusque tard dans la nuit. Les Martinetti se retirèrent les derniers et purent voir le docteur presser avec tendresse la main de sa femme.

*
**

Sans descendre de voiture, Harold Lewis, le vieux journaliste qui me guidait, contempla la façade désolée et son écriteau : « *Maison à vendre.* »

— Vingt-quatre ans déjà! soupira-t-il. A cette époque, je débutais dans la presse. J'étais jeune, ardent, ambitieux, je croyais à mon métier, à mes dons, à mon intuition. Je courais Londres à l'affût d'un fait divers inédit à monter en épingle, — comme on dit chez vous, — et qui m'imposerait dans la carrière de « crimeman ». Dans chaque Police-Station, je m'étais fait des copains détectives, j'avais même gagné l'amitié d'un des plus fins limiers de Scotland Yard, l'inspecteur Dew, du bureau central du C. I. D. Lorsque mes maigres ressources me permettaient de l'inviter à dîner, je ne pouvais fermer l'œil plusieurs jours à l'avance.

» Aucune réussite ne pourrait me donner aujourd'hui l'étonnement et la confusion orgueilleuse qui me saisirent lorsque, un jour de juillet 1910, je reçus un message de Dew : pour la première fois, c'était lui qui m'invitait à déjeuner. Je tournai et retournai la lettre, relisant la date : 9 juillet, l'heure : midi, le lieu de rendez-vous : un petit « pub » de Fleet Street. Je me souvins que j'avais récemment réussi à citer élogieusement le nom de l'inspecteur dans les colonnes de mon journal, et je ne doutais pas que cette invitation fût le témoignage de sa gratitude.

» C'est ainsi que, malgré les chefs de Scotland Yard, un échange de bons procédés permet aux détectives d'établir leur renommée, aux journalistes de renseigner leurs lecteurs.

» Je fus d'une exactitude militaire au rendez-vous. Dew m'emmena chez Simpson's, sur le Strand. Vous connaissez l'endroit. On y mange les meilleurs rôtis de Londres accompagnés de cette « ale » presque tiède que l'on sert dans des pots d'étain.

» Ce fut là que l'inspecteur Dew me conta une singulière histoire, ce fut de là que je partis courir la chance de ma carrière. »

**

Le surlendemain de la « party » offerte le 30 janvier par le D' Crippen à ses voisins et aux amis de sa femme, le comité du Music-Hall Guild reçut une lettre signée de Belle Elmore prévenant ses membres de l'obligation soudaine où elle avait été de s'embarquer en toute hâte pour l'Amérique, afin de se rendre au chevet d'une parente malade. Elle les pria d'accepter en même temps sa démission.

Cette nouvelle provoqua quelque surprise et d'aigres commentaires sur son manque de courtoisie. Les amis de Mrs. Crippen jugèrent qu'elle aurait pu au moins rendre une dernière visite au comité, mais on envoya néanmoins une invitation au D^r Crippen pour le dîner annuel du Fonds de Bienfaisance du Music-Hall Guild. Quelques personnes s'étonnèrent de ce que, ce soir-là, le docteur eût amené comme compagne sa secrétaire, d'autant plus que mis Edith Le Neve arborait à cette occasion la rivière de diamants de Belle Elmore. Des questions furent posées à Crippen. Il répondit que les dernières nouvelles qu'il avait reçues de sa femme l'inquiétaient beaucoup, car elle avait contracté, dès son arrivée aux Etats-Unis, une mauvaise broncho-pneumonie.

Plus d'un mois se passa. Le 12 mars, Edith vint s'installer au 39 d'Hilldrop Crescent en qualité de gouvernante. Pour Pâques, elle accompagna Crippen dans un voyage à Dieppe, et de cette ville, Mrs. Martinetti reçut une dépêche de Crippen lui annonçant la mort de sa femme.

Dès son retour à Londres, une notice nécrologique parut dans les journaux.

Mais alors, avec une sorte de naïve ostentation,

miss Le Neve se mit à arborer sans retenue non seulement les autres bijoux de Belle Elmore, mais encore ses boas, et les plumes de ses chapeaux. C'en fut trop pour les bonnes amies de la feuë Mrs. Crippen. Elles se concertèrent, confièrent leurs soupçons à Mr. Nash, le régisseur, et le déléguèrent à Scotland Yard.

Le 8 juillet 1910, l'inspecteur Dew et le sergent Mitchell furent chargés de procéder à une enquête au 39 d'Hilldrop Crescent, au sujet de la disparition suspecte de Belle Elmore.

*
**

Harold Lewis croisa ses mains sur le volant et garda quelque temps le silence. Parfois il jetait un coup d'œil sur les deux colonnes de marbre noir, et, suivant son regard, j'aperçus les marches d'un escalier qui descendait vers le sous-sol. J'allumai une cigarette, cependant qu'il reprenait le fil de ses souvenirs :

— Dew fut charmant, au cours du déjeuner chez Simpson. Je ne sais vraiment pas pourquoi il m'avait pris en amitié. Peut-être ma jeunesse

et mon inexpérience lui plaisaient-elles, et la façon que j'avais de l'écouter, comme un gosse, quand il parlait de son métier.

» — Quelle déception j'ai eue hier, me confia-t-il. Heureusement que j'ai l'habitude! On croit tenir une belle affaire avec des personnages sortant de l'ordinaire, un milieu caractéristique, et puis tout se dégonfle.

» Ainsi, ce docteur Crippen, à en croire ce qu'on était venu nous raconter, était bon pour la corde. Quand je suis parti pour sa maison avec Mitchell...

» — Le sergent? demandai-je.

» — Oh! je sais bien que vous connaissez tous les grades des détectives, me sourit Dew, — oui, le sergent, nous étions comme des chiens de chasse sur une piste chaude. Il ne s'agissait rien de moins pour Crippen que d'une accusation d'assassinat sur la personne de sa femme. Arrivés à Hilldrop Crescent, nous sonnons à la porte du 39 et une des plus jolies Ecossaises que j'aie jamais vues vient nous ouvrir.

» — Scotland Yard, lui dis-je.

» — Quelle surprise, me répond-elle. Je m'appelle Edith Le Neve, que puis-je pour votre service?

» Je lui déclarai que je désirais avoir un entretien avec le D^r Crippen.

» — Oh! mais, il n'est pas là à cette heure-ci! Il est à son bureau.

» — Voulez-vous m'y conduire?

» — Avec plaisir, le temps de mettre mon chapeau.

» Et nous voilà partis, l'Ecossaise, Mitchell et moi, bavardant comme de vieux amis.

» La piste me semblait déjà moins chaude. La maison était jolie, des pots de fleurs égayaient toutes les fenêtres et miss Le Neve avait les plus beaux yeux du monde.

» Nous arrivâmes rapidement à Albion House. Miss Le Neve ne se perdit pas dans les détours de ce vaste building. Elle connaissait visiblement ce labyrinthe et nous conduisit tout droit au bureau du docteur.

» Ni sympathique, ni antipathique, ce Crippen! Un homme de 50 ans, comme tant d'autres, le visage sans relief, gris dans son entière personne. Tout autre qu'un détective atteint de déformation professionnelle serait incapable de donner un signalement plus précis.

» Il nous offrit des cigarettes que nous refu-

sâmes, et se mit en quatre pour satisfaire notre curiosité. A ma première question concernant le sort de sa femme, je crus volontiers qu'il allait s'effondrer.

» — Mon Dieu! gémit-il, cette fois-ci c'est le scandale. Et dire que j'ai tout fait pour l'éviter!

» Naturellement, elle n'est pas morte, inspecteur, elle m'a trahi, abandonné, bafoué. A la fin d'une « party » que nous donnâmes le 30 janvier de cette année, elle me fit des reproches violents sur ma tenue qu'elle jugeait indigne d'un gentleman. Vous savez, elle avait les nerfs abîmés par ses insuccès sur la scène et m'en rendait, je ne sais pourquoi, responsable. Elle m'avoua qu'elle s'était éprise d'un jeune acteur et qu'elle avait l'intention de gagner avec lui l'Amérique. Je tâchai de la calmer, mais n'y parvins point, et, le lendemain matin, je partis pour mon bureau sans la revoir. A mon retour, je trouvai l'oiseau envolé : elle avait mis ses projets à exécution.

» Peut-être ai-je eu tort alors, inspecteur! Vous pouvez le voir, je suis un homme paisible, j'ai une terreur maladive du bruit et des disputes. D'autre part, le scandale ruinerait ma situation. Je pris la résolution de masquer la fuite de ma femme

et cela vous explique tous les subterfuges que j'ai dû employer : la soi-disant lettre au Music-Hall Guild que j'ai rédigée en essayant d'imiter son écriture, l'annonce de sa maladie, puis de sa mort.

» Je ne lui souhaite pas de mal, bien sûr, mais elle a gâché ma vie par son égoïsme et ses continues récriminations. Si elle est heureuse en Amérique avec ce Bruce Miller ou avec n'importe quel autre, grand bien lui fasse! Quant à moi, je tiens à ne plus jamais la revoir et je ne ferai aucune démarche dans ce sens. Je la tiens pour morte. »

**

La nuit éteignait maintenant avec douceur tous les tons verts des arbres et des pelouses, les unissant en un bleu profond. Une à une toutes les fenêtres des maisons s'éclairaient, sauf cette aveugle façade. Lewis se tourna vers moi, et me dit, presque avec mauvaise humeur :

— J'embrouille tout, hein? L'inspecteur, le sergent, l'Ecosaise, Crippen... mais que voulez-vous, tous les mots que me disait Dew se gravèrent dans ma tête ce jour-là, et je ne m'en suis pas débar-

rassé. Tout de même, il se fait tard, et je vais tâcher d'abrégier autant que je pourrai.

» Dew demanda à Crippen de lui permettre de perquisitionner dans la maison que vous voyez. Le docteur s'y prêta de bonne grâce, et expliqua, chemin faisant, que les bijoux étaient sa propriété et non celle de Belle Elmore. D'autre part, elle avait été loin d'emporter toutes ses affaires et lui ne s'était pas gêné pour faire cadeau à sa secrétaire des fourrures ou des plumes abandonnées.

» L'inspecteur et le sergent se livrèrent à une fouille minutieuse de toutes les pièces, descendirent dans la cuisine, dans la cave, et n'y virent rien de suspect. Après avoir conseillé à Crippen d'essayer de retrouver sa femme par voie d'annonces dans les journaux d'Angleterre et d'Amérique, ce qui éteindrait les soupçons des amis de Belle Elmore, ils souhaitèrent bonne nuit au docteur ainsi qu'à la jolie Ecosaise.

» Ce fut le lendemain que le destin me fit faire ce déjeuner avec Dew, prévu depuis plusieurs jours déjà.

» J'ai peur d'employer de grands mots, de parler d'état second. Pourtant, malgré les années qui ont passé, il faut bien que j'admette que

l'histoire contée par l'inspecteur travailla mes nerfs dès que je l'eus quitté. Je retournai à mon journal, me jetai dans un fauteuil sans saluer personne, fermai les yeux. Dans ma tête bourdonnaient les paroles de Dew et leur obsession m'envoûta. A la fin de l'après-midi, je n'y pus tenir et me dirigeai vers Camden Road.

» Une nuit pareille à cette nuit-ci, peut-être une idée plus chaude... J'avais le front moite, mais les mains sèches. Lorsque je parvins à Hilldrop Crescent, je ne fus pas long à repérer le numéro. Seule la façade du 39 n'était pas éclairée. J'hésitai un long moment avant de toucher au bouton de la sonnette, puis, je me décidai. Et cela, voyez-vous, malgré toute l'horreur qui devait suivre, c'est mon pire cauchemar. Il me suffit de l'évoquer pour entendre encore maintenant avec la même précision, le timbre funèbre que je déclenchai. J'avais eu brusquement une certitude absurde mais indiscutable : je carillonnais dans un tombeau.

» Après, je ne sais plus très bien. Je devais être comme fou. Je retournai dans Camden Road, pénétrai dans la première boutique ouverte, téléphonai à Dew. Il n'était plus à Scotland Yard. Je sautai dans un taxi, me fis conduire à son domicile

particulier, et le trouvai en train de dîner. Je le saisis par le bras, criai :

» — Venez! venez! ils sont partis!

» Dew ne me posa pas de question, lâcha son couteau et sa fourchette et me suivit. Avant d'arriver à Hilldrop Crescent, il requit un policeman et, avec son aide, nous forçâmes la serrure de la porte d'entrée.

» Le lendemain, j'étais célèbre. »



— Célèbre! répéta Harold Lewis.

Il actionna le démarreur de sa voiture, alluma les feux et débraya. Sur les pavés rugueux, les roues cahotèrent, puis nous rejoignîmes Camden Road et de là nous nous dirigeâmes vers le centre de Londres.

Lewis conduisait en automate. Le trafic était intense et je percevais que ce n'était que par des réflexes machinaux qu'il obéissait aux ordres des signaux — verts : la voie est libre, — jaunes : attention! — rouges : stoppez! — qui se dressent presque à chaque croisement de rue.

— J'ai bien souvent réfléchi depuis, disait-il

d'une voix assourdie par les bruits de la ville. Même sans mon intervention, Dew aurait été prévenu dès le lendemain par les Martinetti de la fuite de Crippen et de miss Le Neve. Même sans moi il eût entrepris une nouvelle perquisition, sans moi, il se fût acharné à ausculter toutes les parois, et sans moi il eût décelé la brique éraflée du mur de la cave.

» Mais ma chance, ou plutôt cet état d'hypnose dans lequel j'avais agi, me valurent d'être présent à l'horrible découverte que fit l'inspecteur à la lumière de la torche électrique que tenait le policeman. Et je pus la rapporter dans cet article qui fit sensation et me couronna comme le premier des *crime-men*.

» Naturellement, c'est le plus mauvais de tous ceux que j'aie jamais écrits. J'étais trop plein de mon sujet, mon cerveau ne me permettait pas de contrôler mes nerfs, enfin je butais à chaque instant contre cette pudeur britannique qui s'effarouche devant les précisions.

» Seul Edgar Poe a eu le don d'écrire *Le Chat noir*. Moi, je n'étais qu'un reporter criminel, tout juste capable d'enchaîner les faits sans commentaires.

» Crippen avait tué Belle Elmore. Plus tard on apprit qu'il l'avait empoisonnée au cours de la « party » du 30 janvier, à l'aide de grains de cyanure qu'il s'était procurés le 19 du même mois. Puis, durant des soirs et des soirs, il se livra à un horrible travail dans la cave où il avait dissimulé le cadavre. Non seulement, il le dépeça, mais il le désossa. De quels ingrédients chimiques se servit-il pour annihiler les effets de la décomposition? Nul ne le saura jamais. Il lui fallut plus d'un mois et toute sa science de l'anatomie pour mener à bien cette opération. Lorsqu'il partit pour Dieppe, en compagnie d'Edith, il emporta dans une valise la tête, les os et même les vestiges du sexe de Belle Elmore qu'il avait morcelé. Par-dessus bord, au cours de la traversée nocturne, il se débarrassa de son colis.

» Pourquoi commit-il l'imprudence de dissimuler derrière un des murs de briques de sa cave les morceaux de la chair qu'il avait dépecée?

» S'inspira-t-il de la nouvelle de Poe où un dément descelle une paroi en brique de son cellier et place dans une cavité le cadavre de sa femme qu'il vient de tuer, puis remettant brique sur brique, oublie dans l'alvéole funèbre son ennemi,

le chat noir, dont les miaulements le dénonceront?

» Pourquoi surtout commit-il la faute fatale de s'enfuir? Il avait apaisé les soupçons de Dew, il n'avait plus rien à craindre. Une annonce dans les journaux le sauvait. Mais les hululements du remords sont parfois plus implacables que les miaulements d'un chat.

» Crippen n'était pas le type du criminel endurci qui se réjouit plutôt qu'il ne s'effraie des actes qu'il commet. C'était un faible, un timide qui, n'ayant pas eu le courage moral de fuir une femme qui le terrorisait, avait trouvé avec peine dans sa nouvelle passion pour Edith Le Neve le ressort suffisant pour tuer en lâche, par le poison. Il dut vivre ensuite aux limites de l'inconscience, — peut-être grâce à la morphine, ce qui expliquerait le port par sa maîtresse des bijoux et des fourrures de sa femme assassinée. Il épuisa, dans sa conversation avec Dew, les restes d'une vitalité en loques. Aussitôt après, ce fut la débâcle, une fuite folle, incohérente, de Londres à Bruxelles, de Bruxelles à Anvers.

» Là, il s'embarque sur le premier bateau en partance : le S. S. *Montrose*, pour le Canada, ne trouve plus dans les ressources d'une imagination

stupéfiée que des ruses primitives pour déjouer les recherches qu'il sent imminentes. Il affuble miss Le Neve d'un costume de garçonnet, jette ses lunettes, adopte un faux nom.

» A partir de ce moment, le macabre va le disputer au grotesque. Scotland Yard lance son signalement à travers le monde, par câble et T. S. F. Le *Montrose* n'a pas encore franchi la Manche que le commandant du bateau soupçonne Crippen. Il remarque que son nez porte la trace de l'arc métallique des lunettes; il remarque que lorsqu'on l'appelle du nom qu'il a donné, il oublie parfois de se retourner; il remarque les rondeurs du soi-disant garçon qui l'accompagne. Mais il lui manque une certitude. Un des détails du signalement va la lui apporter : le D^r Crippen porte un râtelier. Alors, le commandant invite son passager à prendre un verre. Accoudé au bar, il lui raconte l'anecdote comique la plus irrésistible dont il se souvienne. Et le passager rit à gorge déployée et manque en perdre ses fausses dents. Scotland Yard reçoit le message tant espéré. Dew n'aura plus qu'à s'embarquer à Liverpool, surprendre à Québec les deux fugitifs, les ramener à Londres.

Le commandant se verra attribuer la prime de 100 livres promise par la police. »

*
**

Au fur et à mesure que nous nous engageons davantage dans Fleet Street, l'artère vitale du quartier des journaux à Londres, le débit des paroles d'Harold Lewis s'accélérait, se précipitait. J'apercevais dans presque chaque sous-sol les rotatives nickelées qui mâchaient les flancs de plomb, avalaient les bobines de papier, et leur rythme frénétique halète encore dans ma mémoire.

— J'ai faim, me dit soudain le reporter, après avoir garé sa voiture dans une des sinueuses ruelles qui descendent vers la Tamise.

Nous gagnâmes une sordide gargote de Whitefriar Street. Des quinquets au gaz éclairaient chichement une arrière-salle dont on pouvait toucher le plafond de la main. Nous nous attablâmes et une serveuse misérable posa à même la plaque de marbre deux assiettes de jambon et des bols de café. Autour de nous, affalés dans la pénombre, des typos, des correcteurs, des appariteurs jouaient aux dominos ou étudiaient le programme des

courses du lendemain. Sur un buffet qui faisait étalage d'assiettes de fruits que l'on sentait enrobés dans la pellicule grasse dégagée à travers la rue par les vapeurs d'encre et d'huile, la bouche métallique d'un « pick-up » nasillait une vieille rengaine.

— *Lowe to sale...* Amour à vendre... murmura Lewis, donnant son titre au blue dont un jazz lointain ressassait la mélancolie... mais qu'il coûte cher à celui qui l'achète! Crippen se ruina pour l'amour de Belle Elmore; il dut payer de sa vie l'amour d'Edith Le Neve.

» Sa mesquinerie apparut au procès et le dépouilla de toute l'auréole qui entoure les crimes passionnels. Il fut accusé d'avoir tué sa femme, moins pour s'en débarrasser que pour récupérer les bijoux et les cadeaux qu'il lui avait faits. Il en avait vendu la plus grande partie après la disparition de Belle Elmore, et ce détail emporta plus la conviction des jurés que la curée de médecins se disputant autour d'un morceau de peau portant une cicatrice et qui fut produit aux assises. Pour pendre Crippen qui niait avec une obstination résignée, il fallait identifier avec certitude les restes trouvés dans sa cave comme étant ceux de sa

femme. Les médecins de l'accusation et de la défense ne purent que s'infliger des démentis mutuels. Un bigoudi ramassé à côté des débris permit au juge de libérer du doute la conscience de ses jurés, en affirmant sa croyance dans la culpabilité de Crippen.

» Le mari de Belle Elmore fut pendu le 23 novembre 1910 dans la prison de Pentonville.

— Et miss Le Neve? demandai-je.

— Ses beaux yeux la sauvèrent. Son avocat, qui devint depuis lord Birkenhead, joua de son innocence et de sa naïveté et obtint son acquittement...

Harold Lewis se tut.

Que pouvait-il m'apprendre d'autre que je n'eusse déjà deviné? Sa lassitude pour un métier qu'il s'était pris à haïr et auquel sa chance l'avait rivé... cette chance qu'il ne retrouva plus jamais dans les grandes affaires criminelles de l'après-guerre...

*
**

Si, un jour, vous passez par Camden Road, faites un détour et arrêtez-vous devant le 39 d'Hilldrop Crescent.

Sa façade sera sans doute d'un rose encore plus fané que celui dont je l'ai vue teinte, le noir de ses deux colonnes plus terne, mais je puis vous assurer que sur l'une de ses vitres grises sera toujours collé l'écrêteau :

MAISON A VENDRE.

VII

LES SEPT SUSPECTS

Dans la cour de Charing Cross, la gare centrale de Londres, une conduite intérieure noire s'arrêta, freins bloqués, phares en veilleuse. Trois hommes en descendirent, deux en civil, le dernier vêtu de l'uniforme des officiers supérieurs de la police. Un policeman se détacha d'un groupe d'hommes silencieux et vint à leur rencontre.

— Bonsoir, chef, salua-t-il.

— Que se passe-t-il, sergent? demanda le plus grand des deux hommes en civil.

Pas un muscle de son visage ne bougeait et ses traits lourds, massifs, avaient la teinte et la dureté d'un de ces blocs de granit entaillés par la mer. Ses yeux, d'un bleu très clair et très pur, tenaient

à distance les êtres, mesuraient exactement les choses. Ses subordonnés l'appelaient « l'homme de fer » et rien ne pouvait mieux convenir à Fred Wensley, chef constable du C. I. D., corps rigide, épaules immobiles, mains glacées, que ce surnom.

— Un corps de femme dans une malle, chef, le crâne fracassé.

L'autre homme en civil, un peu moins haut de taille, mais plus épais, aux lèvres douces, toujours plissées en un sourire qui formait la caractéristique permanente du « *smiling* » surintendant Hawkins, le plus gros des « Big Five », demanda :

— Dans un fourgon ou à la consigne ?

— A la consigne, chef, répondit le sergent, et il expliqua :

— Les employés de ce service ont été toute la journée incommodés par une odeur désagréable... Il a fait très chaud aujourd'hui... A la nuit, quand ils ont eu moins de travail, ils ont essayé d'en découvrir l'origine. Et ils ont trouvé une grande malle noire.

— Allons, dit Wensley.

Les policiers et le groupe d'hommes qui les suivaient, employés de la London Railway, s'avan-

cèrent sous le vaste hall que les lampes électriques éclairaient crûment.

Des voyageurs qui venaient de descendre d'un train, intrigués par ce cortège, s'étaient retournés d'abord, puis l'avaient suivi, malgré l'heure tardive. Ce fut une petite foule qui s'arrêta à quelques pas de la consigne dont l'entrée était gardée par plusieurs policemen. Derrière eux, sur le large rebord de bois usé, une haute malle noire était posée, entr'ouverte. On pouvait apercevoir, s'échappant de l'intérieur, un morceau de fort papier d'emballage marron.

Aucun de ceux que leur devoir ou leur curiosité avait rassemblés là ne devait jamais oublier l'odeur, la douceâtre, fade, insinuante odeur qui s'en répandait. Ils la respiraient non seulement par leurs narines sèches, mais encore par tous les pores de leur peau dilatée. Elle allait corrompre pour des jours et des jours le fumet de leur repas, l'arome de leur tabac, les parfums de leurs femmes. Et la gare entière semblait soumise à un sortilège malsain.

— Je n'ai touché à rien, dit le sergent... seulement soulevé le papier... vu la tête de la femme...

Il y eut un remous dans la foule. Un tout petit

homme, roulant plutôt que courant, arrivait essouffé, brandissant une petite valise.

— Bonsoir chef. Je dormais déjà, mais j'ai l'habitude.

C'était le médecin légiste.

Les policemen et le sergent avaient formé un arc de cercle devant la consigne et faisaient front aux curieux. Derrière leurs larges dos, dans l'espace libre ainsi ménagé, étaient seuls restés le docteur, Wensley, Hawkins et l'officier qui n'avait pas encore ouvert la bouche. N'importe quel homme de la police l'eût reconnu à ce trait. Le surintendant Steel, du district N° 1, était aussi maigre que silencieux.

Le docteur enleva son veston, le confia à Steel, défit le col empesé qui congestionnait son cou puissant, retroussa les manches de sa chemise, défit sa trousse et enfila des gants de caoutchouc.

— Un escabeau et de la lumière, demanda-t-il en s'approchant de la malle.

Wensley donna des ordres. Un employé apporta un escabeau, un policeman se retourna et tendit au docteur sa lampe électrique réglementaire pour les rondes de nuit.

— Non, non, tenez-la!

Si le policeman eut un regard de curiosité, il crispa ses paupières aussitôt. Et ainsi, le bras rigide, éclairant l'intérieur de la malle, il entendait, comme dans un cauchemar, la voix grasseyante du docteur :

— Oui, une femme... mauvais coup... mais elle est en pièces détachées, ma parole!... Regardez, chef, les cuisses et les bras sont sectionnés du tronc... travail d'amateur, au couteau...

Pour une fois, et Hawkins en figea son sourire, le surintendant Steel parla. Ce fut juste un mot :

— Cornish?

— Oui, dit Wensley, c'est lui qu'il faut charger de l'affaire...

...Une heure plus tard, le disque ovale et glacé de la lune éclaira une étrange procession dans la cour déserte de la gare. En tête, deux policemen gantés portant avec précaution le dérisoire cercueil du corps démembré de ce qui avait été une femme. Puis le docteur, suffoquant à nouveau sous la pression de son col, et, à côté de lui, le dominant de sa rigide silhouette, le chef constable Wensley, puis les surintendants Hawkins et Steel, puis d'autres policemen, puis les employés de la London Railway et les curieux. Puis, l'odeur...

**

Il était près de onze heures le lendemain matin lorsque le chef inspecteur George Cornish pénétra, un papier à la main, dans le bureau du chef constable du C. I. D. qui est situé au rez-de-chaussée de Scotland Yard.

— Voici le résumé que vous m'avez demandé, dit-il à Wensley.

Il lui tendit sa note, puis serra la main des surintendants Hawkins et Steel.

Les deux fenêtres du bureau prenaient jour sur la Tamise. L'une était ouverte, laissant moins pénétrer la fraîcheur de la verte pelouse qui isole le Yard du quai Victoria que les bruits familiers à leurs oreilles de l'agitation de Londres : tramways crissant sur les rails, lourds autobus rouges à impériale se suivant sur les pavés en une chaîne cahotante, remorqueurs noirs effilés sifflant sous chaque pont. Une sourde vibration s'y mêlait parfois.

Wensley lut à haute voix :

Le 10 mai 1927, un peu avant minuit, le corps démembré d'une jeune femme dont les morceaux

étaient enveloppés dans plusieurs feuilles de papier d'emballage brun, a été trouvé dans une malle noire en consigne à la gare de Charing Cross. D'après les premières constatations médicales, la mort due à une fracture au crâne provoquée par un instrument contondant, remonterait à plus de deux semaines.

Le bulletin, portant la date de l'enregistrement de la malle, a dû être égaré par les employés de la consigne qui n'arrivent pas à le retrouver.

On a relevé, à l'extérieur et à l'intérieur de la malle les indices suivants :

- 1° Une lettre A peinte en blanc, sur deux des parois;*
- 2° Des initiales I.F.A. gravées sur le couvercle;*
- 3° Le nom et l'adresse : F. Austin, à Saint-Lenards, inscrits sur une étiquette accrochée à l'une des poignées;*
- 4° Sur l'un des sous-vêtements de la femme, les mots P. Holt imprimés;*
- 5° Sur une autre, deux numéros, marques de blanchisseuse : 447-81.*

George Cornish avait allumé une cigarette. Bâti en athlète, il aurait presque ressemblé à un boxeur, avec ses cheveux taillés en brosse, si la

mélancolie de ses yeux noisette n'avait adouci un visage strié de rides précoces. Il savait aussi bien méditer qu'agir.

— Tous mes hommes sont déjà en chasse, chef, déclara-t-il à Wensley, lorsque le chef constable eut fini sa lecture. J'ai commencé par la routine et je déblaierai ensuite.

— Faites tout ce qu'il faut et s'il y a du nouveau, avertissez-moi.

Comme le chef inspecteur se retirait, le passage d'un des trains partant de la gare si proche de Charing Cross fit sourdement vibrer les tabliers métalliques du pont de Hungerford.

*
**

L'un des endroits de Londres que je préfère est à coup sûr le « Lord Belgrave ». Ce restaurant a conservé le suc, la vigueur joviale, la netteté de style et de nourriture qui ont fait la force de la vieille Angleterre. Et comme j'avais à traiter un des meilleurs détectives actuels de Scotland Yard, ce fut au « Lord Belgrave » que je le menai. Mon convive m'a prié de taire son nom. La discipline de sa « maison » est absolue à cet égard. Pas de

confiance, pas de publicité. On y travaille pour le pays et pour le roi, non pour la gloire. Ainsi du moins le veut la consigne, et le détective la respectait. Je désirais obtenir de lui quelques renseignements inédits sur les meurtres de Brighton dont l'horrible mystère affolait alors la Grande-Bretagne. Je dois avouer que je n'y parvins pas. Ni près du « pub », où en compagnie d'épais et rouges gentlemen nous bûmes avant le dîner des boissons fortes. Ni devant les magnifiques morceaux de viande crue que les clients du « Lord Belgrave » choisissent avant qu'un cuisinier imbu de traditions ne les fasse griller à leur goût.

Quand nous fûmes attablés au premier étage, d'où nous apercevions le lacy des rues étroites, qui s'enchevêtrent autour de Leicester Square, je renouvelai ma tentative. Mon interlocuteur, taillé sur le modèle qui semble immuable des policiers anglais, grand, robuste, glabre et assez dur, haussa légèrement ses larges épaules :

— Vous autres, journalistes, dit-il, vous mettriez le monde à l'envers pour avoir « une histoire ».

» Mais s'il m'est interdit de vous dire quoi que ce soit sur une affaire en cours, rien ne m'empêche, maintenant que l'énigme de la malle noire

de Charing Cross a été résolue, de vous narrer les péripéties de l'enquête. Beaucoup d'entre elles pourraient s'appliquer au mystère de la malle brune de Brighton. »

Ayant goûté son café, mauvais et froid comme partout en Angleterre, et qu'il sembla pourtant apprécier autant qu'un moka d'Arabie, le policier commença ainsi :

— J'étais à l'époque un des assistants de Cornish. Pour agir, nous n'avions comme éléments d'enquête que les deux noms : *F. Austin*, à *Saint-Lenards* et *P. Holt*, les marques de blanchisseuse 447-81, enfin la lettre A sur les parois de la malle, et les initiales I.F.A. que portait le couvercle.

» Sur ces données, l'organisation de Scotland Yard se mit en branle. Cornish, en même temps, déclancha tous ses rouages :

» Alerter par les soins de la gazette-police tous les constables de Londres, envoyer aux journaux une description de la malle, demander l'aide du public par la voix puissante de la T. S. F.

» Vérifier les fiches des hôtels, des maisons meublées, des flats, enquêter auprès de tous les marchands de bagages, des chauffeurs de taxi, se renseigner auprès de chaque blanchisseur sur leurs

marques respectives, voilà quelles furent les premières démarches quasi automatiques et instantanées.

» Et dès les premières heures de l'enquête, Cornish put croire qu'il avait un résultat.

» Saint-Lenards est une petite cité jumelle de Hastings, à quelque 80 kilomètres de Londres, sur les bords de la Manche. Un détective y avait été envoyé en premier lieu, et il réussit à mettre presque aussitôt la main sur un *F. Austin*, résidant dans un hôtel de la plage. Celui-ci fut aussitôt prié de se rendre à la Police-Station de Hastings, et on lui permit de fumer quelques cigarettes en attendant la venue, dans une des rapides automobiles de la police, du chef inspecteur.

» J'étais avec Cornish lors de ce déplacement, et je l'ai entendu grommeler à deux reprises :

» — C'est trop beau, trop facile...

» En effet, il ne fallut que quelques secondes pour voir que le *F. Austin* était non seulement innocent, mais encore ignorant du crime de Charing Cross. De plus, *F. Austin* prouva, par une série d'alibis inattaquables, qu'il n'avait pas quitté Saint-Lenards depuis plus d'une année.

» Le suspect N° 1 était hors de cause.

» A peine Cornish fut-il de retour à Scotland Yard qu'il reçut une communication téléphonique d'un de ses hommes l'avertissant qu'il avait découvert un certain P. Holt dans un hôtel du Strand.

» On pria aussitôt M. P. Holt de se rendre à la Police-Station de Bow Street où Cornish l'attendait avec impatience. Mais ce suspect N° 2 n'avait lui non plus rien à voir avec le crime de Charing Cross. Il venait de débarquer depuis quelques jours à peine sur le sol de l'Angleterre, venant de Malte, où il avait séjourné plusieurs années. Or, d'après les constatations médicales, l'assassinat de la femme inconnue remontait au moins à deux semaines.

» Le suspect N° 2 s'évanouissait.

*
**

» Cornish n'en montra aucune amertume. Il avait senti dès le début que l'affaire n'était pas simple. Et ces hommes qui semblaient se jeter d'eux-mêmes dans les menottes, il ne les avait interrogés que par acquit de conscience. La piste était plus malaisée que cela à relever. Il fallait la

suivre, trace par trace, et la reconstituer lorsqu'elle manquait.

» Cornish résolut de lire lui-même un à un tous les rapports qui lui parvenaient aussi bien de ses agents de Londres que des détectives bénévoles de toute l'Angleterre, qui réagissait avec horreur à la nouvelle de ce crime monstrueux.

» Un à un, les boutiquiers, les employés de grands magasins étaient interrogés.

» — Avaient-ils vendu de la ficelle? Du papier d'emballage brun?

» Les portiers d'hôtel devaient examiner une des épreuves photographiques tirées à des milliers d'exemplaires de la malle noire.

» — Avaient-ils remarqué la lettre A peinte en blanc sur l'une des faces extérieures?

» Dans les Police-Stations c'était un défilé de parents, amis, voisins de toute personne qui pouvait être signalée comme disparue.

» — Quel est son âge? demandait-on. La couleur de ses cheveux? Ses marques caractéristiques?

» Une nouvelle avidement attendue parvint à Cornish vers la fin de ce premier jour de recherches :

» Une blanchisseuse se souvenait d'avoir eu une

cliente dont le numéro correspondait à celui des sous-vêtements retrouvés sur le cadavre. Et cette cliente s'appelait miss P. Holt, habitant Chelsea... Elle devait être la victime.

» Quand un détective, lancé par Cornish, se présenta à son domicile, il la trouva bien vivante, et nullement disposée à se laisser identifier au lieu et place de la femme coupée en morceaux.

» Mais cette déception, si j'ose ainsi m'exprimer, ne fut que passagère, car miss Holt permit l'identification de la victime. Elle se rappela qu'elle avait fait cadeau du sous-vêtement en question à une cuisinière, Mrs. Rolls, qu'elle avait eue à son service l'année précédente, et voulut bien suivre Cornish jusqu'à la Morgue. Là, après s'être évanouie devant les restes morcelés, elle reconnut formellement Mrs. Rolls.

» Il n'était plus question de sommeil cette nuit pour Cornish, non plus que pour Wensley, Hawkins et Steel : il s'agissait de retrouver rapidement Mr. Rolls, le mari de feu Mrs. Rolls.

» Ce fut au tour des valets de chambre et des cuisinières du quartier de Chelsea d'être visités par les émissaires du Scotland Yard. La chance du détective inspecteur Cornish voulut que, avant le

lever du soleil, non seulement on eût retrouvé la trace de ce Rolls, mais encore qu'il fût amené dans le bureau du chef constable.

» Le suspect N° 3 entra dans le cercle fatal. »

*
**

Mon interlocuteur fit une pause, car on nous servait le porto par lequel s'achève tout repas anglais. Ayant vidé son verre, il me regarda avec une fixité quelque peu solennelle, et me demanda :

— Connaissez-vous les termes du mémorandum approuvé par les juges de Sa Majesté et transmis par le Home-Office aux officiers de police du Royaume-Uni pour diriger leurs interrogatoires ?

— J'en connais le sens, répondis-je, mais non la formule exacte.

— Eh bien ! la voici :

» 1° *Lorsqu'un officier de police est chargé de découvrir l'auteur d'un crime, il n'y a aucune objection à ce qu'il questionne sans « avertissement » une ou plusieurs personnes suspectées ou*

non, desquelles il espère pouvoir obtenir des informations utiles.

» 2° *Lorsqu'un officier de police s'est résolu à accuser une personne de crime, il doit lui en donner « avertissement », avant de poursuivre l'interrogatoire.*

» 3° *Toute personne déjà en état d'arrestation ne peut être interrogée sans « avertissement » préalable.*

» 4° *Si une personne en état d'arrestation exprime la volonté de faire une déclaration, ce ne peut être qu'après « avertissement » et par écrit.*

» 5° *L'« avertissement » à un prisonnier ou à une personne qui va être accusée de crime doit être fait dans les termes suivants :*

» — *Vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions, mais quoi que vous disiez désormais sera enregistré par écrit et pourra être utilisé comme témoignage aussi bien pour vous que contre vous. »*

Les derniers mots avaient été proférés avec une lenteur mesurée, grave, inflexible. Et je ne pus m'empêcher de frissonner en pensant que, bien souvent, ces paroles avaient été annonciatrices du gibet.

**

Cependant, le détective poursuivait :

— Cornish allait-il délivrer l'« avertissement » à Rolls, le mari supposé de la victime de Charing Cross, formellement reconnu par miss P. Holt de Chelsea? C'est-à-dire, allait-il l'accuser, le « convaincre » du crime?

» L'homme était rond, débonnaire, et reconnu bien volontiers que, quoiqu'il n'eût jamais été marié, il avait vécu pendant quelque temps avec une femme qui se faisait passer pour son épouse et qu'il avait été contraint de quitter à cause de son inconduite notoire.

» Mais il jurait ne rien connaître du meurtre, et se faisait fort de le prouver. Ses déclarations, dûment vérifiées, furent reconnues exactes.

» Ainsi, à peine découvert, le suspect N° 3 devait être éliminé.

» Mais les renseignements qu'il fut à même de fournir éclairaient l'affaire d'un jour nouveau. D'abord on sut à quel genre de femme on avait affaire. De son vrai nom Minnie Bonati, bien qu'Anglaise de naissance, elle avait été réellement

mariée avec un Italien. Douée pour la cuisine, — ce qui expliquait qu'elle eût été placée à certaines époques de sa vie comme domestique, notamment chez miss Holt, — elle préférait trafiquer de son corps plutôt que des ustensiles ménagers.

» Il y avait 24 heures maintenant que son cadavre mutilé avait été découvert dans une malle, mais Cornish avait obtenu un point capital : il était sûr de son identité. Il décida de prendre quelque repos en attendant que ses aides se fussent saisis du mari italien.

» Grâce au registre des étrangers, Bonati fut retrouvé dans un petit hôtel de Greek Street, en plein Soho.

» Bien qu'il fût presque midi, les détectives le surprirent au lit. La profession de Bonati consistait essentiellement à surveiller la nuit les allées et venues de certaines de ses amies féminines. La prise semblait bonne et pour s'assurer de sa personne on le convainquit immédiatement d'infraction à la loi sur les étrangers, ce qui permettait de le tenir dans une cellule de Bow Street pour 24 heures au moins.

» Cornish et Wensley furent aussitôt avisés et se rendirent à la Police-Station. L'homme était

typiquement, professionnellement, pourrait-on dire, désigné pour un crime comme celui de Charing Cross. Mais, après une heure d'interrogatoire, ils ne purent que reconnaître l'innocence de Bonati : non seulement il n'avait pas vu sa femme depuis plusieurs mois, mais encore sortait-il d'un hôpital où les suites d'une opération l'avaient retenu cinq semaines.

» Wensley n'eut pas le cœur de garder en cellule le suspect N° 4 pour le délit qui lui avait valu son arrestation, et Bonati s'en fut reprendre son sommeil interrompu.

» Toutefois, l'alerte n'avait pas été inutile. On avait appris par Bonati l'adresse du quartier général de Minnie. C'était un bar, près de Leicester Square, dans Wardour Street, où fréquentaient les voleurs d'automobiles, quelques recéleurs, des contrebandiers et des marins. Le champ des suspects s'élargissait d'autant. On sut que Minnie avait hésité entre deux amants de cœur. L'un avait une cicatrice sur le front et une casquette de marin. L'autre, bien que de cheveux très noirs, portait une moustache rousse, était connu sous le nom de Jim et passait pour être chauffeur de taxi. A en croire les habitués du bar, ils auraient tous deux

été désireux d'acheter une malle dans les premiers jours de mai.

» Cornish les retrouva l'un et l'autre, mais les suspects 5 et 6 étaient couverts d'alibis indiscutables.

» Un seul fait subsista : Minnie avait été aperçue vivante dans l'après-midi du 4 mai, c'est-à-dire six jours avant la découverte de son corps démembré à la consigne de Charing Cross. Ainsi se trouvait, une fois de plus, confirmée l'infailibilité toute relative des médecins légistes. Ils avaient assuré en effet que la mort de Minnie Bonati remontait à plusieurs semaines. Cornish ne leur ménagea guère ses compliments.

» Soudain, et coup sur coup, deux nouvelles vinrent modifier l'aspect de l'enquête. D'abord un marchand de malles reconnut comme ayant été en vitrine dans ses magasins la malle noire. Il l'avait vendue le 5 mai et affirmait se souvenir parfaitement de son acquéreur : un homme assez grand, vêtu de noir, portant des lunettes. D'autre part, on avait retrouvé à la consigne le récépissé de dépôt de la malle : le 6 mai à 3 heures de l'après-midi.

» Cornish changea sa tactique aussitôt. Le

centre de ses investigations devint Charing Cross. Tous les porteurs qui avaient été de service à la gare, le 6 mai, à partir de deux heures de l'après-midi, furent interrogés. L'inspecteur se servit du rappel de ces précisions comme d'un levier pour forcer leurs souvenirs.

» — Aviez-vous déjeuné depuis longtemps? Où vous trouviez-vous? sur un quai de départ? sous le hall? ou bien devant l'entrée principale? Une grande et lourde malle noire a été forcément charriée par l'un de vous. Il faut que vous vous souveniez!

» A force de harasser ceux qu'il interrogeait, l'un des porteurs finit par déclarer qu'il croyait bien, ce jour-là, avoir assisté à une discussion entre un chauffeur de taxi et son client au sujet d'une grande malle noire qui aurait abîmé le toit de la voiture.

» Il ne restait plus qu'à retrouver le chauffeur du taxi, et ce fut l'inspecteur Steel qui s'en chargea. Il visita toutes les stations de son district et, en moins d'une heure, retrouva l'homme. Il lui demanda d'abord pourquoi il ne s'était pas fait connaître, malgré les avis publiés dans les journaux. Le chauffeur expliqua qu'il préférait boire

un verre de bière supplémentaire dans sa journée que de gaspiller son argent à des lectures fastidieuses. Mais il se prêta de bonne grâce à la reconstitution de sa journée de travail du 6 mai. Il avait chargé beaucoup de clients ce jour-là, et le hasard avait voulu qu'il fit de nombreuses courses en direction de Charing Cross. Il ne se souvenait que d'une chose : il avait aidé un client à charger une malle dans le couloir d'un immeuble neuf. Ce devait être dans les environs de Rochester Row.

» Il fut amené dans le bureau de Wensley et là, devant une carte de Londres, les détectives essayèrent de retrouver la rue, mais ils ne purent y parvenir. Cornish, alors, monta avec le chauffeur dans son taxi et se fit conduire dans Rochester Row, examinant toutes les maisons neuves. Le chauffeur finit par situer celle dont il avait parlé.

» En soi, cela ne prouvait rien. La malle avait pu être apportée d'un autre endroit et posée provisoirement dans le couloir de cet immeuble qui ne comportait que des bureaux, mais Cornish décida de faire néanmoins enquêter sur tous les occupants des nombreux offices. Plusieurs jours se passèrent en minutieuses investigations. On parla un moment donné à mots couverts de crime poli-

tique, d'espionnage, car une organisation communiste avait son quartier général dans cet immeuble. Mais rien ne vint confirmer cette hypothèse, et l'enquête se poursuivit étage par étage, bureau par bureau. Sur la porte de l'un d'eux, inoccupé, Cornish remarqua l'écriteau suivant : Edwards & C^o, sans autre indication.

» Il se renseigna auprès des gérants et apprit, coïncidence remarquable, que son occupant, un homme d'affaires du nom de Robinson, avait donné congé la veille de la découverte de la malle à Charing Cross, prétextant que son affaire ne marchait pas. Il fallait retrouver ce Robinson.

» Là Cornish faillit perdre courage. Il ne possédait de l'homme aucun signalement. Robinson avait loué et donné congé par correspondance, personne ne l'avait vu, le genre d'affaires qu'il avait pratiqué était inconnu. Autant retrouver une goutte d'eau dans un lac. Une perquisition dans les locaux abandonnés ne donna rien.

» Cornish eut alors l'idée de demander au gérant de l'immeuble par quel moyen Robinson avait réglé son loyer. C'était par un chèque. Le directeur de la banque sur laquelle il avait été tiré fut aussitôt interrogé, et grâce à lui on eut l'adresse du

domicile privé de Robinson à Wallworth. Mais là aussi, Robinson avait donné congé.

» Pourtant les détectives mirent à profit la découverte du domicile. Ils se firent une idée du personnage de Robinson, obtinrent son signalement par des voisins. Toutefois cela même ne leur eût servi de rien si un télégramme, retour à l'expéditeur, n'était revenu pour Robinson. Par une curieuse chance, c'était une erreur de la poste, car l'adresse du destinataire ou plutôt de la destinataire était exacte.

» Cornish ordonna une filature. Le lendemain les détectives interrompirent un rendez-vous galant.

» — Votre nom est-il Robinson? demandèrent-ils à l'homme?

» — Oui.

» — Voulez-vous nous suivre à Scotland Yard?

» Une fois de plus, Cornish et Wensley eurent à interroger dans le bureau du chef constable un suspect. Celui-ci portait le N° 7.

» Mais, comme ses prédécesseurs, il semblait être tout à fait étranger au meurtre de Minnie Bonati.

» Il donna, sans aucun trouble, son *curriculum vitæ*: employé comme receveur de tramways,

puis comme épicier, puis comme bookmaker, puis comme laitier, puis comme barman. Il avait essayé du courtage, avait loué ce bureau à Rochester Row, mais n'y avait pas réussi, et était prêt à partir pour l'Irlande quand les détectives l'avaient trouvé. Il n'avait pas d'alibi précis, mais on ne peut pas arrêter un homme parce qu'il n'a personne pour témoigner de ses allées et venues à toute heure du jour et de la nuit.

» Il ne restait plus qu'une seule formalité: la confrontation avec les deux hommes qui avaient vu le meurtrier et avaient déclaré qu'ils se souvenaient assez bien de ses traits pour pouvoir le reconnaître. C'étaient le marchand de malles et le chauffeur de taxi.

» Par un hasard surprenant, ils étaient l'un et l'autre malades, alités, et Cornish demanda à Robinson s'il ne voyait pas d'objection à être mené auprès d'eux.

» — Je suis à votre disposition, répondit Robinson, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

» Ni le marchand de malles, ni le chauffeur de taxi ne reconnurent en Robinson le meurtrier présumé.

» Ayant reçu les excuses des détectives, Robinson alla renouer son entretien interrompu et laissa son adresse à tout hasard.

» Le suspect N° 7 était libre de partir pour l'Irlande.

» Depuis la découverte de la malle, neuf jours avaient passé. Cornish s'accrochait aux meubles de fatigue et il accepta avec reconnaissance le fauteuil que lui offrit Wensley.

» C'était une réunion extraordinaire. En plus du surintendant Hawkins, de l'inspecteur Steel, des quatre surintendants de districts, le chef constable avait convoqué tous les détectives, inspecteurs, sergents ou constables qui avaient eu à s'occuper de l'affaire depuis le début.

» Nous étions là plus de trente, pour la plupart debout, unis dans une commune et obstinée détermination : réussir.

» — Eh bien, dit Wensley, il faut recommencer comme si c'était la première heure, en ajoutant seulement les faits acquis depuis les constatations du début. Si quelque chose a été oublié, si un détail mérite d'être mis en relief, nous nous en apercevrons plus facilement.

» Deux heures après, il apparut que les seules

nouvelles investigations à faire étaient un complet réexamen des objets trouvés dans la malle et une nouvelle perquisition dans les bureaux de Robinson. Si ces examens s'avéraient inutiles, il ne resterait plus qu'à laisser le dossier en veilleuse.

» Cornish se réserva l'examen des objets dans la malle et confia au détective Clarke ainsi qu'à moi le soin de visiter une dernière fois le bureau de Rochester Row.

» Nous y arrivâmes à la nuit; le courant électrique était coupé dans l'appartement inoccupé et ce fut à la lueur de nos torches que nous entreprîmes la fouille dans les deux pièces sommairement meublées de chaises, de classeurs et de tables. Il n'y avait là rien que de très ordinaire : porte-plume, encriers, pots de colle, cendriers.

» Par acquit de conscience, Clarke renversa le contenu d'une corbeille à papiers sur une table. A la lumière de sa torche, il distingua des bouts de cigarettes et de cigares, des allumettes. Il allait abandonner son inspection lorsqu'il m'appela. Il s'était aperçu qu'une des allumettes était tachée de sang. Nous enveloppâmes soigneusement cette pièce à conviction dans du papier et nous revînmes au Yard.

» Pendant ce temps, Cornish avait fait une autre découverte. Parmi les sous-vêtements recueillis dans la malle et qui étaient tous maculés de sang, il examina un bout de serviette qu'on avait tout d'abord pris pour un mouchoir et qui était entièrement teint de sang desséché. Il le fit laver, et il apparut que c'était une serviette en usage dans les hôtels et portant le nom de l'un d'eux : *Greyhound*. Cornish rapprocha cet élément nouveau du fait que Robinson avait déclaré avoir été barman.

» Il y a plusieurs douzaines d'hôtels *Greyhound* à Londres. En pleine nuit, Cornish les visita un à un : près de Croydon, le faubourg d'où s'envolent les grands courriers aériens, il découvrit ce qu'il espérait.

» — Oui, Robinson y avait travaillé comme barman... lui répondit-on. Oui, la serviette appartenait à l'hôtel.

» Le chef inspecteur revint au Yard, prévint Wensley, et s'accorda deux heures de sommeil.

» A six heures du matin, je pénétrais avec Clarke dans la chambre de Robinson et le réveillais en disant :

» — Levez-vous vite et habillez-vous! Nous devons vous mener à Scotland Yard.

» Pour la première fois, Robinson se montra abattu.

» — De quoi s'agit-il encore? demanda-t-il.

» — Nous ne pouvons rien vous dire. Venez!

» Nous le fîmes monter dans une voiture, et dans le petit jour humide, je l'entendis claquer des dents.

» A peine arrivé au Yard, il fut mené dans le bureau de Wensley. Personne ne s'y trouvait et je lui déclarai qu'il fallait attendre un moment.

» C'était le piège classique destiné à exaspérer l'angoisse par l'attente, à mettre les nerfs à bout, à user le calme et la maîtrise qu'un homme peut exercer sur soi-même. Souvent la ruse échoue, mais on l'emploie tout de même chaque fois par routine. En vérité, personne ne croyait que Robinson, s'il était le coupable, s'y laisserait prendre. Il avait montré la veille une telle assurance, une si parfaite tranquillité, une aisance si naturelle qu'il devait être ou un innocent ou un criminel ayant besoin de tout autres épreuves. Je me rappelais avec quelle sérénité il avait affronté les regards inquisiteurs des deux témoins qui au-

raient pu le confondre : le marchand de malles et le chauffeur de taxi. Je me rappelais sa respiration paisible, sa voix mesurée, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli l'échec de la confrontation comme la chose la plus normale du monde et dont il était certain. Un caractère d'une trempe pareille risquait-il d'être altéré par l'attente dans les bureaux de Scotland Yard, dût-elle se prolonger démesurément ?

» Mais peut-on savoir ce qui se passe dans l'appareil nerveux d'un homme ? Fut-ce le brusque réveil, la lueur rosée de l'aube sur le quai Victoria ? Fut-ce la rupture d'une sécurité qu'il croyait définitive qui accabla Robinson ? Ou simplement cette subite fatigue qui fait renoncer à la lutte, même facile, et qui fait par-dessus tout aspirer au repos, même s'il doit être éternel ? Nul de nous ne pourrait le dire, mais tout à coup, Robinson se tourna vers Clarke, et d'une voix molle, neutre, détimbrée, déclara :

» — Je ne peux plus. Je vais tout avouer.

» Cornish qui écoutait derrière une porte entra à cet instant, suivi de Wensley. Alors, le chef constable du C.I.D. en personne, lui délivra l'avertissement terrible :

» — Quoi que vous disiez désormais...

» Et sous sa dictée, je consignai la déclaration suivante :

» — *C'est pour mon malheur que je décidai de sortir cette après-midi du 4 mai. Il faisait beau, chaud, et je m'ennuyais dans mon bureau solitaire. J'avais à peine fait quelques pas que je croisai une femme qui me parut jolie. Je me retournai et je vis qu'elle s'était retournée aussi. Elle n'avait pas l'air farouche et nous engageâmes une conversation. Je la décidai sans peine à venir fumer une cigarette dans mon bureau et, pour ne pas être remarqué, je la précédai dans l'escalier, au lieu de prendre l'ascenseur. A peine arrivée, elle me demanda de l'argent. Je fus surpris, et je refusai avec indignation. Elle me menaçait de faire du scandale, et, comme je lui ordonnais de sortir, elle fut prise d'un soudain accès de rage, et fit mine de prendre un des tisonniers de la cheminée. Je fus plus vif qu'elle et lui décochai un coup de poing sous le menton. Elle tomba, je la crus knock-out. Pour ne pas avoir d'histoire, je m'en allai, laissant la porte ouverte.*

» Mais quand je revins le lendemain, son corps gisait toujours à la même place. Je m'aperçus

qu'elle était morte; dans sa chute, elle s'était fracturé le crâne sur le rebord de la cheminée. C'est alors que je perdis la tête. Je descendis et j'achetai un couteau dans une boutique de Victoria Street. Dans une autre boutique, j'achetai du papier, dans une troisième de la ficelle. Puis, je remontai et je commençai à utiliser le couteau.

» Ayant démembré le corps, j'enveloppai chacune de ses parties dans le papier, puis je rentrai chez moi dormir. J'étais épuisé. Ce n'est que le lendemain que je fis l'acquisition de la malle. Après l'avoir montée dans mon bureau, j'y plaçai les restes, et me fis mener à Charing Cross.

» Les médecins légistes opposèrent à cette thèse le résultat de l'autopsie : Minnie Bonati n'était pas morte des suites d'une fracture du crâne, mais avait été assommée, puis étranglée.

» Le suspect N° 7 fut condamné à être pendu. »

**

Au « Lord Belgrave », il n'y avait plus qu'une serveuse désœuvrée et nous. Mon interlocuteur se leva, bourra sa pipe et dit :

— Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette

affaire, c'est que Robinson acheta son couteau dans la même boutique où, quelques années auparavant, Patrick Mahon avait acheté également celui qui lui servit à découper le cadavre de sa maîtresse.

» Et vous vous rappelez peut-être que le corps démembré de celle-ci, miss Key, fut aussi retrouvé dans une malle à la consigne de Charing Cross. »

Avant de quitter le détective, je fis un dernier essai :

— Et Brighton? demandai-je.

— Revenez dans cinq ans, répondit-il avec flegme. Je vous raconterai peut-être alors une histoire de 13 suspects...

VIII

LA PLUME DU RECEIVER

Le massif pont de pierre, reliant par-dessus la rue privée qui prolonge Derby Street, le premier étage de Scotland Yard, au premier étage de Scotland House est mieux qu'un passage pratique. C'est le joint matériel autant que symbolique des deux puissances de la police anglaise : la Force et l'Argent.

Le maître de Scotland Yard est le Commissioner, « désigné par le Roi ».

Le maître de Scotland House est le Receiver, « désigné par le Roi », lui aussi.

Si l'on admire que treize Commissioners seulement se soient succédé en plus d'un siècle à la tête de la Metropolitan Police, l'on conçoit à

peine que, dans le même laps de temps, il n'y ait eu que cinq Receivers.

J'ai eu le rare privilège d'être admis plus d'une fois dans le bureau du dernier en charge, sir John Moylan, et je ne puis m'empêcher d'évoquer l'affabilité de l'accueil, la douceur de manières et la tenace curiosité de celui à qui je souhaite de rester longtemps encore le cinquième du nom.

Par contraste avec les autres chefs de la police, il paraît plutôt menu de taille et ses yeux de myope s'abritent derrière de larges lunettes aux montures d'or. Des cheveux d'un gris très pur allègent encore un front très haut et accentuent la coloration parcheminée de son teint. Il ne m'en voudra pas si, pour achever de le dépeindre, je le compare à un « rat de bibliothèque », impression qu'il me fit à ma première visite.

Je le trouvai embusqué derrière une muraille de registres, de dossiers, de chemises, empilés sur sa table. Tous les panneaux de son vaste bureau étaient tapissés d'armoires, bourrées à éclater des livres les plus divers qui lui ont servi à dresser l'histoire administrative de la Metropolitan Police depuis ses débuts. Même le dessous de sa fenêtre, encadrant comme un tableau une par-

tie du pont de Westminster et la rive sud de Londres, était encombré de collections du *Police Journal*, mensuel officiel publié sous sa direction.

Mais s'il avait l'air d'un rat, il en avait aussi la mobilité, la vivacité. A tout instant il se levait, compulsait un bouquin, donnait un ordre au téléphone, convoquait un secrétaire. Dans le tourbillon de cette activité, j'ai bien des fois essayé de faire préciser à sir John Moylan la nature de son rôle et les attributions de sa charge.

Ce n'est qu'à force de patients recouplements que j'y suis parvenu.

*
**

Le Receiver est plus que le trésorier ou l'argentier de la Metropolitan Police. Il en est l'éminence grise, le contrôleur impitoyable. Pas d'innovations, pas de mutations, de promotions, qu'il ne puisse repousser par un indirect veto.

— Le budget ne le permet pas!

Ce budget, appelé « Fonds de la Metropolitan Police », est constitué par le produit annuel de taxes spéciales imposant la propriété bâtie sur son domaine de Londres. Il s'y ajoute, pour une

large part, une subvention de l'Echiquier, — ministère des Finances, — et, pour une très petite, diverses primes provenant d'organisations privées.

Le Receiver a seul l'administration de ce fonds qui doit lui suffire pour régler tous les frais, les soldes et les pensions, subvenir aux besoins moraux, aux exigences matérielles d'une armée de 20.000 constables.

De même que le Commissioner, il n'a à répondre de sa gestion qu'au secrétaire d'Etat du Home-Office. S'il y eut jamais des différends entre le Commissioner et le Receiver, l'histoire nous apprend que ce dernier fut toujours le plus fort. Inconnu du public, isolé et vigilant au milieu de son réseau barbelé de chiffres, les tempêtes de gloire ou de haine ne l'atteignent pas. A lui seul, il est fondé de pouvoir, légataire universel, tuteur; il acquiert objets et propriétés sous son propre nom; sa signature revêt tous les contrats, tous les chèques tirés et endossés par l'entremise de son établissement de crédit : la Banque d'Angleterre.

Eminence grise et maître-Jacques! Car il doit en plus diriger les arpenteurs, architectes et ma-

çons qui bâtissent ou réparent les immeubles de la police, — Police-Stations, Cours de Justice, casernes et habitations réservées aux policemen; les ingénieurs, les électriciens, les ajusteurs, les mécaniciens qui assurent la marche du chauffage central, de l'éclairage, des 600 automobiles et voitures cellulaires, des 40 canots de la River-Police, de la T.S.F., des signaux de circulation; les tailleurs, les cordonniers, les selliers, qui équiper les constables. Et je ne mentionne que pour mémoire l'approvisionnement des cantines, l'entretien des stades et des terrains de jeu, la fourniture des mess, le choix des ouvrages pour les bibliothèques, la réforme ou la remonte des 200 chevaux de la police montée.

Ainsi le Receiver gère un budget annuel de près de 8 millions de livres sterling, — un milliard de francs avant la chute de la monnaie anglaise, 600 millions d'aujourd'hui.

**

Il est un jour de la semaine où le Receiver est inabordable.

Tous les vendredis, en effet, chacun des surin-

tendants à la tête des 23 divisions vient chercher à Scotland House la paye de ses hommes. Il reçoit en moyenne 4 livres par constable, 6 livres par sergent, 9 livres par inspecteur, et pour lui-même 12 livres (300 fr., 450 fr., 675 fr., 900 fr., au cours du change actuel). Il est versé ainsi, en une année, pour l'ensemble des soldes de la Metropolitan Police, un peu moins de 400 millions de francs.

Le premier vendredi de chaque mois, le Receiver règle en plus les pensions des retraités, environ : 150.000 livres. Au total, 150 millions de francs chaque année.

Il ne lui reste plus pour l'ensemble, l'étendue et la variété des frais dont j'ai donné un aperçu plus haut, qu'une marge d'une cinquantaine de millions.

Dans cette marge, faut-il encore qu'il réserve l'imprévu, cet imprévu que les criminels inscrivent en chiffres de sang sur le livre de comptes du Receiver dans la colonne « *Prix du Crime* », et qui l'a obligé certaines années rouges à contracter des emprunts.

*

**

— C'est en 1927 que j'ai manqué être mis en faillite, me confia un jour sir John Moylan, cependant qu'un secrétaire achevait de lui faire signer une liasse de chèques.

» Il y eut d'abord la femme coupée en morceaux de Charing Cross, puis l'assassinat de Gutteridge. Cette dernière affaire me fit battre un record de dépenses dont je ne m'enorgueillis pas, en vidant mes réserves déjà entamées par la moyenne des 23 crimes qui est le lot ordinaire d'un exercice annuel de la Metropolitan Police, de mars à mars.

» En ai-je signé des chèques et des chèques durant ces mois de vaines recherches, sans même avoir la certitude qu'ils serviraient à payer l'achat d'une corde... »

Le Receiver s'interrompt. Il tendit au secrétaire les chèques qu'il avait endossés, puis il sortit d'un tiroir un carnet dont la couleur me frappa. Sir John Moylan surprit mon regard.

— Ce rouge vous étonne ? N'y voyez pas la valeur d'un symbole, encore qu'il serait justifié. Non,

ce n'est que le hasard. Chaque année, la couleur des couvertures change, selon une gamme invariable : bleu, orange, vert, jaune, violet, marron, rouge. Mais le hasard fait souvent bien les choses : c'est sur les talons des chéquiers rouges de 1927 que l'on peut retrouver, en guise d'aide-mémoire, les détails de l'affaire Gutteridge. Ce sera sur les chéquiers rouges de 1934 que l'on lira ceux du crime de Brighton.

Les chèques signés et détachés, le secrétaire s'en fut. L'image qu'il avait lui-même formulée rendit sir John Moylan songeur. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'il se reprit à parler...

— Un crime a été commis... De Scotland Yard, l'alerte a gagné toute la Metropolitan Police, en passant par Scotland House. Mon rôle, pour tout passif qu'il soit, n'en est pas moins délicat : je dois prendre toutes mesures pour que jamais la question financière ne vienne freiner les besoins de l'enquête qui commence. Une longue expérience m'a appris toute la précarité des prévisions.

» Les frais ont l'air anodin tout d'abord : quelques bidons d'essence supplémentaires, quelques excédents de communications téléphoniques, quelques notes d'hôtel et de restaurant.

» Mais pour peu que l'affaire traîne, que les jours s'ajoutent aux semaines et les semaines aux mois, on s'aperçoit en récapitulant que la moyenne de la note a été de 15.000 francs par jour. Les bidons sont devenus des citernes, les minutes de communications en s'accumulant forment un siècle. Il a fallu renouveler le stock des laboratoires : plaques et papiers photographiques, produits chimiques, poudres à empreintes digitales. Un homme est parti en avion pour Vienne, compulser les sommiers du Bureau International, un autre suit une piste en Australie. Ce n'est plus le prix d'une chambre, ce sont les frais d'un palace qu'il faut supporter.

» Grâce au détail et à la diversité des sommes que je paye, peut-être suis-je le seul, — car les détectives sont cantonnés dans leur sphère spéciale, — à pouvoir rendre un compte exact de l'ampleur des investigations criminelles, des vastes proportions que peut prendre une enquête, de l'accumulation patiente et passée au crible des informations, d'une grande alerte de Scotland Yard, en un mot. C'est ainsi que m'est venue l'idée, en revoyant les dépenses de l'affaire Gutteridge qui avaient dé-

passé 15.000 livres, soit plus de deux millions de francs à l'époque, d'en dresser l'historique.

» Si cela vous intéresse... »

Et sir John Moylan alla ouvrir un dossier dans une des bibliothèques.

— ...Voici le cahier sur lequel je l'ai consigné, de même qu'un peintre raccorde une fresque faite de plusieurs tableaux.

Je le remerciai et emportai le cahier.

IX

LA GRANDE ALERTE

Toute affaire importante, tout crime de quelque retentissement met en branle les différents services de Scotland Yard. Mais il en est bien peu qui nécessitent, par leur difficulté, par l'impunité prolongée du coupable, une mise en œuvre de tous les moyens, jusqu'aux plus inattendus, aux plus infimes comme aux plus coûteux. Alors se déclenche, pour un immense organisme, une véritable mobilisation générale, l'alerte sur tout un empire. Et dans son développement on peut suivre pas à pas le travail de l'une des plus célèbres polices du monde.

C'est pourquoi je veux donner ici le complet historique de la dernière grande alerte de Scotland

Yard, provoquée par l'assassinat du constable Gutteridge.

Un constable assassiné! Il faut connaître le respect profond, l'étrange tendresse joviale dont le peuple anglais entoure ses gardiens, la solennelle reconnaissance qu'il voue à ses policemen pour comprendre l'émotion que souleva ce crime. Elle retentit au cœur de chaque citoyen et chaque citoyen se sentit devenir un auxiliaire bénévole et ardent.

D'autre part, ceux qui cherchaient le coupable étaient du même corps que la victime. Ils se trouvaient atteints dans leurs rangs, touchés, mordus dans leur chair. En toute circonstance, la police britannique est tenace, conformément à ses traditions et au tempérament national. Cette fois, elle fut acharnée, implacable. Cette fureur contenue, cette question de sang outragé, jointes au concours d'une population où les informateurs se levaient par centaines, donna un caractère particulièrement dramatique à cette chasse vengeresse.

Voici, tel que l'a rédigé sir John Moylan, Receiver de Scotland Yard, le compte rendu de cette grande alerte. J'ai tenu, en publiant ce document

unique, à respecter l'exactitude des termes et jusqu'aux répétitions de mots.

Puis-je avoir réussi à restituer son austère grandeur et sa probité.

**

Gutteridge était police constable d'un petit village du comté d'Essex. Patrouillant dans la nuit du 26 au 27 septembre 1927, son parcours s'était croisé à 3 h. 30 du matin avec celui d'un autre constable. A 6 heures, son cadavre fut trouvé au même endroit, gisant au bord de la route.

Les premiers pas de l'enquête furent faits par la police locale. On constata que le mort avait reçu deux balles dans la tête, tirées à bout portant et qu'après qu'il se fût écroulé, on avait encore tiré dans chacun de ses yeux.

Il n'y avait aucune trace de lutte. Son sifflet pendait à son ceinturon, sa main était crispée sur son crayon et son *note-book* était tombé sur le sol. Une des balles ayant traversé le crâne, de part en part, fut trouvée enfouie dans la terre où elle avait pénétré. Une autre qui avait transpercé sa

joue était restée prise dans sa tunique et tomba quand on souleva le corps.

Ces balles prouvaient le meurtre, mais rien n'indiquait comment et pourquoi Gutteridge avait été tué, sauf qu'il s'était apparemment servi de son sifflet pour arrêter une voiture et qu'il s'était disposé à dresser un procès-verbal.

Le chef constable du comté d'Essex décida sur-le-champ de demander l'assistance de Scotland Yard. Le besoin de cette aide se faisait sentir plus qu'à l'ordinaire, car le crime avait été commis non loin de la limite du domaine de la Metropolitan Police et il semblait certain que le ou les meurtriers étaient venus de Londres ou s'y rendaient.

Le Commissioner répondit à la demande qui lui était faite par téléphone par l'envoi immédiat en auto du chef inspecteur Berrett et d'un sergent détective du bureau central du C.I.D. Les deux hommes commencèrent donc le même matin leurs investigations, en coopération avec les détectives du comté d'Essex.

Ils procédèrent à l'examen méthodique et habituel du lieu du crime et de la position du cadavre et firent prendre toute une série de mensurations et de photographies. S'il ne fut pas possible de

relever des marques de pneu déchiffrables sur le macadam de la route, on put établir cependant qu'une automobile s'était heurtée à un talus de gazon et avait éraflé une borne.

Pendant les recherches, le chef inspecteur Berrett fut informé par un message spécial du C.I.D. que la voiture d'un docteur avait été volée la nuit précédente dans le village de Billericay, distant d'une douzaine de miles. Une première hypothèse fut aussitôt envisagée : celui — ou ceux — qui avait volé l'auto recevait une sommation de la part du constable, s'arrêtait au coup de sifflet de crainte qu'il n'y eut un autre policeman un peu plus loin, tuait.

Mais les voleurs d'auto ne recourent pas habituellement à un geste aussi déterminé pour éviter une arrestation. Berrett décida donc de n'établir une corrélation définitive entre l'auto volée et l'assassinat qu'après avoir pu en établir la preuve formelle. En attendant, une série d'enquêtes devaient être menées de front, faisant abstraction de cette hypothèse provisoire.

La vie privée de Gutteridge, ses qualités, ses faiblesses, ses rapports avec ses proches, ses relations amicales ou inamicales, rien ne devait être

laissé dans l'ombre. Mais cela obligeait les détectives à se frayer un chemin difficile à travers le dédale des commérages de l'endroit.

D'autres enquêtes locales furent menées simultanément à propos de toute personne ayant acheté récemment des armes à feu, ou bien sur les allées et venues d'individus suspects qu'on avait vus rôder dans la région.

Ainsi un temps considérable fut perdu à suivre la trace dans le voisinage d'un ancien bagnard qui aurait avoué ne pas être étranger à l'assassinat, s'il fallait en croire un dénonciateur. En même temps qu'on établissait son innocence, on s'aperçut qu'on le recherchait pour un autre méfait, pour lequel il fut condamné à trois ans de travaux forcés.

Tandis que les détectives continuaient leurs recherches, tard, le premier soir, un message téléphonique parvint à Romford, où se tient le quartier général de la police du comté d'Essex : le chef constable du comté de Hampshire annonçait qu'un homme venait de s'accuser du crime et était détenu à la Police-Station de Basingstocke. Comme sa confession présentait quelque vraisemblance, le chef inspecteur Berrett partit immédia-

tement en auto pour l'interroger, réussissant l'exploit de parcourir dans la nuit soixante kilomètres à travers un brouillard à couper au couteau. Lorsqu'il arriva à 5 heures du matin, Berrett fut obligé de ramener à Romford le prisonnier qui refusait de donner ailleurs que sur place un compte rendu de ses actes.

On devait rapidement convaincre d'imposture l'homme de Basingstocke, et reconnaître en lui un épileptique qui s'était déjà accusé de meurtre dans une autre affaire.

De Romford à Scotland Yard, ce fut un échange continu de communications. Un gamin avait trouvé un revolver sur un banc de sable formé par la Tamise à Hammersmith, puis, non loin de là, dans un terrain vague, une boîte de cartouches en fer-blanc. Le C.I.D. requit un expert armurier qui fut en mesure de certifier qu'il n'y avait aucune connexion entre ces deux trouvailles. De plus, le revolver n'avait pu tirer les balles trouvées sur le lieu du crime : leur calibre était différent. Restait la boîte de cartouches qui portait une empreinte digitale très nette. Pour l'identifier, on commença par prendre celles de toutes les personnes qui l'avaient manipulée

avant qu'elle ne parvînt au bureau des Empreintes digitales. Comme elle n'avait été faite par aucun d'entre eux, on se mit en devoir de la comparer alors avec les empreintes d'environ 20.000 voleurs d'autos, cambrioleurs ou auteurs de vol avec effraction. Cette recherche s'interrompit d'elle-même lorsqu'il fut établi que la boîte avait été vue par un témoin digne de foi au lieu même où on l'avait trouvée, plusieurs jours avant le crime.

Concurremment on eut recours aux ressources des archives du Criminal Record Office en utilisant la méthode *a priori* qui consiste à essayer de découvrir l'auteur d'un crime parmi les malfaiteurs en liberté ayant accompli antérieurement des exploits analogues. Le *curriculum vitæ* de tous ces suspects fut examiné et il fallut s'enquérir de l'endroit où ils se trouvaient dans la nuit du 27 septembre.

Malgré la complexité de ces procédures, la méthode *a priori* offre au moins cet avantage de différencier une enquête policière de la recherche d'une aiguille dans une botte de foin.

Tout ex-convict est tenu non seulement d'avertir la Police-Station la plus proche de son domi-

cile, de ses changements d'adresse, mais encore de lui signaler tous ses déplacements.

On découvrit que l'un de ces ex-convicts n'avait pas observé ce règlement et, au domicile qu'il avait déserté, on trouva toute une collection de journaux relatant le crime. Le C.I.D. fit une enquête spéciale à son sujet. La *Police Gazette* publia sa photographie qui fut également communiquée à la presse quotidienne, accompagnée de la célèbre formule anglaise :

La police désire interviewer M. Untel.

L'ex-convict se présenta de lui-même à Scotland Yard et il résulta de l'« échange de vues » qu'il fut lavé de tout soupçon.

Tout ceci n'était que brouille. En pratiquant l'autopsie du cadavre, le médecin légiste trouvait dans la tête la balle qui avait été tirée à travers le second œil, cependant que l'assistant commissioner C., Mr. Norman Kendall, qui assistait à l'opération, observait des marques de poudre noire sur le visage du constable assassiné. Il put établir, grâce au grain de ces marques, que la cartouche utilisée provenait d'un modèle depuis longtemps inusité.

C'était le premier indice sérieux. Une série d'autres, aussi importants, fut révélée par la découverte de l'auto volée la nuit du crime au docteur de Billericay.

Le chef constable de Romford avait été informé du vol de la voiture presque aussitôt et il en avait transmis simultanément une description détaillée à toutes les Police-Stations du comté d'Essex et de Londres. Dans la soirée, l'attention d'un policeman de Brixton fut attirée par une auto qui stationnait phares éteints dans une allée. Il la conduisit à la Police-Station où l'inspecteur de service vit qu'elle correspondait au signalement transmis. Il fit procéder aussitôt à une enquête de porte en porte, qui ne donna aucun résultat, les habitants, les voisins immédiats de l'allée n'ayant rien relevé d'insolite.

Mais une fouille pratiquée à l'intérieur de la voiture aboutit à la trouvaille, sous l'un des sièges, d'une douille vide, et une minutieuse inspection donna lieu à de nombreuses observations. Des taches foncées maculaient un garde-boue. On le démontra et on l'envoya à l'expert chimiste qui vérifia que c'étaient bien des taches de sang. Sur les deux roues gauches on recueillit de la terre

qu'on compara avec celle du talus du lieu du crime et l'on établit leur identité.

Le chef inspecteur Battley, chef du bureau des empreintes de Scotland Yard, releva des empreintes de doigts sur le volant. On photographia et on développa ces marques, mais sans résultat. Battley se mit alors en quête de toutes les marques de doigts qu'il put relever sur les portes du garage de Billericay où l'auto avait été volée, mais ce fut aussi en pure perte.

Il y eut cette nuit une grande conférence à Scotland Yard, sous la présidence de Norman Kendall, l'assistant commissioner C. Le chef inspecteur Berrett exposa son point de vue qui finit par être approuvé à l'unanimité. La corrélation entre le vol de l'automobile du docteur et l'assassinat du constable Gutteridge devenait évidente. Kendall convoqua au bureau de la presse les représentants des journaux et leur communiqua les photographies prises sous divers angles, de la voiture, ainsi qu'une nomenclature des accessoires dérobés par le ou les voleurs, y compris la trousse de l'assistant du docteur. Pendant ce temps, Berrett retournait à Romford avec une escouade de détectives et, aidé par la police locale, il entreprit

de passer Billericay et son voisinage au peigne fin. Il lui fallait, de toute nécessité, obtenir des renseignements qui pourraient jeter quelque lumière sur le vol de l'auto. Chaque maison, chaque boutique du village furent visitées, toutes les dépositions enregistrées. Un nombre surprenant d'habitants avait remarqué des individus suspects le 26 septembre au soir. On choisit ceux dont les témoignages semblaient concorder et on les amena en voiture à Scotland Yard, pour regarder les photographies des albums du Criminal Record Office. Mais aucune identification ne put être opérée.

Par contre, le « peignage » de Billericay rapporta quelques informations décisives au sujet du vol proprement dit. Un voisin du docteur avait entendu mettre la voiture en marche vers 2 h. 1/2 du matin, et, de sa fenêtre, il l'avait vue s'engager dans un chemin de traverse. Ceci donnait une indication du parcours suivi, mais il restait ensuite à établir l'heure approximative à laquelle le crime pouvait avoir été commis. Pour y arriver, on amena l'auto au lieu du crime, et de là on la conduisit à Brixton par des routes dont le kilométrage correspondait à celui qu'avait enregistré

le compteur (le docteur avait été à même de se souvenir du chiffre indiqué avant le vol).

Les détectives du C.I.D. se mirent à la tâche et visitèrent les six cents maisons disséminées sur ce parcours. Il se trouva, en fin de compte, une quinzaine d'habitants de fermes ou de villas qui avaient vu ou entendu une auto passant à vive allure, au petit jour, le 27 septembre. Leurs déclarations permirent aux détectives de tracer tous les détours suivis par le chauffeur de la voiture, apparemment pour éviter d'être remarqué par la police sur les grandes routes.

Lorsque cette reconstitution du parcours fut acquise au prix d'un labeur acharné, on s'aperçut que, d'après les témoignages recueillis, il était impossible d'établir le moindre signalement du ou des occupants de la voiture.

La publicité donnée volontairement par Scotland Yard à cette affaire, et les appels lancés par la voie de la presse aux informateurs bénévoles que l'on assurait du plus grand secret, firent déferler un flot de lettres, provenant de toutes les couches de la société et de toutes les parties du monde. Quelques-unes contenaient des sugges-

tions que l'on essaya de mettre en pratique, mais, en dépit de tous les efforts, l'enquête s'enlisa.

Et lorsque, à la fin de novembre, deux mois après la découverte du cadavre du constable Gutteridge, le jury d'enquête se réunit sous la présidence du coroner, il ne put que rendre un verdict de : « *Meurtre accompli par une ou plusieurs personnes inconnues.* »

Tout ce qui avait pu être établi par la police se résumait à un ensemble de faits prouvant que le crime avait été commis par le ou les voleurs de l'auto du docteur de Billericay, en possession de cartouches d'un modèle suranné.

*
**

Mais le chef inspecteur Berrett restait chargé de l'affaire. Son expérience des voleurs d'auto, ainsi que les renseignements qu'il avait pu se procurer, grâce aux archivistes du Criminal Record Office, l'aiguillèrent sur une piste personnelle. Il soupçonna un bandit nommé Frédéric Guy Browne d'avoir eu une part dans ce crime. Il étayait ses soupçons, non seulement sur les mauvais antécédents de Browne, mais surtout sur la

manière dont l'auto volée avait été conduite à travers des chemins étroits et ravinés, à toute allure, et en pleine nuit. Seul un homme connaissant la région pouvait avoir accompli cette randonnée : or, Browne avait tenu un garage dans les environs.

Scotland Yard n'avait pu jusqu'alors retrouver la trace de ce Browne, mais avec l'imprudence qui caractérise les criminels, il devait attirer de son propre fait l'attention de la police.

Un jour de la mi-novembre, fort loin du lieu du crime, dans les rues de Sheffield, une camionnette se jeta contre un mur, en voulant éviter une collision avec une auto qui roulait à une vitesse inconsidérée. Le conducteur de la camionnette en releva le numéro et avertit le premier policeman qu'il rencontra sur sa route. Une alerte s'ensuivit et, à un croisement, la police des routes fit stopper la voiture signalée et dressa contravention à son conducteur. La contravention fut envoyée à la Metropolitan Police, qui constata que l'adresse portée sur la licence qu'avait exhibée le conducteur était fausse. L'affaire n'en resta pas là. Après une enquête laborieuse faite par Berrett auprès de la police de Sheffield, laquelle eut à

établir le *curriculum vitæ* et les transformations subies par trois autos, on ne tarda pas à découvrir que le conducteur recherché était justement Frédéric Guy Browne. Grâce aux déclarations d'un informateur bienveillant, on établit en plus que Browne avait vendu à Sheffield une auto volée dans une maison particulière à Tooting, et qu'il tenait un garage à Battersea.

En même temps, à la fin de décembre, une lettre parvenait de Sheffield à Scotland Yard. Son auteur s'offrait à donner des renseignements sur des agressions récentes commises dans des gares et terminait sa missive en prédisant que si la police mettait la main sur les deux auteurs des agressions, il y avait mille chances à parier contre une, pour qu'elle tînt aussi les assassins de Gutteridge.

Le chef inspecteur Berrett repartit enquêter à Sheffield et se mit en rapport avec l'auteur de la lettre. C'était le même informateur bienveillant qui avait permis à la police de Sheffield d'identifier Browne.

Cet homme avait connu Browne en prison à Dartmoor, mais il s'occupait maintenant à Sheffield d'une affaire qui marchait régulièrement et

c'était autant le désir de se débarrasser de l'amitié compromettante d'un individu dangereux que l'envie de toucher une prime de 2.000 livres promise par l'hebdomadaire *News of the World*, qui l'avait conduit à se mettre en rapport avec Scotland Yard.

Le garage de Battersea que tenait Browne dépendait de la division « L » de la Metropolitan Police. Ses détectives reçurent mission de le rechercher pour le vol de Tooting. Ils apprirent que le bandit était parti pour quelques jours à Dartmoor, rencontrer un convict à sa sortie de prison.

Sur les directives de leur surintendant, les détectives de la division « L » décidèrent de le surprendre en se dissimulant dans le bureau du garage au moment de son retour. Ces précautions spéciales étaient nécessitées par la connaissance que l'on avait de sa réputation de criminel dangereux, porteur d'armes à feu.

Browne rentra son auto dans la cour du garage le 20 janvier 1928 à 19 h. 30 et, sans rien soupçonner, entra dans son bureau. Quatre détectives s'agrippèrent à lui, lui immobilisant bras et jambes : il fut ainsi empêché de se servir du revolver qu'il portait sur lui.

— J'en aurais descendu cinq d'entre vous, puis je me serais fait sauter avec la dernière balle, déclara-t-il avec regret.

En fouillant son auto, on y trouva un revolver Webley entièrement chargé. La perquisition qui suivit dans le garage permit à la police de découvrir un certain nombre d'instruments chirurgicaux.

Browne fut conduit à la Police-Station de Tooting où il fut formellement accusé du vol d'une auto dans la même localité et incarcéré.

Mais le Criminal Investigation Department fut aussitôt informé de son arrestation et, la même nuit, le chef inspecteur Berrett se rendit dans sa cellule.

Après lui avoir donné l'avertissement rituel, Berrett lui demanda de rendre compte de son emploi du temps, pendant la nuit du 26 au 27 septembre. Browne refusa d'abord de faire une déclaration qui « *pourrait servir de témoignage contre lui* », puis il se ravisa et rédigea une attestation où il niait toute participation au meurtre.

La nuit en question, expliquait-il, il se trouvait dans sa maison à Londres, en compagnie de sa femme. Puis, il se répandait en explications sur

la manière dont il avait acquis le revolver chargé trouvé dans la voiture, ainsi que les instruments chirurgicaux...

Cette déclaration, loin d'éteindre les soupçons de Berrett, leur donna un aliment nouveau. De suspect, il restait à faire passer Browne coupable, et pour cela il fallait des preuves. Sa mise en liberté pouvait être fatale. Mais grâce à son larcin de Tooting, il avait donné barre à la police sur lui et il fut maintenu à la Police-Station.

Pendant ce temps, on était allé chercher le docteur de Billericay qui reconnut les instruments comme se trouvant dans l'auto au moment du vol et étant sa propriété.

Aussitôt après, le chef inspecteur Berrett reparut une nouvelle fois pour Sheffield. Il se rendit chez l'informateur bénévole qu'il persuada de se rendre avec lui à Scotland Yard. Le lendemain, l'homme fit une longue déclaration dans un bureau du C.I.D., dans laquelle il reconnaissait s'être associé en octobre avec Browne et un employé du garage de Browne, surnommé « Pat ». Des conversations qu'il échangea avec eux, il avait acquis la conviction qu'ils étaient les meurtriers de Gutteridge.

D'après une photographie du Criminal Record Office, l'informateur fut en mesure d'identifier en « Pat » un ex-convict nommé Kennedy.

On essaya alors de retrouver la piste de Kennedy, grâce aux registres des maisons meublées, et on le traça jusqu'à Wandsworth. Mais l'oiseau avait quitté le nid. Pourtant, avec l'aide de la propriétaire, d'un chauffeur de taxi, et d'employés du chemin de fer, on retrouva sa trace jusqu'à Liverpool. Là, le chef inspecteur Berrett, aidé par les détectives de Liverpool, le prit en filature. Comme on craignait qu'il ne tuât quelque passant dans une résistance acharnée, on attendit qu'il sortît de nuit de la maison où il se cachait, pour l'arrêter. Dès qu'il aperçut les détectives, Kennedy essaya de s'enfuir, mais il trouva sur son passage le sergent Mattinson. L'ex-convict sortit immédiatement un revolver qu'il appuya sur les côtes du sergent et pressa la gâchette. Par bonheur, il avait oublié d'abaisser le cran d'arrêt. Kennedy fut aussitôt maîtrisé et, sous la surveillance de Berrett, transféré en compagnie de sa femme, de Liverpool à Londres, à Scotland Yard.

Dans son bureau, après l'avertissement rituel,

Berrett lui demanda l'emploi de son temps dans la nuit du 26 au 27 septembre. Kennedy demanda d'abord à consulter sa femme qui lui conseilla de dire la vérité. Il dicta ensuite une très longue déclaration où il reconnaissait que lui et Browne avaient volé l'auto du docteur à Billericay et avaient été sifflés par le constable Gutteridge. Mais il assura que sa participation au meurtre de celui-ci était nulle et qu'il n'avait été qu'un complice involontaire.

« Tous les coups de feu, exposait-il, avaient été tirés par Browne. Lui, Kennedy, avait seulement rechargé le revolver quand ils étaient repartis. »

Les détails de cette déposition furent l'objet d'une enquête serrée et Berrett s'acharna à la vérifier scrupuleusement. Ainsi, Kennedy racontait comment Browne et lui-même avaient d'abord tenté de voler une auto dans le garage d'une autre maison, mais qu'ils avaient été obligés d'y renoncer, les aboiements d'un chien menaçant de donner l'alarme. Quand le chef inspecteur visita la maison en question, aucun chien ne s'y trouvait, mais il découvrit qu'un chien errant avait l'habitude de venir chaque nuit fouiller dans une

boîte à ordures près du garage et que c'était lui qui avait aboyé.

Browne et Kennedy ne furent d'abord inculpés que du vol de l'auto de Tooting, et cette inculpation justifia la prolongation de leur incarcération. Mais dès que le faisceau de preuves rassemblées parut suffisant, on substitua à cette anodine inculpation, celle du meurtre.

Au cours de cette première procédure, l'avocat de Kennedy assura, suivant en cela les instructions de l'ex-convict, que la déclaration qu'il avait écrite à Scotland Yard lui avait été extorquée par des menaces et que, jusqu'à ce qu'il l'eût signée, on l'avait pratiquement laissé mourir de faim, de soif et de sommeil.

En réalité, Kennedy avait eu tout ce qu'il pouvait désirer en fait de nourriture, de boisson et de repos et il le reconnut plus tard au procès, devant les assises, lorsqu'il refusa de descendre à la barre des témoins, assurant que dans sa déclaration sa défense était pleinement et parfaitement incluse.

Les aveux de Kennedy ne pouvaient servir de preuve contre Browne dont le rôle dans le crime restait à établir. Ce fut, d'une part, la douille

trouvée dans l'auto du docteur; d'autre part, le revolver Wesley trouvé dans l'auto de Browne au moment de son arrestation, qui permirent d'établir d'une façon certaine la preuve de sa culpabilité. L'un et l'autre furent soumis aux experts armuriers du War Office qui purent, grâce à un examen microscopique approfondi, reconnaître que la douille vide avait été employée par le revolver Webley, et seulement par lui.

Les experts du War Office attestèrent que les cartouches trouvées dans le revolver appartenaient à des modèles I et III qui n'étaient plus fabriqués depuis trente ans. L'une des cartouches du modèle I était chargée de cordite et l'autre de poudre noire.

Les deux balles trouvées sur le lieu du crime étaient toutes deux du modèle I et l'une avait été projetée par une décharge de cordite et l'autre par une décharge de poudre noire. Le grain de criblage remarqué sur le visage du constable Gutteridge par l'assistant commissioner C., Norman Kendall, ne pouvait avoir été fait que par la poudre noire ou la cordite.

La preuve par la douille et le revolver était le résultat d'une nouvelle découverte que l'on peut

apparenter à celle des empreintes digitales, appliquée aux revolvers. En effet, on peut reconnaître maintenant que chaque fois qu'un coup de revolver est tiré, la surface de la culasse contre laquelle la cartouche s'applique s'imprime sur le fond de la cartouche et détermine une empreinte qui est différente pour chaque culasse. En voici la raison : dans la fabrication des revolvers, la finition de la culasse se fait à la main et avec une lime. Or, il n'y a pas deux ouvriers et deux limes qui puissent laisser des marques absolument identiques. Quand, par conséquent, les marques d'une culasse et d'une douille sont photographiées, agrandies et examinées au microscope, il est impossible de se tromper sur leurs caractéristiques individuelles ou sur leur similitude. Dans le cas du revolver de Browne, la culasse portait des marques distinctives extrêmement particulières, car l'ex-convict y avait pratiqué des échancrures en se servant d'une tige à nettoyer. Ces échancrures et les autres marques de la culasse se trouvaient fidèlement reproduites sur le fond de la douille.

La défense n'osa pas demander une contre-expertise. Le juge et les jurés acceptèrent le té-

moignage des experts du War Office comme une preuve indiscutable.

C'était la possession de ce revolver et la découverte dans l'auto du docteur de la douille s'y adaptant qui servit de base à l'instruction contre Browne et rendit vaines toutes ses tentatives pour expliquer comment il était entré en possession des instruments chirurgicaux et pour établir un alibi, faisant jurer à sa femme qu'il était à la maison la nuit du crime. Quant à la base de l'accusation contre Kennedy, elle reposait entièrement sur ce qu'il avait admis dans la déclaration faite par lui à Scotland Yard après son arrestation à Liverpool. Le verdict fut impitoyable pour les deux hommes.

Ils furent condamnés à être pendus.

Dans un des attendus du rejet des pourvois de Browne et Kennedy, le lord chief justice de la Cour d'appel criminelle déclara que : « leur culpabilité sautait aux yeux ».

Le 31 mai 1928, Browne et Kennedy furent exécutés. L'assassinat du constable Gutteridge était vengé. L'enquête avait coûté deux millions de francs mais le peuple anglais ne les regrettait pas.

LE TÉMOIN DU ROI

Le sergent Goddard avait fini sa déposition. Son casque posé sur la tablette du box des témoins, il se tenait debout, revêtu de l'uniforme bleu dont trois chevrons éclairaient la manche gauche. Il attendait dans une attitude respectueuse que le juge l'eût autorisé à s'en aller.

Celui-ci le dévisageait avec une sympathie manifeste :

— Sergent Goddard, lui dit-il, voilà plusieurs fois que j'attends l'occasion de vous témoigner la satisfaction des juges. Elle se présente aujourd'hui où, grâce à votre habileté, à votre ténacité, la loi est à même de sévir contre plusieurs indésirables

individus qui tentent de susciter la débauche dans notre cité.

Goddard salua, sans que son visage, haut en couleur, barré d'une fine moustache rousse, eût semblé ému par la force du compliment. Ce n'était pas le premier qu'il recevait, ni de ses chefs directs, ni même du Commissioner.

Depuis plus de dix années il était attaché à la Police-Station de Vine-Street, quartier général de la division C qui englobait tout le West-End, notamment Soho. C'est le quartier des théâtres et de la vie de nuit et, depuis la fin de la guerre une loi célèbre avait interdit la vente des alcools et des boissons alcoolisés après 11 heures du soir. Cet « act » avait fait éclore comme des termitières des clubs de nuit, car toute loi est destinée à être tournée et, si l'on était membre d'un club, on pouvait s'y faire délivrer des boissons de toutes sortes jusqu'à minuit et demi. Au surplus, on était entre soi et, à condition d'y mettre le prix, on pouvait avoir à boire beaucoup plus tard.

Peu à peu, la vogue de ces établissements s'accrut à un tel point que les dirigeants acceptèrent qu'au lieu d'en être membre on pût y être introduit en qualité d'invité. Naturellement, un mini-

mum de précautions devait être pris et il fallait montrer patte blanche et avoir le mot de passe pour que le portier, — le plus souvent un policeman en retraite, — vous laissât pénétrer. On descendait un escalier, et dans de grandes caves aménagées en dancing, des entraîneuses attachées au club aidaient les membres et les invités à vider le plus grand nombre de bouteilles possible. Souvent même, on passait des paquets de cocaïne sous les nappes, cependant que les jazz venus d'Amérique essayaient, par leurs accords surprenants et la force sauvage de leur rythme, d'achever la soirée en bacchanale effrénée.

Le sergent Goddard, à la tête d'une section spéciale de la division C, fut chargé du contrôle de ces clubs et sa tâche ne sembla pas, de prime abord, aisée. Il ne pouvait procéder à des rafles qu'à coup sûr, mais il avait su s'entourer d'un tel réseau d'informateurs qu'il ne se trompait jamais lorsqu'il prévenait ses chefs de l'urgence d'une opération à organiser.

Le surintendant Morton avait en Goddard une confiance absolue et l'appelait souvent affectueusement : *le roi des clubs de nuit*. Il rendait ainsi hommage à la puissance réelle de Goddard

sur le West-End et tournait en dérision le titre de « *reine des clubs de nuit* » dont une femme se parait depuis quelque temps.

**

10 Juillet.

SURINTENDANT MORTON,
DIVISION C,
VINE STREET.

Mon surintendant,

La « *reine* » se moque de la police. Je vais vous mettre au courant de l'activité de Mrs. Meyrick. D'abord, elle dirige un club personnellement : le 43 qui, vous devez le savoir, se tient Gerrard Street. Ensuite, son beau-fils dirige le club des Oncles. Enfin, elle a des parts d'intérêt dans le Victor's Club. Dans tous ces endroits, on boit en dehors des heures légales, on y vend des drogues et il suffit de payer 10 shillings ou une livre pour y être introduit. Vous pouvez faire une descente n'importe quel jour et vous serez édifié.

Je n'ose pas signer à cause des représailles.

22 Juillet.

SURINTENDANT MORTON,
DIVISION C,
VINE STREET.

Mon surintendant,

Suite à ma lettre du 10 juillet, les ordres que vous avez donnés pour faire mettre en surveillance les clubs que je vous ai signalés ont été transmis à la « *reine* ». C'est ce qui explique que vous n'avez trouvé que de la limonade dans les verres l'autre soir.

Je peux vous dire que c'est le sergent Goddard qui vous trahit. Sans signature et pour cause.

17 Octobre.

SURINTENDANT MORTON,
DIVISION C,
VINE STREET.

Mon surintendant,

Est-ce que vous vous faites vieux ou est-ce que la « *reine* » vous arrose par l'entremise de Goddard? Vous ne vous apercevez donc pas que tous les clubs sont l'objet de rafles, leurs dirigeants punis de prison ou d'amendes, sauf ceux ou

Mrs. Meyrick, ses filles et son gendre ont des intérêts. Et ça fait des années que ça dure. Si vous ne réagissez pas, je m'en vais informer le C. I. D.

Toujours le même.

8 Décembre.

LE CHEF CONSTABLE DU C.I.D.,
NEW SCOTLAND YARD.

Mon cher Wensley,

J'ai reçu les mêmes lettres anonymes que vous et je dois vous informer que jamais rien ne m'a permis de suspecter la parfaite correction du service du sergent Goddard. Il est sous mes ordres depuis plusieurs années. Grâce à lui, de nombreux clubs de nuit ont été fermés, qui se livraient non seulement à la vente illicite de boissons alcoolisées, mais aussi au trafic des drogues et à la prostitution de jeunes filles mineures. J'ai montré ces lettres au sergent qui m'a donné sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais favorisé aucun club ou groupe de clubs.

Bien à vous.

SURINTENDANT MORTON.

*
**

Onze heures du soir. C'est la sortie des théâtres dans Shafestbury Avenue. Rares sont les spectateurs qui se décident à rentrer immédiatement chez eux. A la porte des clubs, c'est une ruée d'hommes en habit, de femmes en manteaux de fourrure recouvrant leurs robes du soir.

Les portiers du « 43 » ont fort à faire pour reconnaître les membres ou diriger vers le secrétariat les invités. Une jeune femme fait signe à l'un d'eux; elle est une des plus fidèles habituées et, ce soir, c'est un homme inconnu qui l'accompagne. Qui soupçonnerait dans ce vieillard, qu'elle n'a aucune peine à faire agréer comme invité, le détective Pocock du Département des Investigations criminelles, chargé de mission spéciale par le chef constable Wensley? Il a passé un quart d'heure dans la loge d'un acteur de ses amis et son simple mais subtil maquillage, perruque blanche et lunettes cerclées d'or, suffira à ne pas le faire reconnaître par les portiers, tous anciens officiers de police révoqués ou démissionnaires.

Au bas de l'escalier, il est reçu par Mrs. Mey-

rick en personne. La reine des clubs de nuit est une femme assez grande et forte. Bien qu'elle soit admirablement habillée, elle n'essaye pas de dissimuler sous des fards violents une appétissante cinquantaine et c'est cela qui ajoute à son charme et fait paraître encore plus jeunes ses deux filles qui se tiennent à côté d'elle. On a vraiment plus l'impression d'être reçu dans une maison amie que dans une boîte où tout est mis en œuvre pour vous exploiter.

Le détective Pocock resta au Club 43 jusqu'à 6 heures du matin; pour ne pas attirer les soupçons, il but autant que les autres, c'est-à-dire beaucoup et autre chose que de la limonade.

Peut-être eut-il quelques paroles imprudentes ou bien sa perruque subit-elle des avatars mais lorsqu'il revint le lendemain, on ne le laissa pas pénétrer aussi facilement. Il dut d'abord se faire inscrire comme membre et payer une somme de cinq livres sterling. De plus, malgré ces formalités, on se refusa à lui servir autre chose que du café ou de l'eau gazeuse. Il revint encore le surlendemain et ne put même pas franchir la porte d'entrée. On lui déclara sans sourire que son admission n'était pas faite dans les règles et qu'on

lui avait renvoyé la redevance qu'il avait payée.

Pendant ce temps, le surintendant Morton transmettait au C. I. D. un rapport du sergent Goddard constatant que rien de répréhensible ne pouvait être relevé, soit dans l'organisation, soit dans la tenue du club 43.

Le chef constable Wensley ne trouva pas la plaisanterie de son goût. Morton fut convoqué à Scotland Yard. On le mit au courant des rapports du détective Pocock et il fut convenu d'entreprendre dans le plus grand secret et sans que le sergent Goddard pût en être averti, une opération contre tous les clubs de nuit.

Ce fut une belle soirée pour la police. Plus de trois cents personnes furent arrêtées dont Mrs. Meyrick, ses filles et son gendre et, pour la première fois, ce ne fut pas le sergent Goddard qui vint témoigner contre les inculpés.

Mais cela ne suffisait pas à Wensley. A son point de vue, le principal coupable avait échappé et il se jura de ne point connaître de repos avant d'avoir réussi à confondre l'homme qui avait jeté sur toute la police de Londres le soupçon infamant de la corruption.

*

**

La chasse s'avéra plus difficile que contre le plus astucieux criminel. Pour une fois, la proie à acculer faisait partie de la meute. Depuis quinze années qu'il était dans la police, Goddard en connaissait, pour les avoir lui-même utilisés, les rouages les plus complexes. Et puis, il s'était fait des amis, des camarades dont les uns pouvaient être persuadés de son innocence, dont d'autres, même le croyant coupable, préféreraient, pour la réputation de leur corps, que l'affaire fût étouffée. Les uns par conviction, les autres par raisonnement, pouvaient essayer de lui signaler les chausse-trapes dressées pour sa capture.

Wensley n'ignorait rien de tout cela. Il avait lui-même débuté dans le rang et, depuis bientôt trente ans, il avait éprouvé pour s'en être bien des fois servi, ou s'y être heurté, la discipline et l'esprit de corps dans la Metropolitan Police. Il ne s'ouvrit qu'à une personne de sa détermination et, avec la seule aide de son auxiliaire de tout instant, le surintendant Cooper du C.I.D., il engagea la poursuite.

Mais les semaines s'écoulèrent sans apporter le moindre élément de preuve pour étayer la terrible accusation. Le sergent Goddard semblait n'être en rien gêné par la sourde surveillance dont il était l'objet et continuait à remplir ses devoirs avec la même application et le même bonheur.

Bien des fois, Wensley et Cooper se prirent à douter de la culpabilité de Goddard. Celui-ci n'était-il pas la victime d'une machination ourdie par certains dirigeants de clubs que son zèle avait ruinés? Les dénonciations qu'ils avaient reçues étaient anonymes et la lâcheté du procédé constituait un préjugé de faveur envers l'homme qu'ils suspectaient.

Ce fut alors que leur mystérieux correspondant, passant par-dessus leurs têtes fit directement parvenir un message au Commissioner.

LORD BING OF VIMY,
COMMISSIONER OF THE POLICE,
NEW SCOTLAND YARD.

My Lord,

Votre voiture n'est pas moitié aussi belle que la Chrysler du sergent Goddard. La maison de

campagne qu'il habite à Streatham lui appartient en propre. Son beau-frère dirige deux boutiques de Mont-de-Piété qui, je le sais de source sûre, sont commanditées par le sergent. Est-ce avec sa solde de quelques livres par semaine qu'il a pu *honnêtement* s'établir ainsi?

D'avoir failli, par scrupule de conscience, douter d'une culpabilité qui leur paraissait évidente, rendit comme enragés le chef constable Wensley et le surintendant Cooper. Ils se ruèrent sur la piste fraîche.

On peut s'étonner qu'ils n'aient jamais fait aucun effort pour démasquer l'auteur de ces lettres empoisonnées. Mais c'est une tradition en Angleterre de respecter celui qui consent à se faire, par la dénonciation, l'auxiliaire de la justice. Et lorsqu'on veut évoquer son témoignage devant un tribunal, on le désigne sous le nom de « *témoin du Roi* ». De plus, il leur permettait, couverts par un ordre du Commissioner, de procéder à des vérifications sur la vie privée de Goddard, enquête qu'ils n'avaient pu entreprendre jusqu'alors.

Cooper visita un à un tous les marchands d'automobiles de la capitale et il fut à même de dé-

couvrir celui qui avait cédé la Chrysler au sergent. Goddard l'avait payée 400 livres en billets de banque. Cooper établit ensuite auprès d'un marchand de biens, que la maison de campagne avait été payée par le policier plus de 2.000 livres comptant¹, en banknotes du Trésor. Quant aux établissements de prêts sur gages, ils étaient, en effet, tenus par le beau-frère de Goddard, mais, à part une formelle conviction morale, rien ne pouvait établir juridiquement qu'ils avaient été financés par lui.

**

Le surintendant Morton fit comparaître le sergent Goddard devant lui, formalité préliminaire à l'enquête ouverte par le conseil de discipline de la police.

Morton avait considérablement vieilli depuis quelques mois. Sa confiance avait été trahie, son contrôle n'avait pas été suffisant, et il se sentait éclaboussé par le déshonneur de son subordonné.

1. 250.000 francs au cours du change de l'époque!

Mais celui-ci, interrogé seulement sur l'achat de la maison, protesta avec énergie.

— Comment, disait-il, on me fait grief d'avoir été économe? On fait grief à ma femme d'avoir travaillé de son côté, pour m'aider à réaliser le but d'une existence entièrement consacrée au devoir : une demeure confortable, lorsque mes chefs, oublieux des services que j'ai rendus, me mettront à la retraite. Ces économies réalisées shilling par shilling, je les ai fait fructifier par d'heureuses opérations. J'ai spéculé sur la chute du mark d'abord, puis du franc; enfin, un de mes amis qui a des intérêts dans une écurie de courses me donne quelquefois d'excellentes indications.

Ces explications étaient spécieuses, mais avant de lui demander de les prouver, il fallait que ses accusateurs prouvassent d'abord son indignité. La *preuve* manquait : ce fut Wensley qui tendit le dernier piège.

L'homme de confiance du surintendant Cooper, le sergent détective Thompson, alla rendre visite au marchand d'automobiles chez qui Goddard avait fait l'acquisition de sa Chrysler. Lors de son enquête, Cooper avait formellement interdit au négociant de révéler sa démarche à qui

que ce fût et naturellement au sergent Goddard. Thompson se fit passer pour un ami de ce dernier.

— J'ai su qu'on était venu vous trouver du Yard, dit-il confidentiellement au marchand. J'ai toute confiance en mon ami Goddard, mais il serait bon de l'avertir du complot qui se trame contre lui. Malheureusement, dans ma position, je ne puis le faire, mais vous, vous devriez l'en informer et, si vous craignez quoi que ce soit, le téléphone suffira.

Thompson était convaincant. Le marchand suivit la suggestion, composa le numéro particulier de son client et lui fit le récit de la visite précédente du surintendant Cooper.

Wensley n'avait essayé de cette supercherie qu'en désespoir de cause. Goddard aurait pu donner les mêmes explications pour l'achat de la Chrysler que pour l'achat de sa maison. Mais le chef constable spéculait sur la réaction que cette nouvelle téléphonée provoquerait, et il était prêt à profiter de la moindre défaillance.

Aussitôt la communication achevée, Goddard sortit en hâte de sa maison et sauta dans un taxi. Une voiture dans laquelle avait pris place le sur-

intendant Cooper, avait guetté cette sortie et le prit en filature.

A la grande surprise de Cooper, Goddard se fit conduire devant les grands magasins Selfridge, régla son taxi et pénétra comme un simple acheteur dans le hall d'entrée. Après un quart d'heure d'attente, le surintendant le vit ressortir, puis regagner tranquillement la Police-Station de Vine-Street pour y reprendre son service. Cooper rentra à Scotland Yard et rendit compte de l'insuccès de sa mission à Wensley.

— Je l'ai vu entrer, puis sortir, comme un flâneur, sans le moindre paquet.

Ce fut un trait pour Wensley.

— Sans le moindre paquet! Après avoir passé un quart d'heure dans le magasin, après avoir mis cette hâte pour s'y rendre après le coup de téléphone? Que peut-il donc avoir chez Selfridge pour abriter ou recéler les preuves de ses coupables opérations?

Ils ne furent pas longs à le découvrir : les grands magasins Selfridge louaient dans leurs caves, tout comme des banques, des coffres-forts privés à leurs clients. Une perquisition fut décidée aussitôt. Goddard avait deux coffres qui

furent ouverts et on y trouva des liasses de bank-notes de toutes valeurs, depuis le billet maculé d'une livre jusqu'à celui tout neuf de cent, en passant par la gamme de ceux de cinq, de dix, de vingt, de cinquante. Il y en avait pour douze mille livres¹.

Mais Wensley n'était pas encore satisfait; il lui fallait savoir ce que Goddard était venu retirer si précipitamment. Ce fut le sergent Thompson qui le découvrit. Il se rendit dans les banques de Londres et commença de contrôler les signatures des personnes qui, dans la journée, avaient loué des coffres. Il fut assez heureux pour lire sur le registre de la banque de Pall Mall-Safe Deposit, la signature d'un certain Josef Eagles et la reconnut aussitôt. C'était celle de Goddard, qui était venu y déposer un paquet à l'heure du déjeuner.

Wensley fit, le jour même, procéder à l'ouverture de ce nouveau coffre. Le paquet fut défait et de nouveau ce fut une liasse de billets de banque qui apparut. Il n'y en avait que fort peu : 400 livres, mais en billets neufs de 50 livres. Il ne restait plus au chef constable qu'à retrouver la per-

1. Un million et demi de francs au cours du change de l'époque.

bonne ou la filière de personnes à qui un caissier de banque les avait remis, car, à partir de 20 livres, c'est une règle dans les établissements de crédit de ne délivrer des banknotes qu'après en avoir relevé les numéros.

On pouvait maintenant espérer y parvenir bientôt en suivant la routine policière alors que si Goddard se fût contenté de mêler ses billets de 50 livres aux milliers de ses coffres du Selfridge, il eût fallu des années pour y parvenir.

Non seulement le coup de téléphone suggéré par Wensley avait révélé l'existence des coffres, mais encore, dans son désarroi, Goddard, avait mis le temps contre lui.

En quelques jours, une banque fut à même d'établir que ces quarante billets de 50 livres avaient été versés contre un chèque à un tenancier de club de nuit : el signor Ribuffi. Le rôle de Wensley était terminé, celui de la justice allait commencer.

**

Une dernière formalité restait à accomplir : la Metropolitan Police ne pouvait tolérer qu'un de

ses hommes en uniforme occupât la banquette des coupables : le sergent Goddard fut traduit devant le Conseil de Discipline de la Police, juridiction spéciale qui se compare elle-même à une Cour martiale.

Ses séances se tiennent au premier étage de Scotland Yard dans une pièce du couloir nord qui sert ordinairement à la réunion hebdomadaire des surintendants de toutes les divisions. Aucun appareil n'entoure ces réunions. Dans un triste décor de salle d'école, derrière une longue table, prennent place les quatre assistants commissioners et les cinq chefs constables. Un surintendant tient le rôle d'accusateur. Quant à l'inculpé, il a le droit de désigner comme défenseur son ami le plus intime dans les rangs de la police, quel que soit son grade.

Le conseil de discipline est chargé d'appliquer le « Discipline-Code », prescrit par le secrétaire d'Etat pour toutes les forces de la police et dont les principales infractions sont :

conduite déréglée,
insubordination,
désobéissance aux ordres,
négligence dans le service,

*usage de faux ou prévarication,
pratique de corruption,
exercice abusif ou illégal de l'autorité.*

Toutes ces fautes ou crimes sont châtiés par des peines qui vont de la simple rétrogradation jusqu'à la destitution, en passant par la démission suggérée, qui permet à ceux qui s'y soumettent de conserver leur pension.

S'il y a condamnation, le condamné peut se pourvoir, d'abord devant le Commissioner, puis devant le ministre de l'Intérieur ou secrétaire d'Etat, au Home-Office.

Le sergent Goddard demanda d'abord à son ancien chef, le surintendant Morton, de l'assister devant le tribunal d'honneur de la police. En fin de compte, il préféra présenter sa défense lui-même. C'est alors qu'apparut dans son apogée toute la géniale habileté du policier corrompu.

Il se savait perdu. Tout l'accablait, tout allait l'accabler au fur et à mesure que les investigations sur les billets de banque trouvés dans ses coffres du Selfridge feraient apparaître ses collusions non plus seulement avec un, mais avec tous les membres du groupe régi par Mrs. Meyrick.

Si la justice arrivait à le convaincre de corrup-

tion, il risquait de finir ses jours aux travaux forcés et il ne pouvait être question pour lui de plaider son innocence. A la stupeur du tribunal de police, il déclara se reconnaître coupable : 1° de négligence dans son service; 2° de conduite répréhensible en pariant et s'associant avec des bookmakers et diverses personnes indésirables.

Cela lui évitait de s'expliquer sur les fautes qu'on lui reprochait et d'attendre, sans risque de commettre une erreur irréparable, sa comparution devant la justice.

A l'unanimité, le Conseil de Discipline le destitua et le priva de sa pension.

En sortant de Scotland Yard, il fut arrêté et conduit en prison, en attendant les assises de janvier d'Old Bailey, la plus ancienne cour de Justice de Londres.

**

Jamais, même pour un procès passionnel, la foule ne donna un tel assaut au prétoire de l'Old Bailey. C'était beaucoup plus que le procès d'un homme. C'était la mise en accusation d'une période de plus de dix années d'après guerre, la

faillite des profiteurs et de la prospérité. Bien des gens qui se battaient pour forcer les barrages des policemen avaient été des clients de la reine des clubs de nuit et ne le seraient plus jamais. Ils tenaient à la revoir pour une dernière fois.

Au banc des accusés, Mrs. Meyrick, toujours digne, toujours élégante et sans fard, ayant à sa droite le signor Ribuffi et à sa gauche l'ex-sergent Goddard, se préparait à faire les honneurs de l'enceinte des lois à Mr. Justice¹ Avory, le juge le plus implacable de tout le Royaume-Uni.

Goddard était formellement accusé d'avoir reçu par corruption 400 livres de Ribuffi, 155 de Mrs. Meyrick, 500 d'une certaine Mrs. Gadda, tenancière de maison close qui avait réussi à s'enfuir d'Angleterre.

Les débats furent longs, touffus, et compliqués.

Naturellement, Mrs. Meyrick et Ribuffi niaient avoir corrompu l'ex-sergent. Quant à celui-ci, il continuait le système de défense qu'il avait ébauché devant le Conseil de Discipline.

Les faits minutieux établis par les recherches du Scotland Yard dans les registres de toutes les

1. Les juges anglais ont droit au titre honorifique de Mr. Justice.

banques ne prouvaient rien, expliquait-il. Tout se tenait dans le West-End, toutes les sources qui charriaient l'argent impur venaient mêler leurs flots dans l'étang bourbeux d'une célèbre maison de jeu, le New Raleigh Club tenu par un certain Dominico, bookmaker notoire. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Dominico lui eût réglé ses paris aux courses avec les billets provenant du club 43, du club des Oncles, du Joker Club, du Saint-Martin Club, du club de l'Entrée des Artistes qui formaient le trust de Mrs. Meyrick.

Ribuffi témoigna qu'il avait un soir, perdu au New Raleigh Club 400 livres en billets de 50.

Pour expliquer ses autres ressources, Goddard fit savoir qu'il était intéressé dans une maison d'éditions musicales populaires et que bien des orchestres dans le monde entier lui avaient payé des droits d'auteur pour des airs fameux dont il avait acquis l'exclusivité.

L'éditeur, un nommé Silbermann, se porta garant de l'authenticité des dires de l'ex-sergent. Mais il ne put produire ni papiers, ni livres pour établir les paiements qu'il aurait effectués à Goddard.

Ce fut dans une trouble atmosphère d'ergotages d'avocats, d'énervement du public, parmi le combat de la défense acharnée des inculpés et l'acharnement non moins grand, mais inconsistant des accusateurs, que le dernier coup de théâtre se produisit.

Un « *Témoin du Roi* » demanda à comparaître devant Mr. Justice Ivory. Il prêta serment et fit connaître son identité : John Wilkin, police constable, venant de démissionner. Le mauvais génie de Goddard apparaissait enfin, bien qu'il niât avoir été l'auteur des lettres anonymes. Ni devant le tribunal, ni dans la presse anglaise, — les lois sur la diffamation ont une rigueur en Angleterre que l'on ne soupçonne pas en France, — nul ne se permit d'établir un rapprochement entre le témoin du Roi visible, et le Témoin du Roi anonyme. Pourtant, seule, la juxtaposition de ces deux entités pouvait expliquer les éléments, sinon les motifs d'une vengeance qui s'était poursuivie pendant plus d'une année et, de peur qu'elle ne fût pas complète, sa divulgation.

Wilkin avait été le collaborateur permanent de Goddard à la Police-Station de Vine-Street. Il l'accompagnait toujours dans ses expéditions dans

le West-End. Il avait été son ami. Maintenant, fort de l'impunité reconnue par les lois anglaises au dénonciateur, il s'affirmait son complice.

Dans la poche intérieure de sa tunique, à côté du note-book officiel, il avait inscrit sur un carnet particulier avec les dates précises, toutes les malversations auxquelles il avait participé.

— Tel jour, à telle heure, il avait reçu 3 livres et 10 shillings de Goddard, parce qu'il surveillait l'entrée du club 43.

— Tel jour, à telle heure, il avait accompagné Goddard dans un hôtel de Greek Street, tenu par Mrs. Gadda, et qui était en réalité une maison de rendez-vous. Il avait vu Goddard recevoir une enveloppe de bank-notes et lui-même avait reçu 12 livres.

— Tel jour, à telle heure, il avait été chargé par Goddard de prévenir Mrs. Meyrick qu'une descente de police serait effectuée le lendemain...

Et, au détail des jours, des mois, des années, débités d'une voix monotone, devant la stupeur des jurés, s'ajoutait le détail des sommes reçues par lui qui formaient un total de 900 livres sterling.

L'ex-sergent Goddard mordait cruellement sa

fine moustache rousse et l'on ne pouvait savoir ce qui le frappait le plus, de la trahison d'un ami ou de l'effondrement de son système de défense. Non seulement sa corruption était évidente, mais il apparaissait en plus dans le rôle imprévu de corrupteur.

...Les jurés fixaient maintenant Mr. Justice Ivory. Sous sa longue perruque frisée et poudrée, son visage émacié surgissait en relief comme dans un tableau de Hobbarth. D'une voix aux articulations lentes et précises dont la véhémence sèche-resse cinglait les inculpés, il résuma ses impressions.

« ...Pendant des années, Goddard a systématiquement et délibérément amassé de l'argent en se servant du pouvoir dont il était investi... Pour les besoins de sa défense, il a été obligé de se reconnaître coupable d'avoir fait de courantes transactions avec des personnes déjà condamnées ou qu'il savait pertinemment susceptibles d'être condamnées. Il a été obligé de se reconnaître coupable d'avoir trafiqué avec des bookmakers dont il était de son devoir de procéder à l'arrestation immédiate... De telles infamies se doivent d'être réprimées avec la plus impitoyable sévérité... Pour

les autres accusations, je me dois de reconnaître qu'elles ne sont pas supportées par des preuves formelles... »

Après deux heures et demie de délibération, le jury revint avec un verdict de culpabilité pour les trois inculpés. Ribuffi et Mrs. Meyrick étaient condamnés à quinze mois d'emprisonnement, Goddard à dix-huit mois et une amende de 2.000 livres. Dans les trois cas, la peine de l'emprisonnement était aggravée par les travaux forcés.

**

Goddard aurait prophétisé au moment de son arrestation que, lui disparu, il n'y aurait plus de vie nocturne à Londres. La prophétie était juste. Et si, à sa sortie de la prison de Brixton, il lui a pris fantaisie d'errer dans ces rues étroites et tortueuses du West-End dont il connaissait si bien le son de chaque pavé et le dessin de chaque porte, il n'a pas dû reconnaître le Soho illuminé et frénétique de son règne pourtant si récent. Les années dures étaient venues.

Une surveillance, rendue impitoyable par les fautes mêmes de Goddard, empêchait dans les

clubs l'épanouissement des orgies. La vieille décence anglaise recouvrait d'un voile pudique les excès de l'après-guerre qui avaient réussi à contaminer jusqu'aux gardiens des lois.

Mais l'aventure Goddard eut d'autres répercussions, et plus importantes, pour l'avenir de la police anglaise.

Bien que la divulgation du scandale n'eût été possible que grâce à la ténacité de la police même, son discrédit rejaillit pour longtemps sur tous ses membres.

Malgré le changement complet de l'état-major de la division C, malgré la démission « suggérée » du surintendant Morton, jugé coupable d'une trop grande confiance envers son subordonné, malgré, quelques mois plus tard, la démission volontaire du chef constable Wensley sourdement convaincu d'avoir, par son zèle impitoyable, crevé avec éclat un abcès qui aurait pu être résorbé dans le silence, il fallut une plus haute victime à l'opinion publique. Une année après le procès du sergent Goddard, le général Très-Honorable vicomte Bing de Vimy quitta « au nom du Roi » son poste de Commissioner de police de la Métropole.

*

**

Nul ne saura jamais les raisons de la haine du Témoin du Roi qui tissa autour de Goddard une toile où il se trouva ligoté et englué. John Wilkin avait-il trouvé que sa part n'était pas assez belle, ou faut-il chercher dans la fréquentation de la maison de rendez-vous de Mrs. Gadda par les deux policiers une rivalité autre que celle de l'argent ?

Pour une fois, ce fut « la mouche » qui se transforma en araignée.

Cependant, Goddard ayant purgé ses jours de prison et payé son amende jouit d'une retraite prématurée et confortable dans sa résidence de 2.000 livres de Streatham.

C'est dans une grande banque qu'il a transféré les dix mille livres dont il est désormais le légitime possesseur et ses revenus s'accroissent chaque année du fruit des honnêtes transactions que son beau-frère assure dans les deux boutiques de prêts sur gages dont il est le propriétaire. Et il a dû suivre avec une secrète jouissance les conséquences de la chute de sa couronne éphémère.

Quant à l'ex-constable John Wilkin, qui avait pris la précaution de démissionner des rangs de la police, avant de venir témoigner aux assises d'Old Bailey, il ne fut ni inquiété, ni inculpé de complicité, ni sommé de restituer l'argent frauduleusement acquis, ni même privé de sa pension. Il restera toujours protégé par son titre de « Témoin du Roi ».

XI

L'ÉPÉE DU COMMISSIONER

Peut-être n'aurais-je jamais vu l'épée du Commissioner, si une panne d'ascenseur ne m'avait obligé un jour à gravir les marches du grand escalier de Scotland Yard. Entre le mezzanine et le palier du premier étage, posé dans une niche vitrée, sous la fenêtre qui domine le « yard », repose sur un coussin de velours bleu, le fourreau d'une courte lame terminée par une poignée d'or ciselé.

C'est l'épée de sir Richard Mayne, K. C. B., premier Commissioner de Scotland Yard, désigné par le roi le 7 juillet 1829, mort à son poste le 26 décembre 1878.

Il partagea, au début, ses pouvoirs avec le colonel sir Charles Rowan, K. C. B., désigné comme lui par le Roi, le 7 juillet 1829, mais mort prématurément le 5 janvier 1850.

Cet attelage d'un avocat et d'un soldat à la tête de la Metropolitan Police avait été la grande conception de son fondateur, sir Robert Peel. Il lui avait paru nécessaire d'assurer la discipline de la nouvelle organisation par un militaire, d'en faire régir les contacts avec le public par un légiste.

Jusqu'à la mort du colonel Rowan, l'entente entre les deux premiers Commissioners porta les fruits qu'avait prévus le grand ministre anglais. Mais son successeur, le capitain William Hay, ne sut pas apporter dans ses rapports avec sir Richard Mayne la souplesse indispensable. Pendant cinq années, ce fut entre les deux hommes une lutte de tous les instants qui se termina par la disgrâce du capitaine.

C'est pourquoi, depuis 1855, un seul Commissioner a sous sa charge toute l'organisation de la police de la métropole. Mais le vœu de sir Robert Peel n'en a pas moins été exaucé. Tour à tour, des légistes et des soldats occupèrent ce poste. Les événements seuls dictèrent le choix du secré-

taire d'Etat du Home-Office. Lorsque des règlements nouveaux furent jugés nécessaires et qu'ils durent être soumis à l'approbation des Parlements, il désigna un homme de loi. Lorsque le désordre, parfois même la rébellion, menacèrent de corrompre l'unité de la troupe des constables, il fit appel à un homme des camps. Lorsqu'il s'agit uniquement, dans des périodes calmes, de faire respecter la force et la loi, il sut toujours trouver dans le même homme les qualités et l'expérience requises.

Ainsi, le successeur de sir Richard Mayne, sir Edmund Henderson, bien que colonel, n'en avait pas moins passé une grande partie de sa vie à la tête de l'Administration pénitentiaire du Home-Office.

Mais, quand la carence d'un officier, le général Warren, permit à Jack l'Eventreur d'accomplir dans l'impunité la sinistre série de ses forfaits, il fut aussitôt remplacé par un avocat, James Munro.

Par contre, quand il fallut réprimer, à la fin de la guerre, la grève des policemen qui menaçait de livrer Londres à la tourbe des bas-fonds, le magis-

trat, sir Edward Henry, céda sa place au général Nevil Macready.

Au total, en cent cinq années, trois hommes de loi, un capitaine, quatre colonels, quatre généraux et, — le treizième des Commissioners, — un maréchal ont scellé de leur labour les pierres de l'édifice de la Metropolitan Police.

**

« Le brigadier Goddard, en service au commissariat de la rue de La Rochefoucauld, vient d'être condamné pour avoir touché des pots-de-vin de certains tenanciers d'établissements de nuit de Montmartre. A la suite des délibérations d'une Commission d'Enquête, nommée par la Chambre des Députés, le préfet de Police a été mis en demeure de démissionner. Le ministre de l'Intérieur, approuvé par tous les membres du Gouvernement, a demandé au maréchal Pétain d'occuper ce poste devenu vacant. Le maréchal, quoi qu'il dût lui en coûter d'abandonner la direction de l'Inspection des Forces Aériennes, vient de donner son acceptation. »

Je viens d'essayer dans ce raccourci, adapté à la

langue et aux usages français, de résumer les faits qui ont amené le maréchal des Forces Royales Aériennes, lord Trenchard, à devenir Commissioner de la Police de la Métropole.

L'affaire de corruption où avait été impliqué le sergent Goddard n'avait pas été la seule à être mise à jour. En outre, les journaux ne se gênaient pas pour accuser le C. I. D., devenu en un siècle d'effort l'épine dorsale de Scotland Yard, non seulement d'incapacité et de routine, mais de pratiques indignes d'un pays libre : le « *third degree* » et le « *black mail* », — le troisième degré et le chantage.

Troisième degré! Mot venu d'Amérique et qui évoque les tortures de l'Inquisition. Mais plus subtils que les bourreaux du moyen âge qui arrachaient les aveux par les affres de la douleur physique, les détectives modernes étaient accusés de les extorquer par les pièges de la souffrance morale. Il n'était question que d'interrogatoires prolongés, d'inquiétudes suggérées, d'aveux supposés de complices. Le scandale atteignit son apogée, lorsqu'un couple accusé d'inconduite dans Hyde Park démentit avec énergie le témoignage du policeman qui l'avait inculpé. La jeune fille, miss

Savidge, fut par trahison emmenée à Scotland Yard où un chef inspecteur, usant pendant des heures et des heures de tous les procédés d'intimidation, lui soutira un aveu signé qui compromettrait son compagnon, un homme du monde, sir Leo Money.

Cet abus de pouvoir insolite, — le délit reproché était un baiser prolongé, — donna prise au soupçon de chantage. Dans l'acharnement du chef inspecteur Collins, on voulut voir la secrète résolution de la police de constituer des fiches sur la vie privée des gens de la haute société et des hommes politiques et d'avoir ainsi barre sur eux.

Malgré les conclusions optimistes d'une Commission Royale, spécialement chargée par le Parlement d'apprécier la conduite de la police, le malaise s'aggrava et menaça d'enlever à la Metropolitan Police son principal appui, la confiance de l'homme de la rue.

C'est alors qu'en novembre 1931, après la démission du Très-Honorable lord Bing of Vimy, le secrétaire d'Etat au Home-Office demanda au lord maréchal des Airs d'ajuster son regard d'aigle aux méandres des tortueuses ruelles qui cernent Scotland Yard.

Trenchard, couvert de gloire et d'honneur par un souverain qui interprétait la reconnaissance de toute une nation, était alors âgé de 60 ans.

D'origine assez modeste, il avait fait toute sa carrière dans l'armée, été un des lieutenants de Kitchener. Le premier, dans un pays de marins où les soldats n'étaient que des accessoires pour les colonies, il devina l'importance de l'aviation, dès le début de la guerre. Avec une opiniâtreté et un opportunisme qui se sont inscrits parallèlement dans la courbe de sa vie, il fit admettre par le War Office la nécessité d'une rapide création d'une flotte aérienne.

Il fit bâtir des usines, aménager des terrains, recruta des instructeurs, forma des pilotes, lança escadrille sur escadrille, organisa en même temps la défense antiaérienne de la Grande-Bretagne.

La guerre gagnée, il se voua à l'œuvre qu'il avait créée, suscita par ses puissantes relations de violentes campagnes de presse, arriva à faire planer sur tout le Royaume-Uni la crainte d'une invasion par les airs. Lorsque Stanley Baldwin prononça récemment devant les membres du Parlement stupéfaits ces paroles : « Notre frontière est désormais sur le Rhin » et fit voter le plus

lourd budget de préparation à la guerre aérienne que l'Angleterre ait jamais subi, il n'était en quelque sorte que le porte-parole et l'exécuteur des projets de lord Trenchard.

Ce ne fut pas de gaieté de cœur que le maréchal recueillit l'héritage de l'épée du premier Commissi-
sioner.

Cependant qu'on lui demandait de parer de sa vigoureuse personnalité un corps dont bien des membres paraissaient gangrenés, le couronnement de l'œuvre de sa vie allait lui échapper. Il lui fallait laisser à d'autres un triomphe qu'il n'avait jamais rêvé si éclatant.

Si la tradition britannique veut qu'un serviteur du Roi ne se dérobe pas, même devant une corvée, quand il s'agit du renom du pays, lord Trenchard ne s'y résigna qu'en posant ses conditions.

D'abord, il estima qu'en trois années, il aurait mené à bien sa nouvelle mission.

Ensuite il exigea de pleins pouvoirs.

Il y a déjà deux ans que le Parlement a voté sans hésiter le « Livre Blanc » de ses réformes et dans quelques jours le délai que s'était imparti lord Trenchard va expirer.

Sir John Moylan, le Receiver de Scotland Yard

qui a été son initiateur et souvent son inspirateur, a pu me dire à la dernière visite que je lui fis :

— En trois ans, la Metropolitan Police a connu plus de changements que dans tout un siècle.

*
**

De ce siècle de Scotland Yard, j'ai été en mesure, grâce aux archives compulsées, aux mémoires d'hommes morts confrontés, aux souvenirs écoutés de vivants, de dresser plus qu'une esquisse : la chronique. Quant aux innovations apportées par lord Trenchard, je n'ai pu qu'en voir les ébauches, car le maréchal a voulu bâtir pour l'avenir et faire confiance au Temps.

Que seront dans des années les policiers formés au « Collège des Cadets » inauguré par le prince de Galles en personne, ce Collège de Hendon, conçu comme une Université et où les étudiants sortis d'Oxford pourront accéder aux plus hauts postes de la police, sans avoir débuté dans les rangs de constables ?

Quels seront les résultats du service à court terme, dix années au lieu de vingt-cinq, qui per-

mettra l'économie des pensions qui grèvent le budget du Receiver?

L'armée du crime vaut-elle les millions dépensés pour l'utilisation à outrance des plus récentes découvertes de la science?

Le rajeunissement forcé des cadres, les mises à la retraite prématurées, quel état d'esprit, peut-être dangereux, ne vont-ils pas créer dans un corps de 20.000 hommes farouchement syndiqués?

Certes, je n'oublierai pas de sitôt le dîner des Cadets de Hendon, où je fus invité à la condition d'y venir en tenue de soirée. Les futurs détectives, de même qu'ils s'entraînent à tous les exercices physiques, s'entraînent aussi chaque soir à porter le smoking.

Certes, je n'oublierai pas la randonnée que je fis dans une des voitures de la « Flying Squade » qui était en contact permanent par l'invisible antenne de son appareil de T. S. F. avec le poste central de Scotland Yard.

Certes, je pourrais rapporter confidences et doléances non seulement de policemen, mais d'inspecteurs et surintendants.

Mais à l'exposé de toutes ces vues personnelles qui ne pourraient avoir d'autre valeur que celle

de l'anticipation, je préfère le verdict d'un tribunal d'exception, composé de ceux qui sont le plus directement intéressés à ces changements : les hors-la-loi.

Au cours des mois que j'ai passés à Londres, j'ai fréquenté les hommes du milieu français transplantés à Soho, les pickpockets italiens, les dévoyés des deux sexes, les têtes brûlées de l'Afrique du Sud, de l'Australie, du Canada, venus chercher dans la Métropole fortune facile.

J'ai logé dans des « flats » douteux où des cambrioleurs professionnels passaient leurs journées à jouer aux cartes en attendant une indication propice, pour se ruer à l'effraction d'une maison sans surveillance.

Ils m'ont parlé dans les « pub », les rues obscures, les restaurants luxueux. Mais la conversation surtout dont j'ai gardé le souvenir est celle qui se tint, un soir, sur les docks de la Tamise, vers Wapping, quartier de misère, où des enfants déguenillés assaillent l'étranger et où des hommes déchus les frappent pour leur arracher le produit de l'aumône.

Que faisaient là les quatre hommes de pègre que j'accompagnais? Quels renseignements atten-

daient-ils? Je n'avais pas à le savoir. Ils parlaient. J'écoutais...

— Tu as vu, disait l'un, Trenchard s'en va.

— L'homme du progrès, ricana un autre, et des flics en smoking et en gants blancs.

Un troisième qui avait une figure grasse et des yeux de drogué, remarqua :

— Moi, j'avais peur davantage des poulets qui sortaient du rang et qui nous connaissaient quand nous étions encore des gosses, qui nous suivaient dans l'existence et savaient toujours où nous trouver.

— Bien sûr, conclut le dernier, on ne fait pas de la vraie police avec des machines!

Mes singuliers compagnons avaient posé à leur façon et sans le résoudre, l'éternel problème de la tradition contre la nouveauté.

Cependant qu'ils discutaient, j'évoquais, telle que je l'avais vue, la haute, massive et redoutable silhouette du lord Commissioner et maréchal, son visage passé au hâle indélébile des Indes, ses traits lourds et figés, sa rigide moustache blanche et, sous une broussaille de sourcils noirs, le feu fixe de ses yeux roux.

Soudain, un puissant projecteur fouilla l'eau

sombre du fleuve, scruta les parois des docks, découpa les squelettes décharnés des grues, me fit fermer les yeux. Et je compris que je venais d'être ébloui par le glaive moderne qui remplaçait l'épée du premier Commissioner. Un canot de la « River Police » patrouillait sur la Tamise...

FIN

TABLE

I. — LA SALLE DES CARTES	1
II. — LA ROBE DE NUIT	23
III. — LE CAS VÉRIDIQUE DU D ^r JOHNSON ET DE M ^r . HARD	43
IV. — LA LETTRE DE LA REINE	65
V. — PAR TRAIN SPÉCIAL	71
VI. — MAISON A VENDRE	93
VII. — LES SEPT SUSPECTS	123
VIII. — LA PLUME DU RECEIVER	157
IX. — LA GRANDE ALERTE	167
X. — LE TÉMOIN DU ROI	193
XI. — L'ÉPÉE DU COMMISSIONER	223

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LES
ÉDITIONS DE FRANCE PAR
L'IMPRIMERIE RAMLOT & C^{ie}
52, AVENUE DU MAINE, PARIS
LE 28-11-34.

LES ÉDITIONS DE FRANCE

- Paul Allard** : Les Dessous de la Guerre. L'Oreille fendue. — Que faite de nos fils et de nos filles ?
- Jacques Amblard** : Le Guide parfait de l'automobiliste.
- Philippe Amiguet** : La Vie du Prince Sixte de Bourbon.
- Marquis d'Andigné** : La Vie aventureuse du Général d'Andigné.
- Antoine** : Le Théâtre. I, II.
- Henri Béraud** : Le Bois du Templier pendu. — Les Lurons de Sabolas. — Le Flâneur salarié. — La Gerbe d'or. — Rendez-vous européens. — Ce que j'ai vu à Moscou. — Ce que j'ai vu à Berlin. — Ce que j'ai vu à Rome. — Emeutes en Espagne. — Le Feu quicouve. — Cieldestuie. Vienne, clef du monde. — Pavés rouges.
- André Bernis** : Les Nuits du Yang-Tsé. Le Cap des Tourmentes.
- Jules Bertaut** : L'Opinion et les mœurs. La Bourse.
- André Billy** : Diderot.
- J.-Émile Blanche** : Les Arts plastiques.
- E. R. Blanchet** : Hors des chemins battus.
- Robert Boucard** : Les Dessous des archives secrètes. — Les Dessous de l'espionnage anglais.
- Prince Sixte de Bourbon** : Voyage en Italie du C^{te} de Chambord (1839-1840).
- Albert Boutaric** : Les Grandes Inventions françaises.
- Francis Carco** : Traduit de l'argot. — Paname. — Prisons de femmes.
- P. de Cassagnac** : Faites une Constitution ou faites un Chef. — Napoléon pacifiste.
- Paul Chack** : On se bat sur mer. — Sur les bancs de Flandre. — Ceux du blocus. Pavillon haut. — Branlebas de combat. Hoang-Tham, pirate.
- Francis de Croissat** : Nos marionnettes.
- Maurice Dekobra** : Les Tigres parfumés.
- Jean Dorsenne** : C'est la Reine Pomaré...
- Ferri-Pisani** : L'Amour en Amérique. — Sa Majesté le dollar. — Lucile, jeune fille américaine. — Antipodes.
- Ferri-Pisani & Claire Clavenad** : Le Treizième Amant.
- J. Galtier-Boissière** : La Vie de garçon.
- Xavier de Hauteclocque** : A l'ombre de la croix gammée.
- Charles-Henry Hirsch** : La Peau de chamois.
- Marguerite Jouve** : Torquemada.
- J. Kessel** : Nuits de princes. — Les Rois aveugles (en collaboration avec Mlle Inowlky). — Le Coup de grâce. — Fortune carrée. — Vent de sable. — Nuits de Montmartre. — Marchés d'esclaves.
- Georges Lafumée** : Les Dessous de Scotland Yard.
- Maurice Larrouy** : La Caravane sur l'Atlantique. — Coups de roulis. — Le Révolté. — Leurs Petites Majestés. — Sirènes et Tritons. — Trop de bonheur. Le Trident. — Les Sacrements de la mer.
- Duc de Lévis Mirepoix** : François I^{er}.
- Geo London** : Les Grands Procès de l'année 1927-1928-1929-1930-1931-1932-1933.
- P. Lyautey** : L'Empire colonial français.
- Paul Morand** : 1900.
- Pierre Mac Orlan** : Filles d'amour et ports d'Europe. — Le Bataillon de la mauvaise chance.
- Somerset Maugham** : L'Archipel aux sirènes. — Le Sortilège malais. — Mr. Ashenden, agent secret. — La Passe dangereuse. — L'Envoyée. — La Ronde de l'amour. — Amours singuliers. — Le Fugitif. — Le Paravent chinois. — La Femme dans la Jungle. — Pluie, pièce en 3 actes.
- André Maurois** : Edouard VII et son temps.
- Henri Omessa** : Le Candidat Lauriston. — Histoire de l'Autre Monde.
- Guy de Pourtalès** : Les Affinités instinctives.
- Armand Praviel** : Le Roman douloureux d'Alfred de Vigny.
- Marcel Prévost, de l'Académie franç.** : Voici ton maître. — L'Homme vierge. — Sa maîtresse et moi. — Marie-des-Angoisses. Fébronie.
- Raymond Recouly** : Pistes, fleuves et jungles. — L'Amérique pauvre. — Le Mémorial de Foch. — Louis-Philippe, roi des Français. — De Bismarck à Poincaré. Les Négociations secrètes Briand-Lancken. Histoire de la grande guerre.
- J.-H. Rosny Jeune, de l'Ac. Goncourt** : La Courtisane passionnée. — La Courtisane triomphante. — La Cité infernale. — L'Erreur amoureuse d'Anne de Bretagne.
- Louis-Charles Royer** : Au pays des hommes nus. — L'Amour en Allemagne. L'Amour chez les Soviets. — L'Amour à Honolulu. — La Maîtresse noire. — Le Sérail. — Le Club des damnés.
- Vice-amiral Salaun** : La Marine française.
- Edmond Sée** : Le Mouvement dramatique. I, II, III.
- Nicolas Segur** : Baiser mortel. — La Chair.
- Georges Suarez** : De Poincaré à Poincaré. Une nuit chez Cromwell. — Peu d'hommes, trop d'idées. — La Vie orgueilleuse de Clemenceau.
- Jérôme et J. Tharaud** : La Jument errante.
- René Thimmy** : La Magie à Paris.
- Albert Touchard** : La Guépe.